

colorchecker CLASSIC



x-rite

mm

E. BURNOUS

GRAMMAIRE

GENERALE

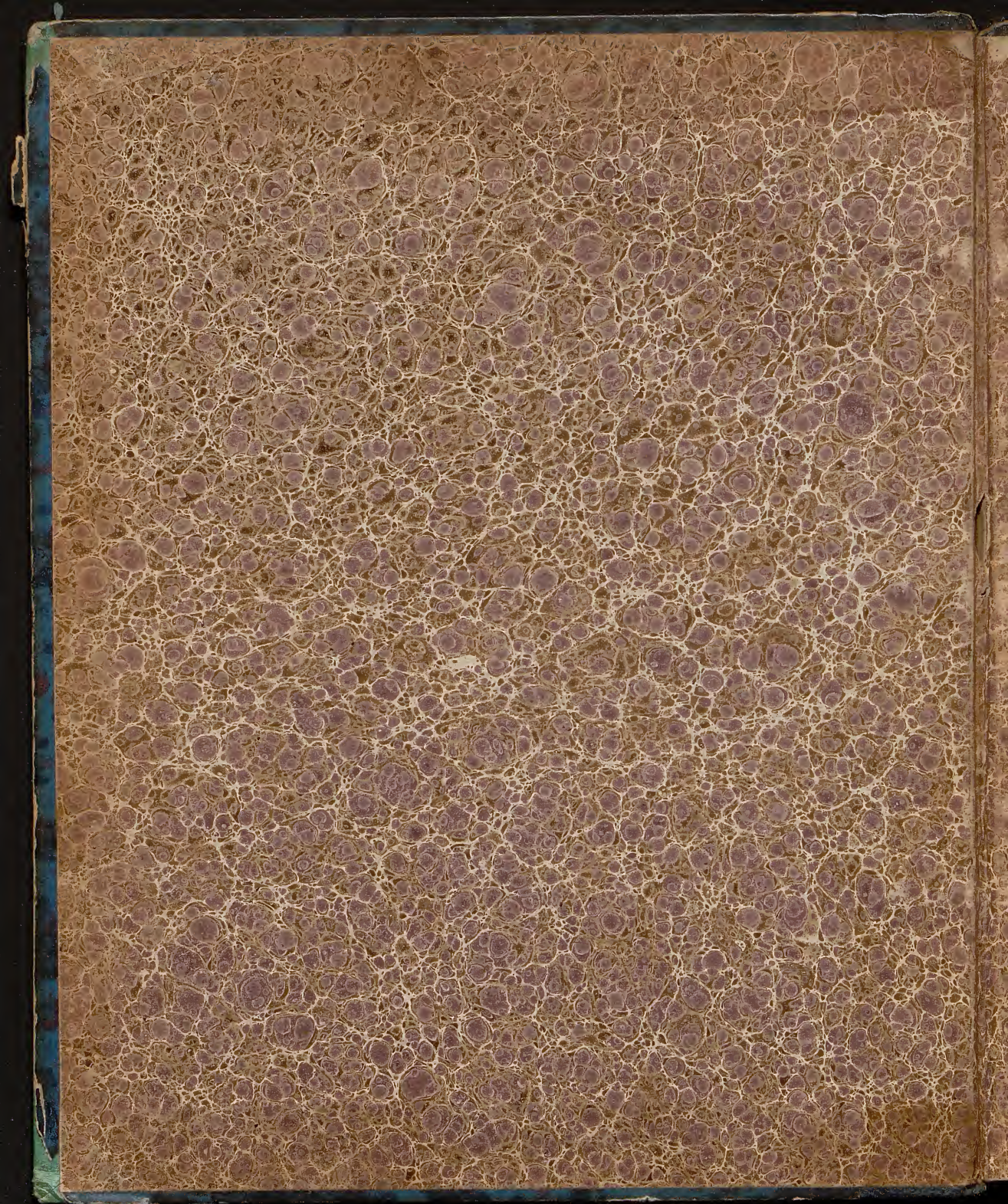
2

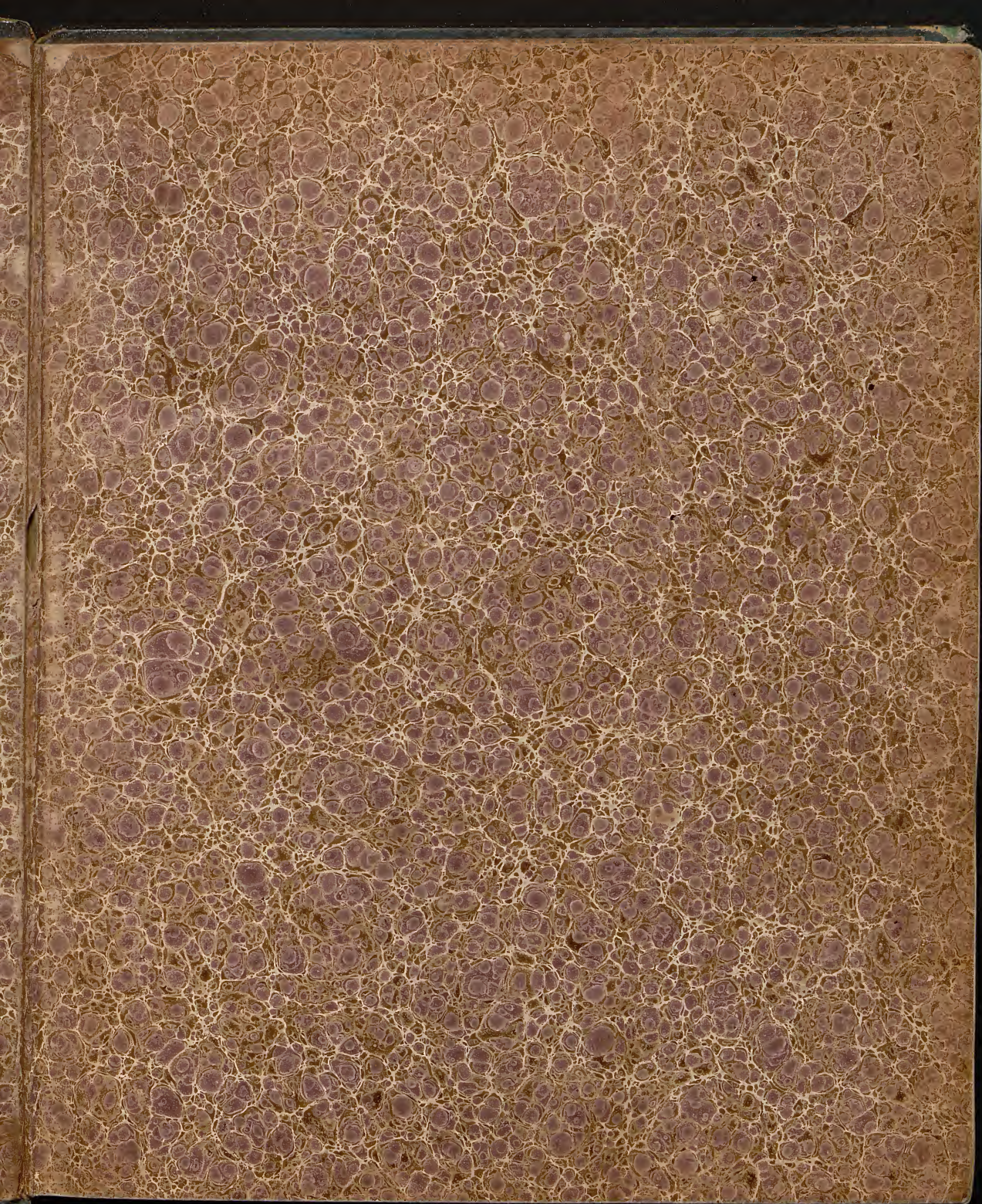
LP

BOUQUIN

MAIRE

P





L. P. c. o. 17
80

MS 73

Onzième Leçon.

Du Verbe

Théorie des Modes.

(Suite)

I Optatif et Subjonctif;

II. Conditionnel français;

Grec, Latin et Français.

Optatif grec - Conditionnel français

Des modes dans leur rapport avec la proposition

Optatif. — ~~C'est un temps secondaire, un complément du Subjonctif; il répond aux temps secondaires de l'Indicatif; et s'emploie comme le subjonctif dans la proposition subordonnée. et la preuve que c'est un temps secondaire, c'est qu'il a les terminaisons caractéristiques des temps secondaires.~~

IV - Optatif (grec) Le quatrième mode dans la langue grecque est l'optatif: c'est le mode du vœu et du Desir, si toutefois l'optatif sans *ay* peut avoir ce sens. mais l'emploi de l'optatif n'est qu'accidentel en grec, et les grammairiens le regardent plus exactement comme un temps secondaire du Subjonctif, à l'égard duquel il est comme l'imparfait à l'égard du présent, l'aoriste à l'égard du futur, le plus que parfait à l'égard du parfait. De même que le subjonctif ne se rencontre que dans les propositions subordonnées, qui sont appelées aussi propositions subjonctives, de même l'optatif ne se rencontre que dans les



proposition de sens semblable; et a qui achemine de la rattacher à ce mode, c'est le rapport qu'il soutient avec l'Indicatif; car il correspond aux temps secondaires de ce mode, tout comme le subjonctif répond à tout les temps principaux. ainsi quand la proposition indicative est à l'imparfait, on se sert de l'optatif, appelé « Optatif présent », dans le second membre de la phrase :

« παρὲν ἴνα λέγοιμι ». le mode optatif se rencontre au présent, à l'aoriste et au parfait, au futur actif, et au futur antérieur dans le passif. il faut ajouter encore en faveur de l'opinion émise ci-dessus, qu'en grec l'optatif a les caractères organiques du désinence des temps secondaires. ainsi il y a les trois personnes du pluriel et la deuxième du duel qui sont marquées du même désinence que le sont ces mêmes personnes dans l'imparfait et l'aoriste ainsi :

λέομεν, λέοιμεν, λέοίμεν, λέοαμεν,

ἐλέετε, ἐλόετε, ἐλόατε, ἐλόατε,

ἐλευον, ἐλούον, ἐλούοιεν, κ. τ. λ.

ἐλυνόν, ἐλούον, ἐλούοιον, κ. τ. λ. —

Tel est l'ensemble du mode personnel dans la langue grecque, elle se réduisant à trois, l'Indicatif, l'Impératif et le Subjonctif.

L'optatif, comme nous l'avons montré, entre dans le subjonctif sous il est une dépendance.

De même, la langue latine a trois modes personnels.
 Seulement l'Impératif n'a que le temps présent; de même, le
 Subjonctif: l'Imparfait, le parfait, le plus que parfait du
 subjonctif répondent aux temps de l'Optatif. —

La langue latine a le même nombre de modes, et les modes
 correspondent assez exactement à ceux de la langue grecque: ainsi
 le latin a un indicatif passant à tous les temps; un Impératif
 qui ne sort pas du présent; un subjonctif enfin, qui paraît réunir
 le subjonctif et l'optatif du grec. le subjonctif présent latin
 est le mode qui correspond rigoureusement au subjonctif grec:
 le autre forme du subjonctif latin correspond, dans le grec,
 à l'optatif. ainsi l'imparfait du subjonctif latin correspond
 au présent de l'optatif grec; le parfait à l'aoriste optatif
 grec; le plus que parfait même à la forme composée
 aoristique même répond à l'optatif du futur grec. De même
 qu'au lieu de trois impératifs grecs, il n'y en a qu'un en
 latin, de même aussi de trois subjonctifs grecs, le latin
 n'en possède qu'un, à moins qu'on ne veuille compter
 aoristique comme une forme principale. les autres temps
 du subjonctif latin correspondent parfaitement aux formes
 de l'optatif grec. —

Le français a le même ~~modèle~~, plus le Conditionnel.

En français, on trouve le même modèle qu'en latin, plus le Conditionnel que nous persistons avec les meilleurs grammairiens et Lox-Royal entre autres à considérer comme un mode à part, bien que des analystes distingués tels que Domergue et Boniface, soient d'avis de faire rentrer le conditionnel dans l'Indicatif.

L'Indicatif passe à tous les temps; l'Impératif est au présent et au parfait; le Subjonctif répond exactement au subjonctif latin, et c'est aussi le mode de la Subordination.

L'Indicatif français répond à l'Indicatif du grec et du latin: il passe de même dans tous les temps. L'Impératif est employé au présent et au parfait défini: aime, aime. Le subjonctif est de même que dans le grec et le latin, le mode de la subordination. il réunit le temps du Subjonctif latin et celui de l'optatif grec: il correspond ainsi exactement au présent du Subjonctif: que j'aime, est la traduction de amem; l'imparfait que j'aimasse, celle de amarem; le parfait que j'ai aimé, celle de amavi, le plus que parfait que j'eusse aimé, celle de amavissem.

le conditionnel ou Suppositif.

Il représente l'acte, l'état ou la qualité, comme supposé, ou comme dépendant d'une condition exprimée ou sous-entendue. — ce temps est propre au français: le grec et le latin ne peuvent le reproduire par une forme organique: ils ont besoin de l'addition de si et de si.

Conditionnel français Enfin le conditionnel ou, comme Beauzée l'appelle le suppositif, présente l'action, l'état, ou la qualité exprimée par le verbe, ou comme supposé, ou comme ayant une autre proposition exprimée ou sous-entendue, condition nécessaire de ces actes, de cet état ou de cette qualité. ce temps appartient en propre au français: non que les langues anciennes qui expriment l'affirmation et la négation par l'indicatif, l'ordre ou les souhaits par l'impératif, n'aient par elles-mêmes le moyen d'exprimer les propositions suppositives. car, en effet, les grecs obtiennent ce résultat en ajoutant si aux formes de l'optatif, ou même à celles de l'indicatif, et les latins avec la conjonction si. mais, et c'est là ce que nous avons voulu dire, ni le grec ni le latin n'ont une forme organique verbale pour exprimer l'hypothèse: aussi est-ce une traduction imparfaite de l'imparfait du subjonctif latin que de rendre par le conditionnel l'interprétation vraie de amarem est l'imparfait du subjonctif que j'aimasse. c'est à tort qu'on

féterais : gauderem si amaret; il est évident que gauderem est appelé par le parallélisme à la réalisation duquel tend toujours le langage, et qui a pour but de mettre en rapport toutes les propositions qui expriment une même idée, ou une suite d'idées. Le véritable emploi du Conditionnel est dans la proposition Si amaret. C'est par analogie, et parce que l'hypothèse d'au^t amaret, est exprimée par si, et parce qu'on n'a pas en latin de formes conditionnelles qu'on prend l'imparfait du subjonctif affecté à l'usage d'exprimer le conditionnel.

Le Conditionnel a deux formes. « j'aimerais » mode hypothétique au futur; « j'aurais aimé » mode hypothétique au passé (*factus antérieur*).

Voilà maintenant dans combien de temps passe le conditionnel. Le conditionnel a deux formes. j'aimerais, mode hypothétique proprement dit, et j'aurais aimé, où il y a aussi l'hypothèse, mais dans le passé. outre ces deux formes, le conditionnel a dans la pratique en quelque sorte plusieurs emplois pour lesquels les deux formes nous nous servons de paroles assez suffisantes. toutefois comme une hypothèse porte toujours avec elle une action qui n'existe pas dans le moment même, le mode hypothétique a beaucoup moins de rapport avec le présent, qu'avec le futur.

Et le passé, ainsi la phrase est hypothétique au futur, c'est à dire que le conditionnel est futur dans cette proposition: « je ferais cela demain, si j'en avais le temps. » la phrase suivante est encore hypothétique au futur, c'est à dire, que le futur est conditionnel, mais avec l'idée d'antériorité: « j'aurais écrit demain, si j'en avais pas reçu le nouveau aujourd'hui. » dans ce dernier cas, la forme verbale peut se nommer un mode conditionnel passant dans le futur antérieur.

Le rapport du conditionnel au futur paraît dans la forme j'aimerai. — j'ai j'aimerai — j'aurais. le conditionnel ne semble être qu'un imparfait du futur, ainsi dans la phrase: « tu seras que j'écirai », « tu serais que j'écirais », n'est-il pas le temps secondaire du futur répondant au temps secondaire de l'indicatif?

Le rapport du conditionnel au futur est si essentiel à constater, si intime à la nature même du conditionnel, qu'il paraît dans la ressemblance matérielle de ce mode avec le temps futur, ainsi « j'aimerais » est formé du présent indicatif de l'auxiliaire « avoir », et de l'infinitif verbal « aimer », circonstance entièrement ignorée de Beauzée, et de même j'aimerais est composé de l'imparfait de l'auxiliaire et de l'infinitif aimer. aussi, le conditionnel pourrait-il dans certaine proposition jouer

le rôle d'imparfait du futur, comme dans cette phrase : « vous sachiez
 que j'écrirais », où il ne paraît pas que l'idée de conditionnalité
 soit attachée à la forme verbale j'écrirais. cette proposition semble
 être exactement l'imparfait de celle-ci : vous sachiez que j'écrirai.
 le parallélisme vers lequel, nous l'avons déjà remarqué, tend le
 langage, a entraîné le futur « j'écrirai », au passé, et comme
 « vous sachiez » était un imparfait, l'usage a fait adopter une
 forme qui pourrait représenter une sorte d'imparfait. —

Dans : « tu savais que j'écrirais », la proposition principale
 est au passé ; de même, la proposition secondaire : Simultanéité
 dans un point antérieur quant à l'instant de la parole ; mais
postériorité pour le conditionnel à l'égard de la proposition principale.
Donc imparfait du futur.

Développons cette idée : Dans cette phrase, « je savais que vous
 viendriez », « je savais » représente l'acte, l'état, pour la qualité
 comme ayant eu lieu dans un instant antérieur, quant à l'instant
 de la parole. la proposition principale est par conséquent dans
 le passé. la proposition subordonnée présente aussi l'acte
 dans le passé ; mais elle le montre dans l'imparfait ; et il y a
Simultanéité dans un point antérieur, quant à l'instant de la
 parole. cependant l'acte des « venir » doit être, d'un autre côté,

Postérieur à l'acte de « savoir »; d'où il suit que « vous viendriez », est futur à l'égard d'un point quelconque sous-entendu, mais en même temps cette proposition est aussi à l'imparfait, il s'ensuit que « vous viendriez », peut être considéré comme un Imparfait du futur. Le caractère sous donc :

1^{re} Simultanéité d'avec un point antérieur, qu'ait à l'instant de la parole;

2^o postériorité quant à un autre point, exprimé ou sous-entendu.

Or là, il n'y a rien de conditionnel: car il n'y a condition, ni exprimée, ni sous-entendue. la forme ne suffit pas pour établir le conditionnel.

Là, il n'y a certainement nulle conditionnalité. car la forme organique ne suffit pas; il faut encore une condition exprimée ou sous-entendue, il faut quelque chose qui rende l'action hypothétique. la phrase: « je savais que vous viendriez », n'a rien d'hypothétique, rien de conditionnel; Me référant à celle-ci: « je savais que vous deviez venir » le verbe « deviez » est à l'imparfait, et puis, par sa nature propre quand il est joint à un infinitif, il exprime toujours l'idée de postériorité ou de futur. de sorte que l'idée d'imparfait du futur ressort complètement de la phrase ainsi décomposée: « je savais que vous deviez venir ».

Ainsi le conditionnel souvent n'est qu'un imparfait de futures.

Résumé.

Maintenant que nous avons présenté l'ensemble des Différents modes, résumons les notions que nous nous sommes faites, afin de bien comprendre leur valeur et leur nature dans le trois langues que nous étudions.

- 1.^o Un Judicatif à tout les temps ;
- 2.^o Un Impératif qui dans le trois langues ne se montre pas combiné avec le même aspect de temps : c'est ainsi qu'il paraît plus nombreux en grec qu'en français, en français qu'en latin. (Domergue a cru désigner plus exactement l'Impératif en lui donnant le nom d'Optatif : nous nous contentons ici d'annoncer cette opinion, sans chercher à la combattre) ;
- 3.^o Un subjonctif ; mode à peu près identique en latin et en français, moins étendu en grec, mais qu'il y faut compléter avec l'optatif, dont on ne doit point faire un mode à part ;
- 4.^o en français seulement, un conditionnel ou suppositif exprimé par une forme organique, et rendu dans les langues anciennes par le subjonctif précédé de préfixes ou de conjonctions. en disant modes exprimés l'énonciation, le commandement, depuis l'ordre le plus impératif jusqu'au simple désir, la supposition, et enfin la subordination.

D'une proposition à une autre. —

Deux classes de ~~ce~~ modal. Modal des propositions principales; modal des propositions subordonnées

1.^o Judicatif, Impératif, conditionnel;

2.^o Subjonctif. —

Ces ~~deux~~ modal peuvent se diviser en deux classes. Dans la première, les modal qui constituent les propositions principales; dans la deuxième, les modal qui se trouvent dans les propositions subordonnées, dépendantes. Dans la première classe, sont compris l'indicatif, l'impératif et le conditionnel; dans la deuxième, le subjonctif. ainsi l'indicatif et l'impératif constituent des propositions principales; de même, le conditionnel exprime l'hypothèse ou la conditionnalité d'une manière également directe; le subjonctif, au contraire, ne peut exprimer qu'une proposition subordonnée, caractère qui nous reconnaît son être essentiel à la nature. nous verrons plus tard les conséquences qui en découlent, et comment ce fait pourra éclairer la théorie de ce mode, et son application dans la langue française. —

Y a-t-il un grand nombre de propositions subordonnées? le subjonctif paraît-il dans toutes? si, non, pourquoi? —

Nous avons dit que le subjonctif était le mode des propositions subordonnées. y en a-t-il un plus ou moins grand nombre ? Si l'analyse en donne un grand nombre, le subjonctif paraît-il dans toutes ? S'il ne paraît pas également dans toutes, quelle en est la cause ? Si nous arrivons à une solution après l'examen de ces différentes questions, nous aurons donné la théorie la plus complète de ce mode. —

Une proposition subordonnée est une proposition placée en sous-ordre relativement à une autre. — le discours présente une série de jugemens, qui sont mis dans un certain ordre ; les uns sont dominans, les autres subordonnés ; je crois que le temple est beau. — je crois, c'est à dire, je vais surtout affirmer que cette croyance est en moi, mais que j'en ai peu de preuves certaines.

le reste est un Complément

On entend par propositions subordonnées, une proposition placée en sous-ordre, relativement à une autre proposition. nous avons dit, au commencement du cours, que le discours présentait une série de jugemens. il se trouve que les jugemens ou propositions doivent être placés, les uns à l'égard des autres, dans un certain ordre : de là vient qu'il y a des propositions principales, et des propositions secondaires. l'esprit étant plus particulièrement

attire par une proposition dominante, tandis que les autres lui paraissent moins importantes. Dans cette phrase: "je crois que le temple est beau", on aperçoit, en l'analysant, deux propositions distinctes: d'abord l'affirmation d'une croyance, puis, l'épée particulière du fait auquel on croit. Dans ces deux propositions, l'une est principale, et l'autre subordonnée, bien qu'elle ait aussi son importance. La proposition subordonnée est dite complétive: dans la réalité, elle complète la proposition principale, comme un régime sert au verbe, de complément. ainsi: "je crois cela, savoir: le temple est beau".

La deuxième proposition, marquée du caractère de la négation, est également complétive de la proposition principale. mais si nous voulons ici analyser le procédé de notre langue dans cette nouvelle espèce de propositions, nous trouverons que c'est l'existence du Subjonctif dans ces propositions, qui leur a fait appeler par les Grammairiens non plus seulement propositions subordonnées complétives, mais encore propositions subordonnées subjonctives. aussi quand nous aurons dit que le subjonctif était le mode des propositions subordonnées, nous voudrions dire seulement, que dans les propositions subordonnées qu'on nomme subjonctives, on a employé le subjonctif qui leur donne le caractère à l'aide duquel on les distingue des propositions subordonnées complétives.

subordonnée
complétive

(ni sans)

pour un exemple
on la proposition
puisse, soit négative

Mais ceci ne nous donne pas encore la nature de ce mode, et la raison de son emploi. en effet, c'est un pas sortis d'un cercle que de dire que les propositions Subjonctives sont celles où apparaît ce qu'on appelle le Subjonctif.

Cherchons avec plus d'attention la solution véritable, en prenant par exemple pour objet de notre examen le subjonctif français; et en parlant de ce fait incontestable que le mode n'est jamais employé que dans les propositions subordonnées, cherchons à que ces propositions nous offrent de particulier, afin de reconnaître pourquoi dans ces propositions, le subjonctif est employé plutôt que tout autre mode. —

Le Subjonctif s'emploie en français, toute la fois qu'il s'agit d'un acte appartenant à une autre faculté qu'à la raison. en outre, l'acte est considéré comme n'existant pas au moment où a lieu l'acte de l'esprit. « je veux qu'il vienne », « je souhaite qu'il vienne », toujours dans le futur.

En français, toute la fois que la proposition principale exprime une action, une qualité autrement que pas un jugement, la proposition subordonnée est dite Subjonctive, c'est à dire, qu'elle prend le subjonctif, et se trouve rattachée à la proposition principale par la conjonction « que », par laquelle

Est exprimée de la manière la plus générale et la plus complète
la relation de toutes les propositions l'une avec l'autre.
ainsi donc, en français, dans la proposition principale
suivie d'une proposition subordonnée subjonctive, le verbe exprime
nécessairement un acte quelconque de la faculté, qui en nous
opère, ordonne. les actes, les états ou les qualités exprimés
par une série de propositions appartiennent à la faculté par
laquelle nous avons la capacité d'éprouver des sensations.
ainsi « j'aime qu'il vienne souvent »; « je n'aime pas qu'il
vienne »; « je suis satisfait qu'il vienne »; « je me suis par
contenté qu'il vienne »; toutes ces propositions expriment un
acte de votre intelligence, autre que l'acte du raisonnement
et de l'énonciation pure de ce raisonnement: par exemple,
toutes expriment l'attraction ou l'aversion, le plaisir ou le
désplaisir, toutes nuances de la faculté qui sent en nous. de
même, des actes de souhait, de désir, d'opinion, d'ordre: ils
appartiennent tous avec leurs modifications variées à la
faculté qui veut. les caractères des divers actes sont
donc de ne pas partir de la faculté qui raisonne.

De là, il vient qu'on peut poser en règle générale, que les
propositions subordonnées à une proposition principale, indiquant
un acte de l'esprit, plus un jugement, sont des propositions

Subjonctive, et qui par conséquent le mode subjonctif, est le
 mode de la proposition subordonnée aux propositions principales.
 De plus, il faut observer que l'acte, l'état ou la qualité
 exprimés dans la proposition subjonctive, sont tous suppositifs
 et ne peuvent avoir lieu d'un instant même de la parole, mais
 dans l'instant postérieur à celui où l'on parle. en effet, quelque
 rapide que soit l'acte de la parole et l'accomplissement de cet
 acte, toujours est-il qu'il y a un certain intervalle entre
 l'acte même de la volonté par exemple, et l'accomplissement de
 la chose voulue. il y a nécessairement dans toute idée
 d'optative, de commandement &c... une idée de futur. De là,
 un nouveau caractère à joindre à ceux que nous avons déjà reconnus
 dans les propositions subjonctives; et ce caractère, c'est que
 le verbe qui les constitue, exprime un acte, une qualité qui
 n'existe pas dans le moment même. mais peut-on dire que le
 langage nous offre par d'autres exemples de l'emploi du
 subjonctif? on reconnaît tous de suite qu'il y en a un nombre
 infini, et nous pouvons toujours, comme exemples, en citer un
 certain nombre de traits caractéristiques.

Outre la faculté qui en nous nous rend, d'admit, en fier, il
 en est une autre encore qui leur donne une forme toute nouvelle:
 c'est l'imagination.

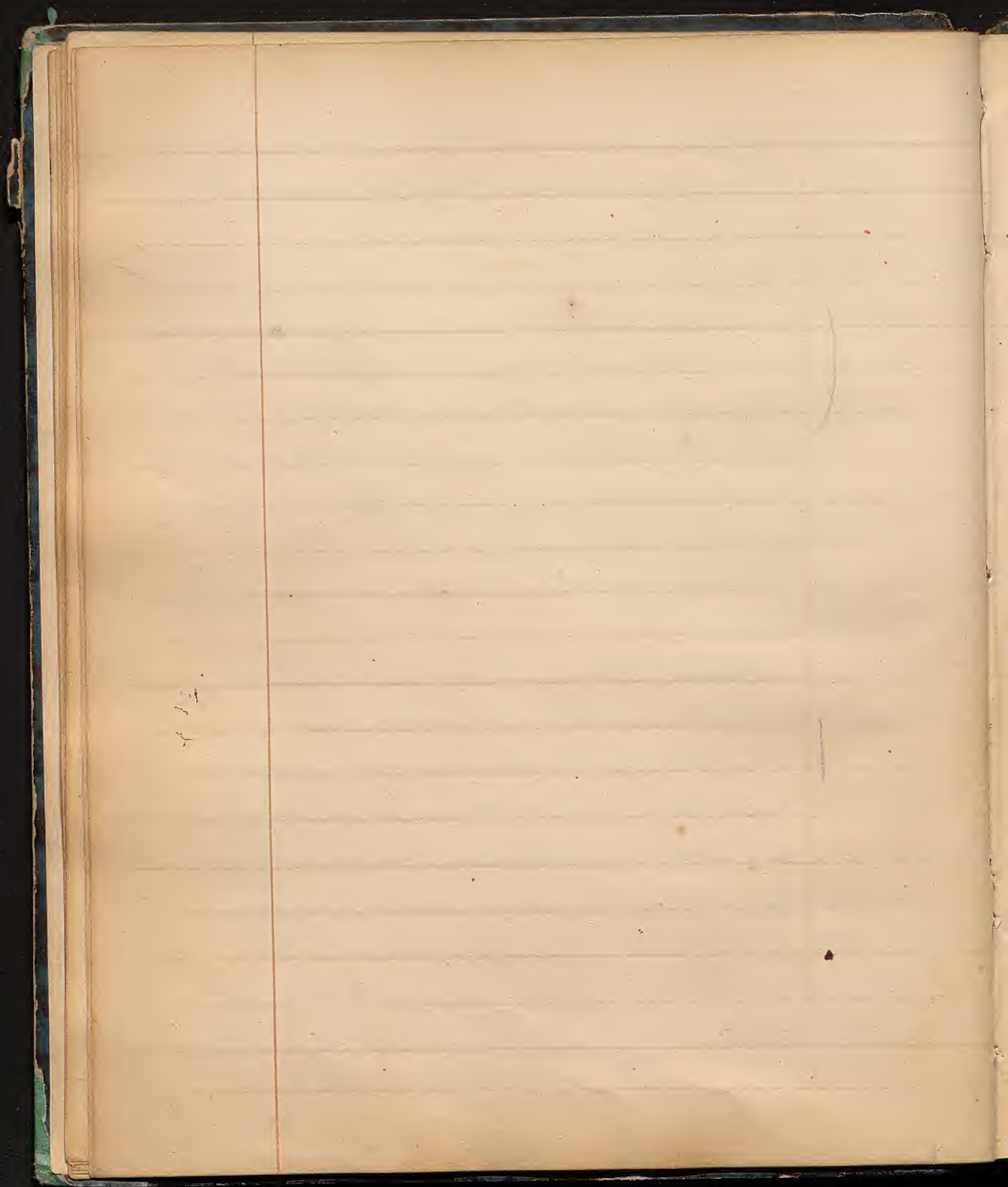
Quant à l'imagination d'où naissent l'hypothèse et le doute, elle produit aussi les propositions subordonnées.

Subjonctive.

C'est la faculté de l'imagination appartenant à l'hypothèse, la conjecture et bien d'autres actes de l'esprit. aussi le discours présente-t-il souvent des propositions appartenant à l'imagination, et qui sont aussi subjonctives, c'est à dire, que le verbe qui leur renferme, est au Subjonctif. ainsi « j'imaginai qu'il pourrait venir », « il se peut qu'il vienne », ce qui fait le caractère propre de cet exemple, c'est que :

1°. un acte appartenant à une faculté autre que celle qui raisonne ;

2°. l'acte, l'état, la qualité exprimé par le verbe de la proposition subjonctive ou secondaire, sous considéré comme n'existant pas au moment où a lieu l'acte de l'esprit. cette nouvelle espèce de propositions a donc le même caractère que nous reconnaissons tout à l'heure aux propositions subjonctives ; elles nous serviront, comme les premières, à expliquer complètement le Subjonctif.



Du Verbe

Douzième Leçon.

Théorie des Modes (suite)
 Du Subjonctif dans les propositions
 Subordonnées. (~~Subjonctif~~ (Suite du Modal)).

Les propositions dubitatives et hypothétiques se rapprochent plus du jugement que les autres propositions subordonnées subjonctives. cependant elles prennent le subjonctif: pourquoi? —

Les propositions Doubtes nous avons donné un exemple à la fin de la dernière leçon: « je suppose qu'il fasse beau, je doute qu'il fasse beau, &c... », quoiqu'identiques dans le langage, du moins quant à la forme, avec l'autre espèce de propositions subordonnées subjonctives, se rapprochent cependant beaucoup plus du jugement. ainsi une hypothèse est un jugement hypothétique, et un doute est un jugement dubitatif. le caractère sous lequel se présentent à nous ces propositions est fort important à constater. il en résulte que nous pouvons poser comme une loi que l'hypothèse et le doute portant sur un jugement proprement dit, il est nécessaire que la proposition subordonnée à ce jugement, proposition qui est marquée du caractère du doute et de l'hypothèse, admette le verbe au subjonctif. D'où cela vient-il? et quel changement pouvons-nous dire être survenu

Dans un jugement, parce qu'il est hypothétique ou dubitatif.
 le langage, ou du moins la langue française ayant établi une
 différence aussi sensible entre la forme d'une proposition subordonnée
 à un simple jugement de l'esprit, et celle d'une proposition
 subordonnée à un jugement hypothétique ou dubitatif, si
 le langage suit des règles fixes, nous devons espérer trouver
 la raison de cette différence. —

Comparaison de deux propositions, l'une affirmative,
 l'autre hypothétique : la différence est que l'une affirme
 positivement pour le présent ; et que l'autre affirme hypothétiquement
 pour l'avenir.

Comparons dans ce but les deux phrases suivantes : « je crois
 que le temple est beau » « je doute que le temple soit beau ». Dans la
 première, se trouve exprimé un jugement proprement dit, un
 jugement positif, une affirmation directe. Dans la seconde, il y
 a bien aussi un jugement, mais un jugement dubitatif ; il y
 a bien une affirmation, mais c'est l'affirmation d'un doute,
 de quelque chose qui peut exister ou ne pas exister. La première
 phrase se résout dans celle-ci : « j'affirme cette opinion : le
 temple est beau ». La seconde, au contraire, se résout en cette
 autre : « j'affirme ce doute : le temple est-il beau ? » Dans la

Première, la force de la proposition principale « je crois », ou l'affirmation
 directe du fait que l'on veut faire connaître, entraînée à l'Indicatif,
 c'est à dire, au mode du jugement proprement dit, la proposition
 subordonnée « que le temple est beau » : cette dernière proposition que
 joint à la proposition principale la copule que, partage le
 caractère d'affirmation qui distingue celle-ci ; comme elle, elle
 affirme positivement. la seconde phrase impliquant l'incertitude
 de l'esprit sur le fait qu'il s'agit de connaître, laisse la proposition
 secondaire dans un état d'indécision nécessaire par le doute ; la
 proposition secondaire dans ce cas n'affirme pas que le temple soit
 beau, parce que c'est précisément cette affirmation positive qui
 est l'objet du doute de l'esprit. l'esprit ne sachant pas si le
 temple est beau, remet en quelque sorte à l'avenir la vérification
 du fait sur lequel porte son doute. par cette proposition : « je
 doute que le temple soit beau » ; il dit en quelque sorte
 + 7 implicitement : j'ai un doute, et ce doute je l'affirme, seroit : le
 temple est-il beau ? lorsque je vérifierai ce fait, à l'égard
 duquel j'affirme un doute, peut-être trouverai-je que le temple
 n'est pas beau. cette analyse met à nu de la manière la
 plus claire, l'idée du futur qui est contenue dans la proposition
 subjonctive que le temple soit beau. mais il faut nous hâter de
 le dire, cette idée n'y est contenue que parce qu'elle lui est donnée

par la proposition principale je doute, laquelle proposition implique l'idée du futur, parce que le doute porte sur une chose que l'on ne sait par positivement encore, et dont la connaissance, s'il est possible de l'acquiescer, ne doit être obtenue qu'à un temps postérieur au moment de la parole. —

La notion de futur constituant les propositions subordonnées subjonctives, il a été juste de mettre après une proposition hypothétique le mode qui nécessite le futur, quand il s'agit d'une faculté autre que la raison.

C'est, la notion du futur, apparaissant toujours dans chacune des propositions subjonctives que nous avons examinées jusqu'ici, quelle que soit la proposition principale à laquelle elle est subordonnée, de telle sorte que nous en avons fait un caractère du subjonctif français; et d'autre part, les propositions dubitatives et hypothétiques, qui sont en ce moment l'objet de notre attention, contenant toujours plus ou moins en elles l'idée de futur, nous devons reconnaître que notre langue a été fidèle à la loi supérieure de l'analogie, en admettant le subjonctif pour les propositions subordonnées à une proposition principale hypothétique ou dubitative. au reste, que ce soit là ou non la véritable application philosophique de ce fait propre à la langue

français dans une aussi grande extension (car la même langue n'en a pas aussi; mais plus ou moins), nous pourrions tirer de la comparaison de ces deux propositions: je crois que le temps est beau; je doute que le temps soit beau, de nouvelles conséquences sur la théorie du subjonctif. —

Quand la proposition principale n'est plus affirmative directement, le verbe de la proposition secondaire prend le subjonctif.

Je qu'il y a de change dans la seconde proposition: je doute que le temps soit beau, c'est qu'au jugement est venu s'adjoindre le doute, pour mieux dire, c'est que le jugement est dubitatif; et il en est de même dans la proposition hypothétique: je suppose que le temps soit beau. or, ce changement consiste à ôter au jugement sa forme positive, pour lui en donner une hypothétique ou dubitative; de sorte que si nous voulions exprimer d'une manière générale la loi qui peut résulter de la comparaison des deux exemples cités, il faudrait dire: quand le jugement exprimé par la proposition principale est dubitatif ou hypothétique, c. à d. lorsqu'il a été d'être une affirmation directe, un jugement pur et positif, le verbe de la proposition secondaire doit se mettre au subjonctif.

Il en est de même, quand la proposition principale est
négative ou interrogative: car alors elle l'affirme plus directement
et positivement.

Maintenant si cette loi est bien le résultat des faits précédemment
analysés, si elle peut être considérée comme un des éléments de la
théorie du subjonctif, elle devra rendre compte des faits que nous
présentent les deux phrases suivantes, dans lesquelles nous voyons
un jugement de l'esprit proprement dit, suivi d'une proposition
secondaire avec le mode subjonctif: *je ne pense pas que le temps soit beau;*
pensez-vous que le temps soit beau?

La première exprime bien un acte de la faculté qui en nous
raisonne et juge; c'est bien là un jugement, avec la forme particulière
qui lui donne la négation, c'est à dire, un jugement négatif; et de
même la seconde exprime bien aussi un jugement de l'esprit, avec la
forme particulière de l'interrogation, en un mot, un jugement
interrogatif. mais quoique la négation et l'interrogation n'empêchent
pas qu'il n'y ait dans chacune des deux phrases, un jugement
proprement dit de l'esprit; il n'en est pas moins vrai que ce
sont par là des jugements qui affirment directement et positivement
la chose sur laquelle ils portent, puisque dans le premier cas, le fait
même est nul, et que dans l'autre, il est mis en question, et

présente sous une forme interrogative.

Or, de ce qu'il intervient dans le jugement de cette espèce, un élément nouveau, qui le modifie d'une manière particulière, et le empêche d'être de jugement purement affirmatif, sans le concours d'aucun autre élément que celui qui sous absolument nécessaire à l'existence même du jugement, il nous semble naturel de conclure que c'est à la seule apparition de cet élément nouveau, qu'est due la présence du Subjonctif dans la proposition Secondaire.

Quelle que soit la valeur absolue de ces observations, toujours est-il qu'en français on peut les vérifier dans une infinité de phrases. ainsi quand la proposition principale contient un jugement positif, une énonciation purement affirmative, la proposition secondaire qui renferme le terme sur lequel porte le jugement, emprunte de la proposition principale le caractère positif qui la distingue, et comme elle, elle admet le verbe à l'Indicatif. mais sitôt que le jugement est le moins du monde modifié, qu'il cesse d'être un jugement proprement dit, comme cette modification porte sur la proposition subordonnée qui contient le terme du jugement, cette proposition subordonnée prend le Subjonctif, mode qui, en français, est primitivement et fondamentalement affecté aux propositions subordonnées.

Ainsi lors qu'affirmant une chose qui doit avoir lieu dans

Un temps postérieur, nous en avons, par exemple, ce jugement positif :
 « je crois qu'il viendra demain » ; viendra est un indicatif au futur,
 pour ainsi dire : je crois qu'il doit venir. mais si l'affirmation
 vient à être modifiée par une négation, nous serons obligés de nous
 servir du présent du subjonctif, et que ce mode n'a pas de futur, et
 nous ne pourrions nous exprimer autrement que de cette manière :

« je ne crois pas qu'il vienne demain » ; alors l'idée de futur se trouve
 en quelque sorte cachée sous la forme du subjonctif, auquel le
 langage n'a pas donné de temps particuliers pour exprimer cette
 partie de la durée. mais pour laimer de côté l'idée de temps, et ne
 nous occuper que du Mode, il paraît évident que le changement
 survenu dans la proposition secondaire, est dû à la présence de la
 négation dans la proposition principale. la proposition principale
 perdant son caractère d'affirmation positive, le parallélisme du
 langage veut pas que la proposition subordonnée le garde
 davantage ; le mode d'une devant être en rapport avec celui de
 l'autre. ~~Exemple.~~

Exemple de Bossuet et de Racine.

La nature du jugement est tellement ce qui détermine l'emploi
 du subjonctif et de l'indicatif, que Bossuet, par exemple, a pu
 dire avec exactitude : « le Gueu n'étais pas de la particulière

Qui ne songent qu'à leurs affaires », ; para qu'en écrivant cette phrase, ou un Grammairien puriste exigerais le subjonctif songissent, il penserait à un homme existant actuellement pour lui, et ne songant qu'à leurs affaires... Dans ce cas, l'affirmation positive, le jugement proprement dit, doit être exprimé dans la seconde proposition, et c'est pour cela même que le verbe doit être mis à l'indicatif.

C'est par une raison contraire que Racine a dit dans l'Andromaque
 « on craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. »

Cette a été attaquée et défendue par plusieurs grammairiens ; mais la meilleure raison que l'on ait donnée pour la justifier, est celle-ci : si l'on disait, comme semble l'exiger la grammaire ; « on craint qu'il n'essuie les larmes de sa mère », l'idée qui se présenterait à l'esprit de celui qui écoute, serait que l'action exprimée par le verbe « essuie » doit avoir lieu dans un temps extrêmement prochain, dans un temps que l'on peut regarder comme présent. Or, Racine a voulu reculer dans un avenir indéfini l'action d'essuyer les larmes : il n'a pas exclu l'idée que l'acte d'essuyer a été accompli dans le temps présent ; mais il a voulu comprendre dans son expression et le temps actuel et le temps futur, en appuyant surtout sur l'idée de futur. il a donc pu, par une extension qu'admet très bien la grammaire poétique, faire dire à l'Andromaque :



(¹ On craint qu'il n'essuyât les harcel de sa mère).

Resumé.

Ainsi pour résumer tout ce que nous avons dit en nous appuyant toujours sur des exemples, nous avons vu: 1.^o que les actes de l'âme, quelque qu'ils fussent, ceux qui partent de la sensibilité, et ceux qui ont leur principe dans la volonté, exigeaient que la proposition complémentaire de la phrase qui les exprime, fût au subjonctif; 2.^o en second lieu, nous avons observé que les actes qui résultent de l'imagination, exigent sur les propositions subordonnées une influence de même nature; 3.^o en fin, arrivant au jugement même, nous avons montré que tout ^{à qui} tendrait à lui ôter son caractère de jugement énonciatif et affirmatif, proprement dit, et exigeait également que la proposition suivante fût au subjonctif.

Règle générale; conséquence de ce qui précède.

Donc, pour donner à ces observations, la formule plus générale, les propositions subordonnées à des propositions principales, exprimant un acte quelconque du principe ou de la faculté qui en nous sent, veut et pense, autre qu'un jugement affirmatif proprement dit, doivent mettre leur verbe au subjonctif.

Telle est la règle générale que nous pourrions déduire des
exemples imprimés à la langue française, règle que nous ne
donnons pas comme absolue, quoiqu'il n'en paraisse pas facile
de lui opposer un bien grand nombre d'objections. nous devons, en
effet, nous mettre en garde contre des observations trop générales;
et quand il ne se présenterait qu'une objection, elle suffirait
pour nous avertir de limiter notre principe général au cas dont
nous l'avons déduit. —

Objection tirée du verbe *espérer*, forme du désir.

Et ainsi, par exemple, on pourrait nous objecter maintenant
la forme que prend la proposition Secondaire avec le verbe *espérer*,
l'acte énoncé par ce verbe ne paraît certainement pas du principe
intelligent; c'est une forme, une modification du désir, modification,
il est vrai, particulière et distincte, mais qui n'empêche
pour tant pas l'acte dont nous parlons, d'avoir son principe dans
la volonté. or, cet acte ne veut pas le verbe de la proposition
Secondaire ou Subjonctif; on dit: « j'espère qu'il viendra », et
non pas: « j'espère qu'il vienne », comme on devrait dire d'après
l'analogie des propositions de même nature: « je désire, je
souhaite qu'il vienne ». le verbe *espérer*, suit tellement ici
l'analogie des verbes qui servent à constater un jugement
proprement dit, que, quand l'espérance est négative, la proposition

Secondaire admet le verbe au subjonctif « je n'espère pas qu'il vienne », tout comme « je ne crois pas qu'il vienne ». c'est là peut-être la seule exception à la loi qui nous paraît résulter d'exemples que nous avons cités. —

Réponse : l'objet du désir semble être à la réalité du fait, d'un jugement que la chose s'accomplira : peu de différence entre espérer et croire : plus entre désirer et espérer.

Encore pourrait-on résoudre l'objection, en considérant que dans l'acte d'espérer, l'objet du désir est en quelque sorte élevé à la réalité d'un fait : l'espérance est une sorte de satisfaction que la volonté se donne, et où le désir se repose ; au moment où elle commence, l'action relative est en quelque sorte suspendue ; il ne reste que l'acte de l'esprit qui juge que la chose désirée s'accomplira. l'espérance est tellement vive, que l'acte particulier de l'esprit disparaît en quelque sorte devant l'affirmation. De ce point de proposition :

je désire qu'il vienne ;

je s'espère qu'il viendra ;

je crois qu'il viendra ;

la seconde est certainement pour l'analyse psychologique beaucoup plus près de la troisième que de la première.

De plus, le Subjonctif n'exprime aucune vue spéciale
de l'esprit : ce n'est pas un mode, à proprement parler.

Des observations que nous venons de faire, résulte l'application
de la définition que nous avons donnée du Subjonctif, en disant
que c'était le mode des propositions subordonnées... ces
observations ont servi à montrer à quoi nous en étions subordonnés
les propositions dont nous parlons. Là se bornent toutes les
peut dire de plus certain sur la nature du mode Subjonctif; et
c'est dans l'examen attentif de ce fait, que le Subjonctif
n'apparaît que dans certaines propositions subordonnées, qu'on
peut espérer d'en puiser la notion la plus nette et la plus précise.

C'est là justement, adons-nous dit, ce qui le distingue des deux
autres modes que nous avons appelé Directs, par opposition
au Subjonctif, qui est, à proprement parler, un mode indirect.

Or, de ce fait, il résulte pour le Subjonctif un caractère
remarquable et distinctif, c'est que, tandis que l'indicatif
exprime une vue précise de l'esprit, distincte de l'impératif et
du conditionnel, tandis que l'impératif exprime un présent,
un ordre, un commandement, souvent un simple désir, on ne
peut pas dire que le Subjonctif exprime plutôt l'un que
l'autre de ces vues de l'esprit; on peut même dire qu'il n'en exprime

aucune, à proprement parler, puisqu'il se rencontre indistinctement
 dans des propositions subordonnées à des propositions principales,
 qui renferment soit l'impératif, soit l'indicatif : il se trouve
 ainsi employé dans des phrases impératives de plusieurs
 espèces : « j'envie que tu viennes », par exemple, où nous voyons
 exprimée d'une manière particulière la valeur réelle de l'impératif
 « viens ». De même, il est encore employé dans des phrases
 suppositives et conditionnelles : « je voudrais que tu réussis ».
 enfin il paraît dans les propositions subordonnées à un
 nombre presque infini de propositions exprimant des actes de
 l'esprit, autant que le commandement et l'hypothèse, actes
 pour lesquels le langage nous a un nombre plus ou moins considérable
 de verbes spéciaux, mais non de modes distincts dans ces
 verbes : aussi le subjonctif, comme nous venons de le dire,
 n'exprime-t-il, à proprement parler, aucune vue spéciale de
 l'esprit. la nature l'appelle dans les propositions subordonnées,
 de quelque espèce qu'elles soient, excepté tout-à-fait dans
 cette classe assez nombreuse de propositions subordonnées à
 des propositions principales, exprimant un jugement
 positif de l'esprit, lesquelles elle emprunte le caractère
 d'affirmation positive et directe qui les distingue.

Observation générale sur le modal personnel.

Nous avons vu que modalité nous oblige à d'admettre une différence notable entre le Subjonctif et le modal : c'est que le Distingue, c'est qu'il n'exprime, à proprement parler, aucune des vues spéciales de l'esprit ; c'est, qu'au contraire, il est employé dans le langage, dans le cas où une proposition est subordonnée à une condition particulière : ainsi que la proposition soit marquée du caractère nouveau de crainte, de désir, de doute, la proposition qui viendra à sa suite, sera mise au subjonctif. il en résulte que pour faire une théorie philosophique du modal, il faudrait abandonner le Subjonctif qui est le modal tout le modal ; il faudrait prendre le modal proprement dit, c'est à dire, un forme arbitraire qui indiquent une modification introduite dans le jugement de l'esprit, c. à d., l'Indicatif, l'Impératif et le Conditionnel. —

- 1.° qu'il y a toujours modification du jugement ;
- 2.° Qu'il y a toujours jugement dans le modal.

Nous supposons deux choses : 1.° qu'il y a toujours modification du jugement ; 2.° qu'il y a toujours jugement dans le modal. C'est une question que nous avons supposée résolue dans le

(al précédent. nous disions toujours que l'élément nouveau intervenant dans le verbe de l'esprit se trouve à l'aise changé dans la manière d'être, et qu'il y avait lieu au cas de modalité. nous admettions donc toujours un jugement de l'esprit qui était le fond ou tissu, sur lequel venaient se modeler les verbes. Si on observe le modal, on peut pourtant concevoir quel doute sur ce fait: nous allons donc en rendre compte.

Dans l'indicatif il y a toujours un jugement de l'esprit; et ici, la modalité semble être si faiblement marquée, qu'elle disparaît devant l'énonciation de la vue de l'esprit. mais si l'on oppose je crois à je ne crois pas, on trouve que je crois est un modal. quoique dans l'indicatif, ce qu'on appelle proprement Modus ne paraît pas exister, et que le fait de produire au dehors le jugement de l'esprit paraît seul dominer, cependant cette manière affirmative de présenter ce qui se passe dans l'esprit, est un modal. et c'est d'autant plus une manière d'indiquer le modal de l'esprit, que si l'esprit produit au dehors le fait tel qu'il se passe dans lui, il ne paraît pas que les faits se produisent de cette façon. nous avons parlé de cette sorte de prosopopée que fait le langage, quand il veut formuler en propositions le jugement de l'esprit, et quand il se sert du verbe pour donner une existence extérieure et étrangère aux deux idées de Sujet et d'attribut, idées que l'esprit voit tout différemment,

et auxquelles il s'attache. Du terme qu'il faut le besoin où il est
de prononcer sur leur convenance, ou leur disconvenance. L'indicatif
est donc un mode; et la question de savoir, s'il y a là, où il y a
toujours jugement de l'esprit, il y a toujours mode, est au moins
résolue pour le mode indicatif. —

Pour l'impératif, la question devient plus difficile: nous y
trouvons le fait contraire à celui qui nous a frappé dans l'indicatif.
Frappé de la vue de la modalité, nous avons de la peine à trouver
le jugement de l'esprit. quand on dit: «va, vient, marche», il y a
là quelque chose de si rapide, l'acte de commandement est tellement
identique à la volonté même, qu'il est difficile de voir autre chose
dans ces impératifs que l'émission spontanée et puissante d'un
acte de volonté. reportons-nous à l'intérieur: si, en possession
de la faculté qui veut en nous, nous trouvons qu'elle ne fait que dire:
«va, vient, marche», faut-il en conclure qu'il n'y a pas là
jugement de l'esprit, et faut-il rayé cette proposition du nombre
de celles que nous avons examinées? il semble, au contraire, que si
le travail de l'esprit est complètement caché dans la forme du
langage, il n'y a rien là de plus difficile à appliquer que dans
toute autre proposition.

Ainsi, quand nous disons: «la terre est ronde», nous
donnons un rôle au sujet de la proposition, qui est la terre; nous

faisent une sorte de drame de cette proposition: nous supprimons
 sur des termes, qui, si nous traduisions fidèlement ce qui se passe
 dans votre esprit, nous donneraient cette phrase: « moi je trouve
 entre les deux idées d'être et d'avoir un rapport de convenance: »
 et bien, la même prosopopée existe dans la proposition: « marche »,
 qui est une réalisation de cette série nombreuse de mots: « moi je
 veux que toi tu fasses l'action de marcher. » non pas que nous
 prétendions que ces propositions aient été jamais présentées
 ainsi par l'esprit: mais enfin si l'on est obligé d'admettre que
 le langage se procédant que par prosopopée, modifie les termes
 qui sont dans l'esprit, nous donnons une sorte d'existence extérieure,
 il faudrait aussi admettre ce fait, quand il arrive une première
 ou une seconde personne dans le langage.

Quand on dit: « je », on donne au moi une existence extérieure:
je devient une seconde édition d'une personnalité unique qui
 ne peut se décomposer; je est l'expression la plus haute de la
 personnalité humaine, dépouillée de toutes les qualités extérieures
 qui entourent l'homme. une fois cette personnalité mise en
 jeu au moyen du mot si heureux je, pour la première personne,
 on l'a mise en jeu pour la seconde personne, au moyen de tu.

On peut donc dire que dans « je vois, tu vois, voilà, il y a une
 prosopopée qui n'est pas plus difficile à concevoir que celle que

nous avons analysé dans cette phrase : « la terre est ronde ».

Ainsi le fait même de mettre au Diable le moi & toi par je et par tu, constitue un Drama où la personnalité est mise en jeu. ainsi l'impératif n'est autre chose qu'un acte d'esprit, qui veut mettre en saillie le sujet de la proposition, en y ajoutant l'idée d'ordre et de commandement : de telle sorte que cette idée de commandement est simplement ajoutée au jugement de la proposition indicative.


Si nous passons au conditionnel, nous verrons que nous remarquons sur l'impératif, en rendant également compte. Si l'impératif n'ajoute que l'idée de commandement au jugement, le conditionnel n'y ajoute que l'idée de conditionnalité. il y a donc aussi jugement dans le Conditionnel. donc il y a toujours dans les modes, jugement et modification du jugement.

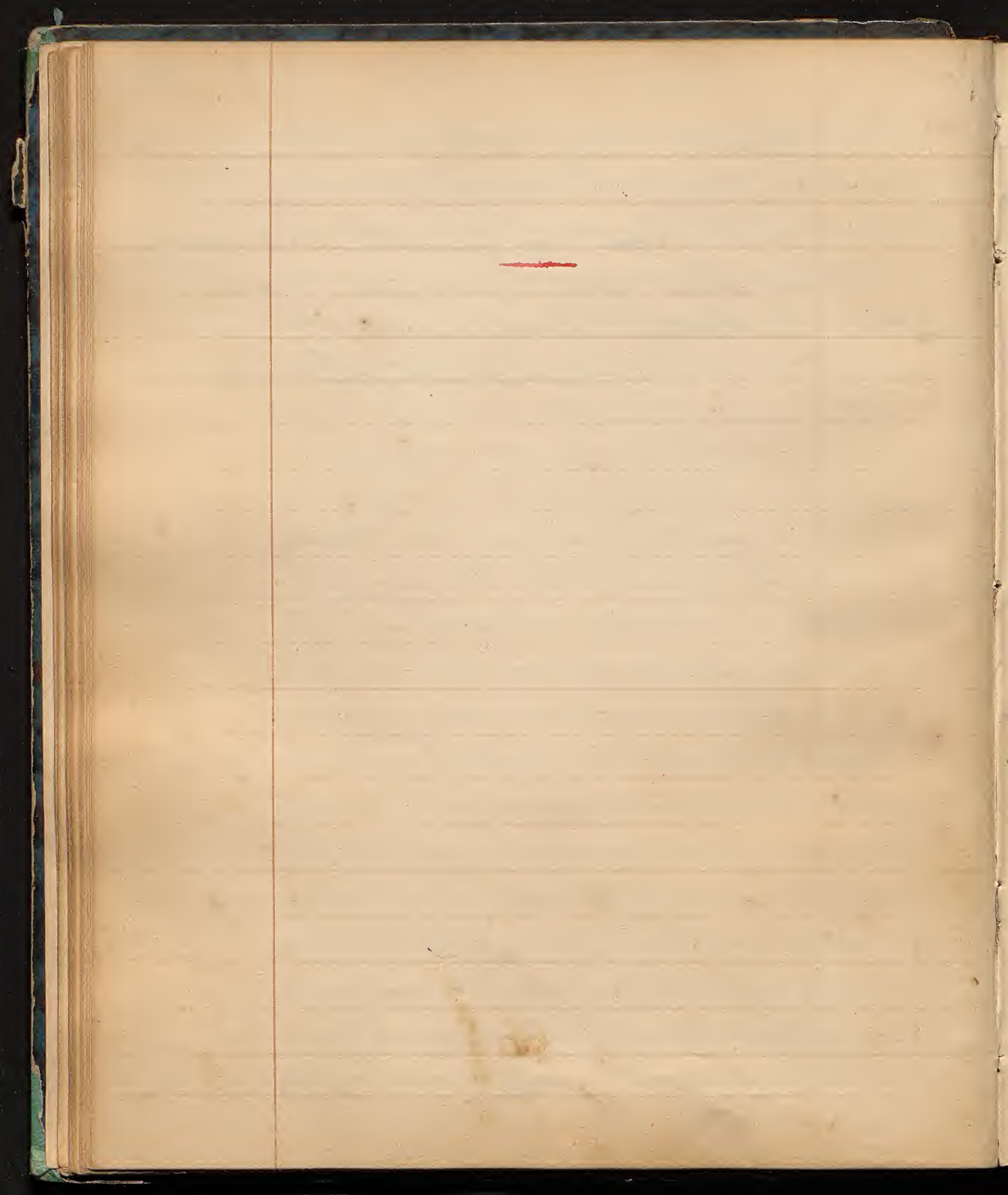
Remarquons seulement que si le verbe attributif n'existait pas, si le langage n'eût point été doué du pouvoir de l'événement, la modalité serait en quelque sorte extrinsèque, la prosopopée existerait à un bien moindre degré. en effet, supposons qu dans une langue, il n'y ait que l'idée de substantif, qu'il n'y ait que le mot mouvement, pour exprimer notre impératif « marche », comment l'esprit s'y prendrait-il,

et enfin de pouvoirs exprimer qu'il veut que celui auquel il parle,
 fasse l'action de marcher? Nous ne pouvons guère l'imaginer:
 mais toujours est-il qu'on verrait figurer dans la phrase le
 mot « mouvement », le pronom de la seconde personne toi, ou
 tout au moins le nom de l'individu auquel on adresserait la
 parole, et enfin l'affirmation que cette action doit être faite
 par lui. il y aurait ainsi trois termes dans la proposition.
 il n'y aurait plus cette prosopopée dont nous parlions, et qui
 nous masque le véritable élément de la proposition: il y aurait
 analyse de ce qui est présente synthétiquement dans le
 langage. mais de là, il ne suit pas que le Élément du
 langage n'existe plus. enfin, reconnaissons que si
 d'une part, dans l'impératif « Marche », l'acte de
 l'Esprit paraît trop instantané, pour qu'on puisse y retrouver
 les éléments dont la proposition se compose; si, d'autre
 part, dans la proposition « je veux que tu marches », on trouve
 les éléments qui ne sont pas dans l'autre, toujours est-il
 que la modalité de l'impératif doit également être dans
 l'Indicatif. ainsi la modalité se voit dans cette théorie
 grammaticale, se déviant presque toujours de la prosopopée.

et ainsi nous avons remonté aux éléments unifiés de la
 proposition: nous voyons que c'est le verbe qui constitue la

Proposition, qu'il n'y a d'autre proposition modale rien
 de nouveau, si ce n'est la supparticulière d'éléprit, et qu'il
 n'y a d'autre l'essence de ce qui fait le mode, rien autre chose que
 ce qui est d'autre l'essence de toute proposition, l'est-à-dire,
 une Prosopope, un drame complet.





Troisième Leçon.

Du Verbe

Théorie des Modes (suite)

Le Mode Impersonnel. ~~L'Infinitif.~~~~L'Infinitif~~

Du mode impersonnel. Le nombre varie dans les trois langues : il en a 2 en grec, 4 en latin, 2 ou peut-être 3 en français.

Jusqu'ici nous avons examiné les modes dont le caractère particulier est que, dans la conjugaison du verbe, c'est à dire dans l'énumération des divers flexions auxquelles le verbe est soumis pour les langues anciennes, ils se présentent avec l'indication de la personne. aujourd'hui nous parlerons du mode auquel manque ce caractère de la personne, de modes considérés indépendamment de ce rapport spécial nommé dans la conjugaison personnelle, et qui par là même ont reçu des grammairiens la dénomination de Mode impersonnel. le nombre ainsi que le nom de ce mode varient dans les trois langues : en grec, on compte deux modes de ce type, l'infinitif et le participe ; le latin en a quatre : l'infinitif, le supin, le gérondif et le participe ; enfin on en distingue deux en français comme en grec, l'infinitif et le participe. il est vrai que quelques grammairiens admettent aussi dans la langue française à des cas peu nombreux un gérondif, ce qui feroit à trois le nombre de nos modes impersonnels : nous

Examineront plus tard cette opinion).

Et bien de commencer par donner une définition de chacun de ces modes, fidèle à notre méthode, nous constaterons d'abord l'emploi dans la trois langue qui sont l'objet de notre étude; puis, de la connaissance de cet emploi, nous passerons à la recherche de leur valeur logique, pour présenter enfin une théorie aussi philosophique qu'il nous sera possible, de ces modes considérés en eux-mêmes, dans leurs rapports entre eux ou avec les autres parties du discours.

1^o Grec. L'~~infinitif~~ est le mode de proposition complétive, c.à.d. qu'elle soit à l'égard des propositions principales comme le complément direct est au verbe: aussi le sujet y est-il mis à l'accusatif. —

I - Infinitif

Commençons par l'infinitif en grec, l'infinitif est le mode de proposition complétive: par ce mot, nous entendons des propositions subordonnées qui sont à l'égard de la proposition principale, comme le complément direct à l'égard du verbe qui le gouverne. C'est là un des emplois les plus fréquents de l'infinitif. Dans ce cas, la proposition subordonnée est considérée comme le complément direct de la proposition principale. Les sujets de la proposition subordonnée étant le complément de la proposition

principale, se met au cas que l'usage de la langue assigne au
complément direct, c. à d. à l'accusatif; et l'attribut de la proposition
complétive suit aux lois nécessaires de la concordance, en d'autres
termes, de l'accord de l'adjectif avec le substantif par exemple, se
met au cas du sujet. le verbe alors, surtout si c'est le verbe ΕΙΝΑΙ,
joue ou remplit entre le sujet et l'attribut le rôle d'un simple copule. le
rôle du verbe dans ce cas, et remarquons bien qu'il s'agit ici du verbe
donnant une existence extérieure au rapport du sujet et de l'attribut; le rôle
du verbe est tellement celui que nous lui assignons, celui d'un simple
copule, que lorsque le sujet de la proposition complétive est le même que
le sujet de la proposition principale, lorsque il y a donc deux
propositions d'identité absolue du sujet, le second peut être supprimé
totalement, et l'attribut qui le caractérise, qui joue alors dans la
proposition complétive, se met alors au cas du sujet de la proposition
principale, ou au cas du mot, qui placé dans la proposition principale
sert de sujet à la proposition secondaire complétive. c'est ce que l'on
appelle en terminologie grammaticale le cas d'attraction.

L'infinitif joue ^{au lieu} le rôle de substantif, se décline et prend l'article.
c'est un substantif exprimant l'acte, l'état ou la qualité
indiqué par le verbe.

Mais la syntaxe borne par l'usage de l'infinitif grec. la grammaire

Nous le montre comme jouant le rôle d'un véritable substantif, et comme tel, se déclinant aux divers cas, au nominatif, au datif, à l'accusatif &c. Dans ce nouvel emploi, l'infinitif ne change pas pour cela de forme, puis qu'en tant que verbe, il ne peut se décliner comme un nom, et qu'il ne joue par de la principale propriété du substantif. mais l'élément déclinaison se montre d'une manière visible dans l'article qui est joint à l'infinitif. le cas le plus fréquemment employé est l'accusatif, et alors la langue grecque ne met pas l'article. C'est lorsque l'action, l'état ou la qualité exprimée par le verbe sont considérés comme le complément, comme le terme d'une autre action, d'un autre état, d'une autre qualité exprimée également par le verbe, dans cette proposition, par exemple : *ἔλεον λέγειν*. Dans ce cas, l'infinitif se prend pour un véritable complément direct.

Cela sous le direct emploi de l'infinitif, emploi qu'on peut usurer en disant que l'infinitif est le mode des propositions complétives, et qu'il joue le rôle d'un substantif exprimant l'action, l'état ou la qualité qu'indique le verbe.

L'infinitif n'est le mode des propositions complétives que parce qu'il peut être complément direct. ces deux caractères rentrent l'un dans l'autre.

Si nous comparons entre eux ces deux caractères, et que nous

Pour demander en quoi ils se ressemblent, et en quoi ils diffèrent,
 nous trouverons que l'infinitif n'est le mode de proposition completive,
 que parce qu'il peut être lui-même le complément direct d'un verbe en
 sa qualité de substantif, ou du moins employé comme tel, de sorte que
 le premier de ces caractères rentre dans le second. en d'autres termes,
 l'infinitif paraît dans la proposition complète, parce qu'il lui-même
 et comme formant à lui seul une proposition, il peut jouer à
 l'égard d'un autre verbe le même rôle que la proposition complète
 à l'égard de la proposition principale. à part, il peut être pris
 comme accusatif, et il ne change pas de nature quand il se trouve
 placé dans une proposition que l'on doit considérer à l'égard d'une
 autre comme accusative. il résulte de là que les seul caractère qui
 reste des deux que nous avons reconnus précédemment comme
 appartenant à l'infinitif, c'est qu'il est une sorte de nom verbal
 qui a la capacité d'être employé à tout les cas. nous n'insistons
 pas en ce moment sur une particularité de la langue grecque qui
 porte sur le cas auquel doit être placé le sujet de la proposition
 secondaire dans laquelle se trouve l'infinitif. nous entrerons plus
 loin dans quelques détails sur ce point. —

L'infinitif se combine avec 4 périodes de la durée:
 présent, futur, aoriste, parfait. c'est à quoi constitue la verbalité.

comme dernier caractère de l'infinitif grec, et pour apprécier
 les rapports de ce mode avec le temps, nous devons ajouter qu'il se
 combine avec quatre périodes de la durée, qui sont le présent, le
 futur, l'aoriste et le parfait. Si l'infinitif n'était pas comme les
 autres modes du verbe doué de la propriété de se combiner avec les
 temps, on le prendrait pour un substantif, on le confondrait
 facilement avec un nom, comme dans quelques anciennes langues
 de l'Asie où l'infinitif se décline avec des cas.

2^o Latin. L'infinitif est le mode de la proposition
 complétive.

Passons maintenant à l'infinitif latin, ce que nous avons dit
 de l'infinitif grec s'applique également à l'infinitif latin. Dans ce
 dernier idôme, c'est le mode de proposition complétive, et on peut dire
 que c'est le son emploi le plus général. cet emploi est même plus
 commun qu'en grec, puisque dans cette dernière langue un grand
 nombre de propositions complétives se joignent à la proposition
 principale par la particule ὅτι, qui remplit le même rôle qu'en
 français la conjonction que. ce procédé ne peut pas avoir lieu en
 latin, parce que l'infinitif est le mode spécial assigné aux
 propositions subordonnées complétives.

L'infinitif latin s'emploie aussi comme substantif, mais
plus rarement qu'en grec. La qualité de nom verbal est moins nette.

Le second emploi de l'infinitif comme substantif exprimant l'état
du verbe est moins fréquent en latin qu'en grec, quoiqu'il ne soit pas
impossible d'en trouver de nombreux, et même très-
curieux dans l'ancienne langue latine. Toutefois, quelque justifiable
que puisse être la théorie qui avancerait que l'infinitif latin, comme
l'infinitif grec, est souvent employé avec la valeur du substantif,
cependant il faut se hâter d'ajouter que l'usage dans ce cas est moins
fréquent qu'en grec. On voit donc déjà que l'infinitif latin
est moins considéré comme un nom verbal, que l'infinitif grec.
néanmoins le latin ne fait pas moins usage de l'infinitif considéré
comme complément d'un autre verbe, comme dans cette phrase, par
exemple: *volo scribere*. l'infinitif se trouve en latin combiné
avec deux temps du présent, le présent et le parfait, et de plus
avec une forme composée au futur. tels sont les usages de
l'infinitif latin. —

Tâchons de rendre compte de l'accusatif, employé
comme sujet de l'infinitif, en grec et en latin.

Et avant de passer à l'infinitif français, nous devons essayer

ici regard
particulièrement
la question de la
qualité de nom verbal.

De rendre compte de l'accusatif employé comme sujet de l'infinitif dans les langues grecque et latine. ce fait regarde plus spécialement la grammaire de ces deux langues, j'en ai donc :
 cependant comme nous ne nous sommes pas astreints seulement à parler de ce qu'il y a de commun aux trois langues, objet fondamental de nos recherches, mais comme nous nous sommes proposé d'en rendre compte autant que possible de phénomènes un peu remarquables et particuliers aux langues qui sont la base de nos études, (comme l'avons dit dans nos préliminaires), il semble que l'emploi de l'accusatif dans le cas que nous venons d'indiquer, mérite de fixer quelque instant votre attention, et que nous devons essayer d'en donner la raison par le bon absolu de la grammaire générale, d'élucider la connaissance de trois langues.

Exemples de propositions où le sujet de
 l'infinitif est à l'accusatif.

Dans le cas où l'infinitif se trouve employé dans une proposition comme sujet, c. à. d., lorsque l'infinitif se trouve dans une proposition que l'analyse logique peut résoudre en un sujet, les noms substantifs et adjectifs qui servent à constituer la proposition au milieu de laquelle l'infinitif est placé, se mettent en grec et en latin à l'accusatif. (voyez la grammaire grecque de M. Burnouff, G.

§ 82., et la grammaire latine de Port-Royal, page 470.)

On peut citer, comme exemples, les phrases suivantes: « *ὁ ἰσχυρὸς ἀποστόλος ὁὕτως ὁδὸν δαμασκὸν.* » — « *malos ciras cognosci utiles est* » — « *Reipublicae* » — « *ὁὐλομολαὶ ὁδὸς εἰς εὐδοξίαν ὁ γενέσθαι ἀγαθόν.* » — « *suprema ars est artem non apparere.* » —

Dans quel cas emploie-t-on cette forme? — quand l'esprit veut dire l'idée à un certain degré de généralité, non pas d'universalité absolue.

C'est en fait tout para difficile à expliquer, et peut-être n'en a-t-on pas donné une explication satisfaisante. on se sait pourquoi dans les propositions que nous avons citées, le sujet aurait été placé à l'accusatif, quand l'analyse des langues anciennes nous a si fréquemment accoutumés à assigner au sujet comme cas spécial le nominatif.

il est à remarquer qu'en grec et en latin n'emploient cette forme d'un infinitif précédé d'un accusatif, quand ils veulent exprimer un principe général, absolu, dégagé de toutes les circonstances accessoires, de tous les rapports qui peuvent le modifier. toute fois il n'est pas nécessaire que le principe dont il s'agit dans la proposition de cette espèce soit en lui-même d'une universalité incontestable, comme les vérités mathématiques, comme quand on dit: « *Dieu est juste* », « $2 + 2 = 4$ ». il suffit que le principe, ou du moins la proposition avancée par l'esprit dans ce cas donné, ait besoin d'être élevée à un certain

caractère d'universalité, ou plutôt de généralité. ainsi dans les
exemples que nous avons cités: « *malis civem cognoscit uti est*
de republica », et « *suprema ars est artem non apparere* », il
n'y a, à vrai dire, aucun principe absolu, aucun *quid sit* ni *quid placeat*,
mais il y a deux faits particuliers, circonstanciés, c. à d., que
« le mauvais citoyen se cache, et que l'art n'apparaît se
pas » et ces deux faits d'esprit sont élevés à la hauteur d'un
principe absolu, et leur donnent un caractère de généralité plus ou
moins étendu. —

Or, si pour élever l'idée à la hauteur d'un principe absolu
on emploierait l'indicatif, par exemple, le but ne serait point atteint:
car ce mode pose et affirme directement ce qui est énoncé par le verbe.
mais comme il s'agit ici d'élever un fait ou autre fait, de le
transformer en principe, d'en faire une généralité étendue, il faudrait
un mode indéfini, tel que celui qu'on nomme infinitif. ce mode est
indépendant de toute affirmation pour un temps, un lieu, une
circonstance. il a le vague de la généralité.)

Or, supposons un instant que nous ignorions que l'infinitif
doit être employé dans ces cas, et demandons-nous une fois quels
sont les modes grecs et latins correspondants qu'il nous faudrait
employer. un mode représentatif: c'est l'indicatif, c. à d., le

Mode de l'affirmation, celui qui constitue le jugement absolu, général, universel, comme dans cette proposition: « Dieu est juste », où le verbe qui marque l'existence, la manière d'être, se trouve à l'indicatif. mais si dans ce cas nous employons l'indicatif, et si nous disons: « malicieux cognoscuntur », — « arid non apparet », nous affirmons d'une manière positive le fait, nous ne posons pas un principe, nous ne faisons pas du fait une vérité plus ou moins générale, que nous voulons faire envisager comme telle.

L'indicatif, en effet, pose et affirme directement ce qui est énoncé par le verbe: il ne donne pas la forme ou l'apparence d'un principe général et absolu à ce qui n'est pas reconnu d'avance par l'esprit pour un principe ou un fait nécessaire. il ne s'agit pas ici d'avancer une proposition qui soit un principe en soi, une proposition que l'on considère comme une vérité absolue, universelle; l'esprit enonce seulement un fait auquel il veut appliquer cette généralité, un fait qu'il veut transformer en principe, duquel il cherche à faire une vérité, qu'il désire priver par conséquent de ce caractère de contingence, de relation qui marque tous les faits, celui-là comme tous les autres. ce que l'esprit a spécialement en vue, c'est d'élever en quelque sorte ce fait de autres faits, de l'élever à une généralité plus ou moins claire, qu'il n'a pas pas lui-même en tant que fait. Dans ce cas, le langage présenterait aux Grecs et aux Latins

une forme particulière, la plus générale de toutes, un mode indéfini, et pour cette raison appelé *infinitif*, qui exprime l'action, l'état ou la qualité qu'indiquent les verbes, à part tout rapport, un mode indépendant de toute affirmation pour un temps, un lieu, une circonstance, distinct de toute relation avec quelque chose qui le détermine positivement: et dans lequel ce mode est employé, abstraction faite de trois points de la durée. —

Mais comme on peut trouver d'autres tournures équivalentes pour atteindre la généralité, il faut une seconde raison à la présence de l'*infinif*. 9

Telle est la raison principale de l'*infinif* dans les propositions que nous venons d'énoncer. mais tous ne sont pas dits pour l'application de ce fait: il semble qu'il n'en serait pas impossible d'ôter à ces propositions le caractère d'affirmation positive et directe, en leur faisant précéder d'une circonstance dans laquelle interviendrait un plus ou moins de proposition accessoire. telles seraient, par exemple, ces tournures: « Dans le cas où l'art n'apparaît pas, c'est le comble de l'art, » « Si l'art n'apparaît pas, c'est le comble de l'art », « Lorsque l'art n'apparaît pas, c'est le comble de l'art. » on voit qu'il s'agit de là que le besoin

Qu'il prouve l'esprit de donner à un fait qu'il veut faire considérer comme général, le caractère de l'universalité, n'est pas la seule cause qui exige dans une proposition la présence de l'infinitif, puisque ce caractère peut disparaître au moyen de l'emploi de divers le conjonctifs qui modifieraient la phrase. pourquoi donc se servir ici de l'infinitif plutôt que de toute autre formule important une généralité plus ou moins haute, en privant toujours la proposition du caractère de particularisation qui lui est propre, comme devant faire connaître un fait particulier ?.....

Réponse. — Lorsque l'infinitif porte l'empreinte du travail préparatoire de l'esprit, sur la proposition qu'il veut généraliser. Dans l'esprit à l'élucubration de l'idée, il se passe un acte de création, d'affirmation, de pensée sur cette idée. Les langues anciennes ne produisaient point au dehors cet acte, mais il est implicitement contenu dans leurs propositions infinitives. « malos cives cognosce », est toujours une proposition complète qui suppose dans l'esprit : « id quod affirmo, malos scilicet de » alors le sujet qui se trouve complément de l'idée elliptique se met naturellement à l'accusatif. —

La réponse à la question, c'est que l'infinitif est le seul mode qui puisse être employé dans ce cas, parce qu'il porte encore l'empreinte du travail préparatoire que l'esprit a fait sur la proposition de cette

esprit auxquelles il veut donner un caractère de généralité. lorsqu'on veut énoncer à principe: «Suprema ardet autem non apparet», et d'autre terme, lorsqu'on veut faire subir à cette proposition énonciative d'un fait quelque changement, et la dépouiller de la forme particulière sous laquelle elle se présente à nous dans l'exemple que nous venons de rappeler, lorsqu'en un mot, on en fait la conversion en une sorte de maxime générale dans un certain nombre de cas, que se passe-t-il? il semble que celui-ci se dise: «j'affirme, je crois, je pense, je regarde comme un axiome que l'arche paraît ou pas, c'est le comble de l'arche».

Supposons un ancien ami le précédent du langage que nous lui connaissons déjà, dans quelle situation se trouvera placé à l'égard de son intelligence la proposition: «je crois que l'arche ne paraît pas, c'est le comble de l'arche»? Pour son esprit accoutumé à ce précédent d'abolition des propositions relatives, cette proposition qui nous paraît si longue, si composée, sera comme une proposition complétive, comme un complément à l'égard d'un verbe qui la gouverne. ainsi donc, il est probable que si cette proposition qui en forme réellement deux dont l'une est sujet de la seconde, vient à être représentée telle qu'elle est dans l'intelligence, il n'y aura nécessité de connaître l'existence d'une nouvelle proposition implicitement contenue qui sera celle-ci:

« id quod affirmo, artem scilicet non apparere, Summa ar est ».
 Or, une fois connue le rôle de cette proposition dans l'esprit, et la manière
 dont elle est envisagée par l'intelligence, il n'y a plus lieu de s'étonner
 de ce que le sujet de cette proposition se trouve placé dans le langage
 ancien et à l'accusatif. Dans le langage, il est vrai, la proposition
 qui est un véritable sujet, ou paraît par complétive, elle figure
 pour son propre compte, puis qu'une proposition complétive implique
 une proposition principale, et qu'il n'y en a pas ici. Cependant elle
 ne porte pas moins le caractère d'une proposition complétive. Ce n'est
 pas ce caractère qui a disparu; c'est au contraire la proposition
 principale qui elle-même a disparu, qui est non pas implicitement
 sous-entendue, mais implicitement contenue, et renfermée dans
 le travail auquel se livre l'esprit pour être à une proposition toute
 particulière le caractère limité qu'elle a dans le langage, quand
 on dit: « l'art n'apparaît pas », pour ne pas être exprimée, la
 proposition implicitement contenue dans l'intelligence n'en existe
 pas moins; et elle ne peut ni paraître, pas cela même que la
 proposition complétive n'enonce pas une de ces vérités absolues
 qui ne peuvent être mises à un autre mode qu'à l'indicatif.

Il y a donc dans cette phrase: « artem non apparere Summa
 ar est », une sorte d'ellipse, l'ellipse d'une proposition
 entière, ellipse qui cache la rapidité du langage, mais qui n'est

trois sont dans le sujet de la proposition qui joue à l'égard de la
 proposition principale le même rôle qu'il joue à l'égard du verbe.
 maintenant, que ce sujet soit mis à l'accusatif, ou qu'un
 accusatif soit le sujet de l'infinitif, cela n'a rien d'étonnant.
 il faudrait au contraire être surpris que dans des langues aussi
 analogiques que le grec et le latin, on n'eût employé un autre
 cas que l'accusatif. l'accusatif est choisi dans ces cas, parce
 que l'énoncé en tête duquel il figure dans l'exemple que nous
 avons déjà cité plusieurs fois : « *artem non apparere summa*
arbit est », est le complément direct d'une proposition sous-
 entendue. l'accusatif appelle l'infinitif parce qu'il est le
 cas du complément direct; l'infinitif à son tour appelle
 l'accusatif, parce qu'il est le mode des propositions complétives;
 en deux choses se touchent et se tiennent. l'une n'est pas plus
 que l'autre la cause de l'emploi de l'infinitif et de l'accusatif.
 la véritable cause, c'est que cette proposition est à l'égard d'une
 autre proposition, contenue dans l'esprit comme un complément
 à l'égard de son verbe. c'est là l'explication la plus raisonnable
 de ce sort de propositions, de jugement dans lesquels
 figurent un accusatif et un infinitif, comme dans l'exemple
 que nous avons pris pour base de nos raisonnements; « *artem*
non apparere summa arbit est », et si cette application repose

et roule sur les faits, il semble qu'on peut la considérer comme un
 exemple de service que la grammaire générale et l'étude des
 procédés spéciaux des langues sont susceptibles de rendre à l'étude de
 ces langues, lorsqu'on les examine sous le point de vue logique.

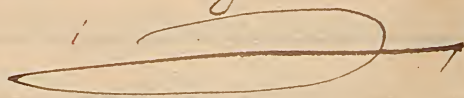
N. B. — Dans l'explication de la proposition: «*actum non
 apparere*», nous avons parlé d'une sorte d'ellipse qui serait «*id quod
 affirmo*»: mais il ne faut point s'imaginer que nous prétendions
 qu'il y ait jamais eu une époque où le langage aurait procédé
 d'une manière aussi lente. nous avons seulement voulu dire que
 c'était ainsi qu'existerait d'abord l'idée dans l'esprit, et nous
 nous sommes servis de ce fait pour expliquer la marche du
 langage: il y a ellipse dans le sens, que le langage n'a pas traduit
 tout pour tout la vue totale de l'esprit; mais dans le langage
 pris en lui-même, il n'y a aucune ellipse; et sur ce point, nous
 partageons tout à fait l'opinion des grammairiens qui ne
 veulent plus voir dans les tournures particulières aux langues
 anciennes, ces continuelles ellipses dont on a tant abusé.

Enfin nous ne prenons pas que dans cette phrase: «*doco
 pueros grammaticam*», il faille suppléer «*secundum*», ou
 bien *κατά* dans les phrases grecques analogues: on^{au} alors
 il faudrait avec beaucoup pour rendre compte de «*amo Deum*», dire
 que cette phrase est une ellipse de celle-ci: «*habeo amorem circa*

Diurn. // — nous ne reconnaissons qu'une seule ellipse: c'est celle
que nous trouvons, par exemple, dans ce vers de Racine:

« je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait, si tu n'étais fidèle? »

Il y a réellement ici une partie de la phrase sous entendue, et sans
laquelle il est impossible de rendre compte de cette pensée. Dans
le langage ordinaire, on dirait: « je t'aimais quand tu étais
inconstant; qu'eussé-je fait, si tu n'eusses été fidèle? » Racine
pour donner plus de rapidité à son expression, a supprimé des membres
de phrases qui sont dans l'usage habituel de la transition
nécessaires. mais au contraire, dans la phrase « *ἡ δὲ τὰ οὐκ ἔστιν*
πᾶσι τὰς ἀφ' ἑαυτῶν », jamais on n'a joint à « *τὰς ἀφ' ἑαυτῶν* »,
ni en prose ni en vers, la proposition *κατὰ*. il y a donc ellipse
là seulement où l'on omet dans une phrase un détail que
l'on y rencontre dans l'usage ordinaire —



Quatorzième Leçon.

(37)

Modèle Impersonnel. (suite). ~~Infinitif~~.

3^o Français. — ~~comparaison~~ l'infinitif français à celui de
dans ~~autres~~ langues. I

Infinitif (suite)

L'usage de l'infinitif français nous est encore mieux connu que celui de l'infinitif latin et grec. toutefois il n'est pas inutile de comparer l'infinitif français avec celui de ces deux langues anciennes, afin d'en apprécier plus exactement la nature véritable en constatant ce que l'infinitif français a de semblable à l'infinitif grec et latin, et en quoi il en diffère. —

En général, l'infinitif français est complétement direct ou indirect d'un verbe ou d'un adjectif.

L'usage le plus général de l'infinitif français, est de figurer comme compléments directs ou indirects d'un verbe ou d'un adjectif, exprimant une action ou un état, avec ou sans l'intermédiaire d'une préposition. ainsi: « je veux lire, j'ai à lire, j'ai pu lire. » on le rencontre également dans des propositions complétives, comme: « je veux être bref. » c'est-à-dire l'infinitif français joue comme

l'infinif latin et que le rôle de sujet dans cette proposition :
 « mentis est un vice » il résulte de l'énumération de cet usage
 que l'infinif est en français, comme en grec et en latin, employé
 en qualité de complément direct ou indirect, et même quelque fois
 de Sujet : en d'autres termes, pour suivre l'analogie du grec
 qu'on a reconnu dans l'analyse de l'infinif grec et latin,
 on peut dire que l'infinif français est une sorte de nom verbal
 comme dans les deux langues latine et grecque.

L'infinif français est bien aussi un nom verbal ; mais
 de plus il représente non seulement l'infinif, mais le supin et le
 gérondif du latin.

Il serait à plain une fausse idée de l'emploi de ce mode, que de
 l'arrêter exclusivement à ces résultats. L'infinif français est loin
 de correspondre d'une manière parfaitement exacte à l'infinif
 latin : en premier lieu, l'infinif français représente un certain
 nombre de modes que possède la langue latine. nous les gérondifs
 et le supin dont nous parlerons bientôt. à cette occasion, nous
 devons remarquer que le français se débarrasse de deux modes qui
 existent à part dans la langue latine et qu'il les réunit au mode
 unique de l'infinif, qui est loin d'être aussi étendu dans la
 langue latine.

Le français qui réunis dans un seul mode trois modes latins, diffère encore en beaucoup de cas, au moyen de la conjonction que, il représente l'infinitif latin par un indicatif ou un subjonctif. et cela est si général que la proposition complétive est toujours exprimée ainsi en français, à moins que les deux propositions n'aient un sujet identique.

De plus, dans un emploi de l'infinitif français qui correspondent exactement à l'infinitif latin, le rapport est tout d'être le même. ainsi le plus grand parti d'une proposition complétive de la langue latine ont reçu, grâce au génie de la langue française, une forme toute particulière. au lieu d'être rattachée à la proposition principale par la forme extérieure du nom ou de l'adjectif qui s'y trouve exprimé, *s. à d.*, par le cas auquel le régit la proposition principale, elle forme une proposition dont le mode n'est plus l'infinitif, mais un autre mode personnel, tel que l'indicatif ou le subjonctif, proposition qui est rattachée à la proposition principale, au moyen de la conjonction que. ainsi, au lieu de dire comme en latin : « credo illum venturum esse », le français se servant du mode indicatif, dit : « je crois qu'il viendra » ; au lieu de dire comme en latin : « credidit illum venturum esse » le français emploie le subjonctif, et dit : « croyez-vous qu'il vienne ? » —

Nous connaissons déjà ce fait qui distingue d'une manière si
 tranchée la syntaxe latine de la syntaxe française. C'est dans des
 cas de ce genre qu'a lieu l'application de la fameuse règle du
Que retranché, puis qu'en effet la seule différence qui distingue
 la syntaxe latine de la syntaxe française dans les propositions
 de cette espèce, est l'absence d'un de la conjonction que,
 qui est un élément nécessaire à la réunion de deux propositions
 l'une à l'autre.

La plus grande partie des propositions complétives de la
 langue latine, qu'il serait plus convenable d'appeler infinitives,
 (si le mode est tout à fait assez intimement uni à la proposition,
 et lui donne un caractère propre assez reconnaissable pour que la
 proposition doive en recevoir son nom), la plus grande partie de
 ces propositions, dis-je, a disparu en français et a pris une
 autre forme, grâce à l'insertion de l'opposant du rapport de
 deux propositions l'une à l'égard de l'autre, opposant que l'on
 nomme la conjonction que. Quelquefois cependant, en assez
 petit nombre, on subsiste dans notre langue surtout, lorsqu'
 elle se construit avec le verbe être, ainsi: « je veux être
 vertueux ». mais il faut remarquer que cela n'a lieu que quand
 le sujet de la deuxième proposition est le même que celui de
 la première. —

à l'antécédent

cette différence si notable entre le français et le latin est beaucoup moins sensible entre le français et le grec, qui déjà possède la conjonction "ὅτι".

L'infinitif français est un général complément direct
d'un verbe.

L'emploi le plus général de l'infinitif français est resté celui de complément direct d'un verbe, et en ce point la langue française et la langue latine s'accordent presque complètement.

Comme sujet de proposition, l'infinitif est plus rarement employé en français qu'en latin. — 9

Enfin l'usage de l'infinitif comme sujet d'une proposition, ou même la présence de l'infinitif dans une proposition qui sert de sujet à une autre proposition, est plus rare en français qu'en latin.

(C'est une généralité de l'emploi de l'infinitif français servira à bien fixer la ressemblance et la différence de l'emploi de ce mode en français, et dans la langue ancienne qui font l'objet de notre étude.)

Revenons maintenant à nos observations auxquelles nous nous sommes livrés à l'occasion de l'infinitif dans les trois langues.

qui sont la base de nos recherches.

1°. L'infinitif est employé comme nom verbal dans les propositions qui servent de sujets à d'autres propositions, en grec et en latin; beaucoup plus rarement en français: « mentis est un vices », « malos cives cognosce ut ille est de republica », « τε δ' ἄρα περὶ γὰρ καλὸν ἐπὶ προμάχοις περὶ λα ».

2°. L'infinitif, en tant que nom verbal, est employé comme complément direct d'un verbe, très généralement en grec, en latin et en français: « j'implore », « volo legere », « Δέλω ἀγαθὸν ὁρᾶν ».

3°. L'infinitif est employé dans les propositions complétives, très généralement en latin: « credo Deum esse sanctum »; fréquemment en grec: « οἶδα τὸν ἔσσορ ἀπὸ τοῦ ἀποδασεῖν », et beaucoup plus rarement en français: « je voudrais être sage ».

confusion ??

telles sont les emplois de l'infinitif que nous avons vérifiés par l'examen des faits.

Or, comme c'est de l'emploi d'une forme grammaticale qu'il est nécessaire de définir ^{la notion propre} ~~la notion propre~~ de cette forme, il semble que ce serait ici le lieu de chercher quel est le caractère de l'infinitif. mais quelque difficulté se présente pour nous le moment de cette recherche. une observation que nous avons déjà faite c'est que l'infinitif français comprend un mode différent ou reconnu comme différent dans la grammaire latine.

Si donc nous commençons de l'appréhender à développer la théorie de l'infinitif, nous serons exposés à y introduire des éléments qui ne nous sont pas encore parfaitement connus. en effet, nous n'avons pas encore reconnu d'une manière exacte toutes les parties auxquelles correspond en latin l'infinitif français, p. à. d., les gérondifs et le supin. nous ne savons pas pourquoi l'infinitif a remplacé en français ces modes de la langue d'où la nôtre dérive. Ces modes sont-ils différents de l'infinitif, ou n'en sont-ils que des parties? toutes ces questions que nous devons examiner avant d'exposer la théorie philosophique de l'infinitif.

une autre observation non moins importante, c'est que l'infinitif français dérivant de l'infinitif latin et gardant de lui quelques traits reconnaissables de son origine, ne semble pas le même dans les deux langues, quoique la forme soit fondamentalement la même... n'est-ce qu'il y a eu modification dans son emploi, et par conséquent dans l'application de la forme.

~~L'histoire~~ ~~ou~~ ~~la~~ ~~grammaire~~ ~~historique~~ doit donc ici venir au secours de la grammaire générale, pour nous mettre en état de bien déterminer le idiom qu'il nous a transmis sous cette forme dans les diverses phases de son développement. sans cette précaution, on s'exposerait à faire une théorie pour une forme qui pourrait bien ne pas comprendre à un certain degré de son

Existera la totalité de l'idée qu'elle aurait embrassée à son origine. Si, par exemple, la forme de l'infinif français, tout en restant semblable à celle de l'infinif latin, avait produit en quelque sorte le souvenir de son origine, la théorie qui continuerait à chercher dans l'infinif français tout ce qui est dans l'infinif latin, pourrait être justement critiquée.

Nous faisons ces observations pour nous prémunir contre de l'induction trop précipitée que l'on serait tenté de tirer de l'examen de l'emploi de l'infinif que nous avons fait dans les trois langues. avant donc de commencer la théorie philosophique de l'infinif, il nous faut examiner tout d'abord l'élément dont il se compose, le gérondif et le supin; si tant est qu'ils en fassent partie, et de plus s'agira, à l'aide de la grammaire comparée, de faire l'histoire de la forme qu'il revêt dans les langues qui font la base de notre étude. —

Vingtième Leçon.

Du Verbe

Gérondif et Supin.

Nous proposons d'examiner aujourd'hui les formes grammaticales appelées en latin *Gérondif* et *Supin*, et d'en constater l'emploi. nous suivrons dans cette recherche l'ordre dans lequel la langue latine nous présente ces deux formes : 1^o gérondif, 2^o Supin.

I. Gérondif.

Forme identique à celle du participe neutre du futur passif : il se décline au nominatif, au génitif, au datif et à l'accusatif. il est employé comme complément de verbe et d'adjectif.

La forme de mode est identique à celle du participe du futur passif au neutre. il se décline ordinairement à l'accusatif, au génitif, au datif, et même au nominatif, cas omis par les Grammairiens, mais dont nous démontrerons l'existence par des exemples. ainsi nous avons pour formes du gérondif :

„ *Legendum* „, pour lire, à lire ;

„ *legendi* „, de lire,

„ *legendo* „, de lire, en lisant.

Le mode, quant à la forme optative, dérive, comme on le voit, directement du verbe. Dans la syntaxe, il est employé

comme complément soit du verbe, soit de l'adjectif, et nous avons déjà remarqué que la même chose avait lieu pour l'infinitif latin et français, et pour le gérondif, quand il est précédé d'un article.

Le caractère propre de ce mode est d'être décliné :

Exemple de ces cas que nous les avons assignés.

Avant de passer outre, nous devons constater d'une manière précise le caractère propre de ce mode, f. à. d., la capacité qu'il a d'être décliné. la liste des trois cas reconnus par tout le grammairien, n'en donne point une idée tout à fait complète; en d'autres termes, les trois formes que nous venons de citer, ont un usage beaucoup plus étendu que celui auquel elles paraissent rigoureusement être restreintes. ainsi le gérondif avec la désinence "Dum", c. à. d., avec cette désinence qui est considérée comme l'exposant de l'accusatif, est fréquemment employé dans le cas du Nominatif, par exemple :

"Dicendum est", (Tullius) ;

"legendum est tibrorum",

"Caves paucos et acerul habendum" (Parron).

"utendum est veritate" (Ovide).

Cette même terminaison est employée aussi pour l'accusatif, et c'en est le cas le plus généralement admis :

11 Venit ad legendum 11,

11 nunc ad id imperandum, vel parandum potuit, (Cicéron);

11 sum ipse ad imperandum vocatus 11 (Salluste. Jug.)

La Déclinaison (C. D. 11 S'emploie pour le génitif. Exemple :

« causam videndi Romanam » (Virgile);

11 tempus videndi lunae 11,

11 Antonio facultas datur agrorum simulationibus
condonandi 11 (Cicéron);

« dolere tandem Stoicos nostros Epicureis insidendi suam
facultatem didici » (Cf. S. L. 488.)

La Déclinaison (C. D. 11 S'emploie pour le datif. Exemple :

« dicendo apta »;

et pour l'ablatif, exemple ;

« dicendo consagui »;

« expleri corda tuendo »;

« viri qui videndo foemina »

~~Le gérondif est donc un nom verbal déclina- ble.~~

De ces exemples, il résulte nécessairement que le gérondif ou
plutôt le gérondif avec son forme variable est considéré par la langue
latine comme un nom verbal déclina- ble. —

J'ajoute qu'il faut aussi se souvenir de la déclinaison de

nécessité: mais c'est un caractère accidentel, et qui n'y est pas
très-frequent.

L'autre nous occupera ici de quelque mode présente de ressemblance ou de
différence avec l'infinitif, que les remarques précédemment faites nous
ont conduit à considérer comme un nom verbal, nous devons dire que le
gérondif ajoute quelque chose à la signification propre du verbe, une
idée de devoir ou de nécessité tout à fait étrangère à la notion de
l'infinitif. cette observation s'applique surtout au gérondif employé au
Nominatif. il exprime alors suivant la définition de Lort-Royal
(pag 487), la nécessité d'une action à faire, comme dans

„*peragendum est*„

Et c'est vraisemblablement à ce caractère qu'il a dû le nom de
gérondif, c. à. d., mode exprimant la nécessité que l'action, l'état
ou la qualité exprimée par le verbe, soit faite ou existe. mais
nous ne devons pas nous méprendre sur ce caractère de nécessité qui
présente le gérondif, au nominatif surtout, et quelque fois aussi
à d'autres cas. ce caractère est loin d'être fondamental dans ce
mode; il doit même y être plutôt considéré comme accidentel, ou
du moins il n'est pas impossible d'en constater l'origine d'une
manière satisfaisante. le caractère qui subsiste dans le gérondif,
celui qui conséquemment doit constituer sa nature, c'est, d'un côté,

la déclinaison, de l'autre, la valeur verbale qui est conservée à ce mode, valeur qui se manifeste dans le pouvoir qu'il a d'agir sur son régime comme le ferait un verbe ainsi,

„ causa vendi domum „.

la déclinaison du gérondif n'est suffisamment prouvée par les exemples cités précédents.

le gérondif est un ~~nom verbal~~, il se déclina et agit sur un complément: mais il est quelquefois tellement ~~nom substantif~~ que son complément se met au génitif.

La valeur verbale est prouvée également d'un certain nombre d'exemples précédents. il existe cependant en latin quelques phrases qui la mettent plus nettement au jour, et qu'il ne faut par conséquent omettre.

on dit ainsi :

„ legendum est libros „,

„ tempus legendi libros „,

„ in legendo libros „,

„ ad legendum libros „.

De tous ces exemples, il résulte que le gérondif, en cela semblable à l'infinitif, conserve la valeur verbale, c. à d. de l'action d'un verbe sur son complément. D'autre part, la langue latine présente un grand nombre d'exemples, certainement plus rares, mais

justifier par l'autorité de bons écrivains, les quelques exceptions plus par la capacité verbale du gérondif, mais par la valeur substantive qu'il tient de son emploi comme substantif et emploi, comme substantif, nous est manifestée par la variation des cas; mais cette variation des cas elle-même n'est qu'un signe, ou une conséquence de la nature du substantif, qui paraît de la manière la plus claire dans les cas semblables au suivant:

« *librorum legendi potestas* ».

Dans cet exemple et dans quelques autres déjà cités, le gérondif joue véritablement le rôle de substantif; et ce rôle est manifesté par la manière même dont il se comporte sur son complément. Le complément d'un substantif, ainsi que nous le savons, et que nous le montrerons avec plus de détails dans la suite, est placé au génitif. et le gérondif employé comme substantif, exige les mêmes cas. La nature de substantif qu'il possède a donc dans les exemples semblables à celui que nous venons de citer, paraît tellement d'évidence que dans tous ces cas, il serait possible de substituer au gérondif un véritable substantif. (cf. P. de. pp. 488.)

Il prend tantôt le sens actif, tantôt le sens passif: conséquence de la verbalité.

Un troisième caractère du gérondif, lequel est qu'une

conséquent de l'un de ceux qui nous venons d'examiner, c'est que ce mode est employé tantôt avec la signification active, tantôt avec la signification passive. on pourrait en citer un grand nombre d'exemples.

C'est ainsi qu'il est actif dans

« Quis talia fando, temperet à lacrymis ?... »

et il est évidemment passif dans

« fando aliquid si forte tuas pervenit ad aures » (Virgile).

De même, il est encore passif dans

« uris que videndo femina » ;

« annulus in digito subter tenuatur habendo » (Puerice).

(cf. F. H. p. 489, 49.)

D'où peut venir cette double capacité qu'à le gérondif d'être employé tantôt comme actif, et tantôt comme passif, si non de ce qu'il garde dans ces exemples la valeur propre d'un verbe, quoique ce qui distingue dans le verbe la signification active de la signification passive, ne paraît pas extérieurement dans la forme même du gérondif ?

~~le gérondif est donc un véritable nom verbal.~~

Nous voyons donc que suivant le point de vue dans lequel on se place pour envisager le gérondif, on lui trouve la double valeur tantôt d'un verbe et tantôt d'un substantif, ou, en d'autres termes, d'un nom verbal : comme verbe, il veut son complément au cas qu'il exigeant

le verbe lui-même, s'il était employé à tout autre mode; et de plus, il est tantôt actif et tantôt passif; comme substantif, il prend des cas au nombre de trois, quant à la forme, et de cinq, quant à la valeur. en outre, il gouverne son complément, au même cas qu'un véritable substantif. tel nom paraît être le résumé des caractères du gerondif, de l'infinitif et de l'adjectif verbal présent de la langue latine.

II - ~~Supins~~

Nous allons maintenant passer à l'examen du ~~Supin~~
dans la langue latine.

II. ~~Supin~~.

Le ~~supin~~ adverb formé en latin, il est ordinairement employé
après un verbe et un adjectif.

Le ~~supin~~ adverb formé en latin, dont l'un a pour désinence "um", et l'autre a pour désinence "u". L'usage le plus ordinaire nous montre le ~~supin~~ employé ou après un verbe ou après un adjectif. après un verbe, surtout quand il exprime le mouvement, on emploie le ~~supin~~ terminé en "um", et après un adjectif le ~~supin~~ terminé en "u" :-

« Colusum »,

« mirabile visu ».

C'est une sorte de nom verbal, qui représente quatre cas avec l'adverb formé. Exemplel

Se me borne par l'emploi de ce mode impersonnel. La langue latine le considère comme une sorte de nom verbal, usité à un plus grand nombre de cas qu'il n'a de forme. on le voit employé dans la langue latine au nominatif, à l'accusatif, au datif, et à l'ablatif. ainsi pour le Nominatif :

" amatum est " ;

" perditum erat " ;

pour l'accusatif :

" amatum esse " ;

" colusum " ;

pour le datif :

" horrendum auditu " (pour " auditui ").

" ista lepidissima memorata " , où plusieurs disent

" memoratui " dans Plaute ;

pour l'ablatif :

" dictu opus est " (Terence).

(cf. G. R. p. 492.)

Mais donc substantif et verbe ; il prend la valeur active et passive. um est en général actif, u passif ; mais la règle n'est point absolue.

Ces exemples démontrent l'emploi du supin, comme substantif,

Emploi extérieurement marqué par la désinence, « um » et « u ».
 mais de même que nous avons reconnu dans les gérondifs une nature
 verbale marquée par le régime qui les suit, et par la faculté qu'ils
 ont d'être employés tantôt avec la signification active, tantôt
 avec la signification passive, nous pouvons constater aussi dans
 le Supin une nature verbale, indiquée par le même caractère.
 en effet, le supin, en tant que verbe, gouverne son complément
 au même cas que le verbe auquel il appartient :

« multo accusatum, advenit » (Terence);

« Scitatum oracula & haec mittimus »,

« Graia servitum Matribus ibo ». —

Quant à l'activité et à la passivité de ce mode, elles sont
 marquées en général par la désinence « um » et « u ».

On peut dire que la désinence « um » est presque exclusivement
 assignée au Supin actif et la désinence « u » au passif.

(Cf. P. A. p. 493.) cependant il faut pas prendre cette
 observation dans un sens absolu : il arrive quelquefois, que le
 Supin terminée en « um » est employé au passif ; ainsi ;

« mulier quae antedem quartum usurpatum esset »,

(Poll.) c. à d. « ad usurpatum », ou « ad usurpari », pour
 « usurpata fuisset ».

De même, on trouve quelquefois des exemples du Supin en

De même, l'expression *iri*
 est un peu leger et
 marqué par *iri*

« u » avec un *sub* actif, comme :

« *forasul vocaturo proventus* », dans Plaute. —

L'emploi au *supin* avec le verbe « *ire* » ou « *iri* », entraîne souvent l'idée de *futur* : et en effet, le *futur* importé l'idée de mouvement.

Pour terminer ce que nous avons à dire du *supin* nous ne devons pas omettre l'emploi de ce mode avec l'*infinitif* « *ire* » ou « *iri* ». il en résulte de la locution assez fréquente dans la langue latine, et dont quelques-unes impliquent une signification de *futur*. il semble que toutes puissent s'appliquer par l'union d'un *infinitif* du verbe « *ire* », tant à l'*actif* qu'à l'*passif*, avec un *supin* : « *amatum iri* ». D'un côté, l'emploi du *supin* avec un verbe de mouvement n'a rien que d'analogue en latin, et de l'autre le verbe « *ire* » peut importé de sa signification propre et directe, pour exprimer simplement une idée générale de mouvement, laquelle est toujours plus ou moins explicitement indiquée dans les propositions où l'on remarque ce tour. —

Re. — le *futur* exprime toujours une idée de mouvement : et c'est si vrai qu'en certaines langues le verbe « *aller* » joint à l'*infinitif* d'un autre verbe, représente une action qui doit se faire, de même qu'en français « *je vais lire* ». —

En résumé, suivant la manière dont on envisage le supin, on le considère ou comme un nom verbal, ou comme un verbe : comme nom verbal il se décline, simplement sous la forme de deux cas, mais avec la valeur de quatre; comme verbe, il s'emploie dans un sens actif ou dans un sens passif, et veut son complément au même cas que le verbe auquel il appartient.

III. Pourvu que le grec et le français suppléent à l'absence de ces formes. —
 le supin, le gérondif et l'~~infinitif~~ ~~resous~~ partitivement distincts, qu'ils ne s'emploient pas quelquefois l'un pour l'autre.

Maintenant que nous connaissons l'emploi de ces formes dans la langue latine, et que nous voyons à quel usage elles sont spécialement affectées, il n'est pas inutile de nous reporter au grec et au français qui n'en possèdent pas, afin de voir par quel moyen ces deux langues savent y suppléer. Mais auparavant nous devons remarquer que même en latin, malgré l'usage de la langue qui a été affecté une de ces formes à l'expression d'une nuance particulière, et l'autre à celle d'une nuance différente, cependant les destinations n'en étaient pas si rigoureusement fixées, qu'elles ne fussent fréquemment employées l'une pour l'autre dans le bon usage : ainsi

Ondir également :

« audita jucunda », et

« audiendo jucunda » :

L'infinitif même pourrait remplacer le supin et le gérondif ; car on trouve aussi :

« audire jucunda ».

Cet emploi de l'infinitif non conduit naturellement aux langues grecque et française qui remplacent pas à mode le supin et le gérondif, qu'elles ne possèdent pas. —

~~Le supin se remplace en grec par l'infinitif avec l'article, et en français par l'infinitif seul. De même, pour le gérondif : ainsi l'infinitif de ces deux langues représente trois modes en latin. — De plus, il est à remarquer que la déclinaison si marquée en latin au supin et au gérondif, n'est plus en grec qu'avec l'article, et n'est plus du tout en français.~~

En grec, le supin disparaît dans le cas correspondant de l'infinitif décliné avec l'article. en français, il disparaît directement dans l'infinitif, précédé ou non, suivant le cas du supin qu'il représente, d'une préposition, comme

« j'irai à entendre »,

« agréable à entendre ».

De même, le gérondif usé en grec quel infinitif déclina au moyen de l'article; en français, il est remplacé par l'infinitif précédé d'une préposition, et quelque fois, mais rarement, par le participe présent accompagné du mot (en) :

„ En lisant „

Il résulte de là qu'en grec et en français, l'infinitif représente à lui seul trois formes de la langue latine, l'infinitif, le gérondif et le supin, forme que l'usage de cette langue nous montre déjà fréquemment employer l'une pour l'autre. De ce fait, il résulte encore une autre conséquence importante; c'est que plus nous nous éloignons du système de la langue latine, plus la déclinaison des formes disparaît. Déjà en grec, langue à beaucoup d'égards plus analytique que le latin, l'élément substantif disparaît dans la forme de l'infinitif, et n'est plus conservé que dans l'article. En français, il n'est plus aucun signe de déclinaison, c. à d., que l'infinitif n'est plus à proprement parler, un nom verbal, mais un mode du verbe, dans lequel on ne peut que très-rarement reconnaître la valeur d'un substantif. En latin, au contraire, l'élément déclinaison se montre parfaitement, non pas, il est vrai, dans l'infinitif, mais dans le gérondif et le supin. Dans le gérondif, cet élément est très-facile à reconnaître: ce sont trois cas d'un participe en (du), dans le supin, il

L'intégrallement; car on troncad un substantif en «us», se
 déclinaux comme «manus», car que le grammairien soit rattaché,
 à tort sans doute, au participe «lectus», comme il avaient rattaché
 le gérondif «legendi», «legendo», «legendum», au participe Du
 futur «legendus».

IV. Origine et forme primitive du Supin.

D'où vient cette forme, qui semble tellement se confondre avec
 l'infinitif, dont la langue grecque n'a pas de traces non plus que le
 français, et dont elle peut si facilement se passer, en la remplaçant
 par l'infinitif? Ici, nous sommes obligés de nous adresser à
 la grammaire historique ou comparative. —

Le supin um, qui appartient à l'ancien état du latin,
 peut se comparer à l'infinitif haut-germ. «tum». — cet infinitif
 regardé comme l'accusatif d'un nom substantif: son identité
 avec le supin latin en est donc évidente.

Appelons-nous d'abord que le supin tauch en ^{«um»} ~~«um»~~ qu'en
 («u»), est une forme qui tout en Grammaire nous considérons comme
 appartenant à l'ancien état de la langue latine, et qui pour être
 employée à toutes les époques, et pour se trouver encore dans tel
 bon auteur, peut cependant à mesure que la langue se développe,

conduire de plus en plus à l'infinif. maintenant si nous faisons
 attention à un fait, que nous avons déjà pu observer, savoir que
 la langue latine a conservé plus de formes que la langue grecque
 du marquis de son ancienne, le caractère de sa forme première,
 et qu'à ce titre, elle présente plus de traits de ressemblance avec
 ceux de l'ancien idiomme tant Européen qu'Asiatique, à la
 famille desquels elle appartient, nous ne devons pas être surpris
 de rencontrer dans un des plus anciens idiomes de l'Asie une
 désinence « Tum » qui caractérise l'infinif. ainsi du radical
 « i » aller, on aura « itum » à l'infinif. or, le mot de la
 dérivation, j'établi par les grammairiens Orientaux et vérifié
 par les philologues modernes, font voir que « itum » est l'accusatif
 d'un nom substantif, dérivé directement du radical « i »;
 de sorte que pour le grec l'infinif. est l'accusatif d'un
 nom verbal. mathématiquement et logiquement l'identité de
 l'infinif. Sanscrit avec le supin latin est donc complètement
 démontrée, puisque le supin latin « itum » est un accusatif
 comme l'infinif. Sanscrit, et que les deux formes sont les
 mêmes. il est vrai que la désinence « Tum », ne subsiste pas
 toujours entière dans le supin latin: « lere Tum » disparaît
 fréquemment, et on ne peut plus reconnaître que la désinence
 « um », comme si que caractéristique de ce mode. mais cel

Changements s'appliquent pas le plus d'temps, par la nécessité
 qu'éprouve le langage d'adoucir les combinaisons de consonnes,
 et il n'en sont pas assez nombreux pour empêcher de reconnaître
 que la véritable désinence du supin latin n'aie d'â et a tum
 dans l'ancien langage. nous voyons donc que le supin latin doit
 être considéré comme un ancien infinitif resté tel qu'il était à
 l'état primitif de la langue, et ayant son origine lointaine de l'Italie.

Quant à l'infinitif en ~~re~~, il faut le rapprocher des
 infinitifs grecs, av, ev, ex, des infinitifs germaniques am
 et em, du persan, ten, den, en, pour en rendre compte.

Quant à l'infinitif en re, qui par l'usage de la langue latine
 paraît avoir été insensiblement appelé à remplacer le supin en um,
 il ne semble pas facile d'en donner une explication aussi positive.
 au parfait de l'infinitif amavisse, il paraît qu'il n'est pas
 impossible de reconnaître l'infinitif d'un verbe auxiliaire esse,
 joint au radical d'un verbe. mais cette analyse, en la supposant
 exacte, ne nous apprend rien sur l'origine de la terminaison re,
 dans amare. en grec, la désinence ev, a aussi pour
 forme poétique er, et pour forme Dorienne av, et on peut
 rapprocher cette désinence de celle qui nous offre le langage
 de la famille germanique. dans la plus ancienne de ces langues,

la désinence Dell'infinifesh « an » dans le dialecte postérieur,
 dérivé de cette langue, cette désinence (« an ») est devenue (« en »),
 comme à la fin dans le dialecte grec plus cultivé que le dialecte
 Dorien. Dans la langue Persane, la désinence Dell'infinifesh est
 « ten », ou « den », qui le plus souvent par le retranchement de la
 consonne devient (« en ») : de sorte que si l'on compare ensemble les
 désinences « an » et « en » du grec, le désinence germanique
 « an » et « en », le désinence persane « ten », « den » et
 « en », on trouvera que le dialecte germanique semble avoir
 modifié la désinence Persane, comme le latin avait modifié le
 Sanskrit (« tum »).

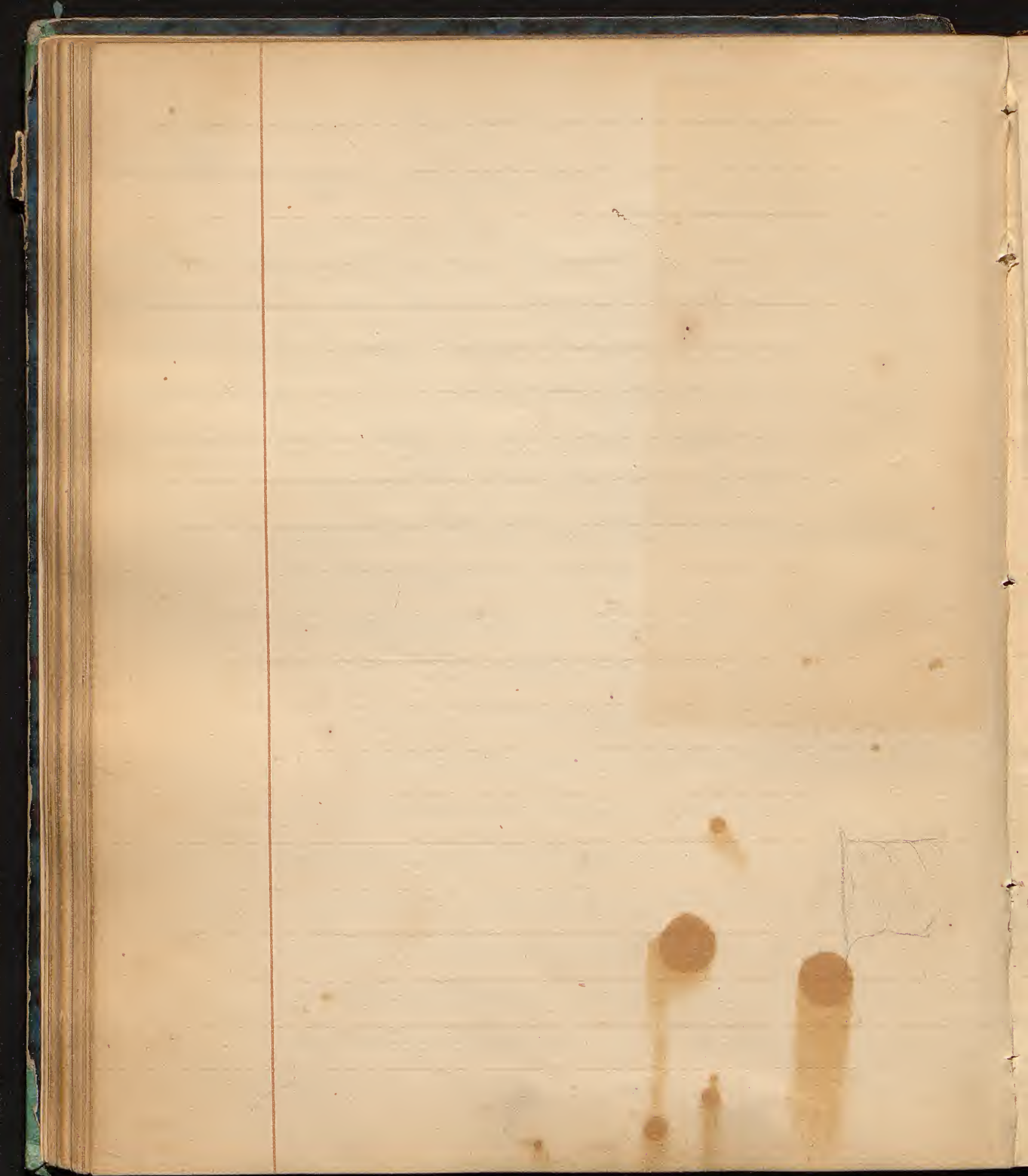
Il compare aussi le ~~ten~~ du Persan du Tum
 Sanskrit.

Si maintenant nous comparons la désinence « ten » avec le Sanscrit
 « tum », n'est-il pas possible de supposer que ces désinences peuvent
 avoir eu entre elles, dans l'origine, une analogie plus grande
 qu'aujourd'hui ? ... pour nous, il nous semble que ces formes
 sont à peu près identiques. et quand on songe à la longue
 séparation des idiomes que nous comparons, aux distances diverses des
 peuples qui les parlent, à la durée de leur existence séparés, aux
 mille et une causes de dégradation qui ont dû agir sur eux, on

Doit plutôt s'être conservée qu'elle n'a trait aussi nombreux de ressemblance
subsistant encore dans la langue depuis si long-temps isolée des
autres de la même famille.

Quant aux dialectes slaves qui appartiennent également à cette
grande famille de langues, ils ne nous sont pas assez familiers
pour que nous puissions en comparer les formes à celles du dictionnaire
précédent. cependant nous devons mentionner la forme principale
de l'infinitif slave qui est « *iti* » (IN), et remarquer que cet
infinitif conserve encore la lettre « *t* » qui paraît avoir été principalement
le signe caractéristique de l'infinitif dans les langues asiatiques.

(Cf. Exp. ad n. 15.)



ceci - ce langage 84 à
 langage 91 ~~Exclusivement~~
 est hors texte, et doit
 être copié à part, sur
 un cahier spécial
 et indépendant des autres
 de tout le reste - de
 manière à pouvoir
 être placé à la fin du
 volume

exercices. (~~15^e Ex.~~) sur le 15^{me} Chapitre

Du Supin.

action que subissent les lettres dans la composition de la
 action de la terminaison au radical, sont fournies
 d'uniformes. une de modification les plus
 celle qui a lieu dans la formation du supin. En
 ordinairement en sum, sum, tem, expensum,
atum. quand il y a un s dans la terminaison du supin,
 toujours que ce s ne doit point être regardé comme partie
 d'inséance du radical. mais quand on considère les mots
 et ancêtre suffisent qui le caractérisent, et que de cette
 aspect du suffixe particulier qui marque le
 verbe et du radical, on s'élève à la notion de radical

unique, on trouve qu'il faut admettre certains consonnes, comme
 l'hébreu de radical; ainsi en examinant les différents mots on se
 trouve renfermés l'idée de jeu " ludo, ludex, lusi, lusum, ludat,
ludicorum, ludio (baladin) ou ludicre, lusor, on reconnaît que
 le véritable radical est lud. c'est celui qui persiste le plus longtemps
 et dans le verbe et dans le substantif.

Quand au fois on a ainsi reconnu le principal radical, quand
 on l'a vu, en passant dans les différentes parties du discours, prendre

Du Supin.

Des modifications que subissent les lettres dans la composition des mots, dans la jonction de la terminaison au radical, sont fournies partout à l'œil régulier et uniforme. une de ces modifications les plus remarquables est celle qui a lieu dans la formation du supin. Les supins se terminent ordinairement en Hum, sum, tum, «excessum», «lusum», «cladatum». quand il y a un s dans la terminaison du supin, il arrive presque toujours que ce s ne doit point être regardé comme partie intégrante de la terminaison ou du radical. mais quand on considère les mots dans leurs rapports avec les suffixes qui le caractérisent, et que de cette considération et de l'aspect du suffixe particulier qui marque le verbe direct employé du verbe et de l'adjectif, on s'élève à la notion de radical unique, on trouve qu'il faut admettre certains consonnes, comme l'honneur de radical; ainsi en repassant les différents mots où se trouve renfermé l'idée de jeu «Ludo, ludare, lusi, lusum, cladul, ludicrum, ludio (baladin) ou ludius, lusor», on reconnaît que le véritable radical est lud. c'est celui qui persiste le plus longtemps et dans le verbe et dans le substantif.

Quand au fait on a ainsi reconnu le principal radical, quand on l'a vu, en passant dans les différents parties du discours, prendre



Différent caractériel, revêtu d'un différent formel, peu d'autre terminal, quand on a vu le radical, de puisant vain non agissant qu'il était, devenu actif, faire le substantif et l'adjectif, on reconnaît que la modification qui ouïs lieu dans la lettre *l*, s'opère ou sur la dernière consonne du radical, ou sur la première du suffixe, ou sur l'un et l'autre à la fois. ainsi donc examinés dans un mot trouvez qui tend à modifier le radical, soit par l'effet de l'action de la lettre du radical sur celle du suffixe, ou de la lettre du suffixe sur le radical, ou de l'un sur l'autre à la fois: tel est le principe auquel on n'a pas fait assez attention pour obtenir l'Étymologie daktomotr. nous allons l'appliquer au Supin latin, afin d'y reconnaître quel est le suffixe primitif du Supin. toutefois, le principe dont nous parlons trouve plus souvent son application en grec, qu'en latin, où le radical se trouve beaucoup plus rarement terminal par une consonne.

Examinons Ludo, Lusum. dans Lusum, il y a lieu de croire que le suffixe n'est pas primitivement um. car dans un, il n'y a rien qui nécessite le changement du radical lud, en lus. nous trouvons par exemple le substantif ludus, dans lequel le suffixe était réellement us, n'a rien changé au radical lud. si donc dans lusum, le suffixe était um, pourquoi ne dirait-on pas ludum? ici la lettre *s* est évidemment une sorte

De composer entre la dernière consonne du radical et une quelconque
 Du suffixe. il doit y avoir eu là une lettre qui s'est assimilée, une
 lettre qui a disparu. pour nous rendre compte de ce fait si bien
 dissimulé dans le mot lusum, nous pourrions comparer à d'autres
 faits analogues.

Ainsi, par exemple, prenons le supin itum : dans « itum », le t
 n'est point une lettre appartenant au radical. L'histoire de la lettre i
 dans le verbe « ire », nous est bien connue. Si le t n'appartient
 pas au radical i, il doit appartenir à la désinence. admettons
 donc que la désinence soit tum au supin; et formons d'après
 cette supposition (qui n'en est pas une) le supin de ludo :
 nous aurons ludtum. mais le latin ne paraît point
 avoir supporté cette alliance de consonnes, dt. il y a eu alors
 présence d'une syllabe, soit qu'elle ait remplacé le D du
 radical (lustum), soit qu'elle tienne lieu du t du suffixe
 (ludum) : ensuite il y a eu assimilation (lustum),
 enfin on a retranché l'un des deux lettres assimilés, et l'on
 a eu (lusum) : telle est l'histoire de l'organisme qui a été
 nécessaire pour former le supin lusum du verbe ludere.

pour confirmer cette analyse, prenons encore le mot lutor,
 « celui qui fait l'action de jouer ». c'est un nom d'agent. de même
 que dator, dedare, indique « celui qui fait l'action de donner ».

D'au d'at^{or}, ^{tot} est le suffixe qui indique l'acte d'ordonner,
 rapporté à un sujet comme agissant. le terminaison ^{tot} et
^{trum} ont une grande corrélation: le mot dont la désinence
 est ^{trum} désignent un instrument pour faire une chose:
aratrum, instrument pour faire l'action de labourer; et tel
 mot qui finit en ^{tot}, indiquent celui qui use de l'instrument;
arator, celui qui use de l'instrument nommé aratrum. or, si le
 suffixe du nom d'agent est ^{tot}, nous avons dans lutor
 le même fait que nous avons rencontré dans ludum. le L
 représente D et T (ludtor), qui sont fondus dans une
 syllabante. et cette permutation ne doit pas nous étonner; le rapport
 de la dentale avec la syllabante est bien constaté, d'abord par la
 comparaison de « pectos » et de « pectus », ensuite par le rapport
 qui existe continuellement entre le D et le T, du grec au latin,
 par exemple, « τειχος » et « tectum »: car le T n'est autre chose
 qu'une syllabante, et de T à D, il n'y a sous-entendu aucune différence.
 Du reste, la langue latine nous offre perpétuellement des
 exemples de L à S, changés en dentale, de S changés en D;
 ainsi « Rostrum » est composé de « rod », radical du verbe
 « rodere » et du suffixe ^{trum} qui indique le nom de l'instrument
 « rodtrum »: mais nous avons vu que les Latins évitent la réunion
 de ces deux consonnes dt (1), ce qui fait que « rodtrum », se

à mettre au bas de la
 page
 (1) parce que quand les
 consonnes s'unissent,
 elles s'altèrent dans le
 même ordre, et éprouvent
 les mêmes différences.

change en rostrum. nous pourrions en dire autant de « castrum » composé du radical rad du verbe « radere » et du suffixe « trum », qui indique le nom de l'instrument.

Ainsi voilà bien constaté l'ex apposition et de la syllabe ante et de la dentale; mais il faut bien ici remarquer que le fait nous paraît identique dans « Rostrum » et dans « lutor » : il y a une grande différence entre « trum » et « tor ». Dans trum, le t est soutenu par la consonne qui le suit; et l'action de l'assimilation n'a pas pris sur un suffixe aussi résistants que le suffixe trum. Dans « lutor » au contraire l'assimilation a son plein effet.

De tout ce qui précède, nous concluons que le suffixe primitif du supin est tum; et c'est là le point important de notre discussion, qui devait éclaircir les vues que nous avons développées sur le mot Supin, particulières à la langue latine.

Nous retirons aussi de ces remarques, que nous établissons l'étymologie sur un terrain solide, et pour reconnaître ce qui est primitif, élémentaire, et ce qui est accidentel dans le loin de la formation du mot, il faut étudier à fond l'action des lettres les unes sur les autres. — Q

De l'Infinitif.

Nous admettons que tum est la forme primitive de l'infinitif latin; nous admettons que les désinences perisaxxal « en » et « ten », (ce qui est encore en question) ne sont que des modifications du Sanskrit « tum »; nous admettons que les « ar » et le « er » desquel sont des désinences en rapport avec les désinences Persanes « en » et « ten ». Si nous rapprochons toutes ces désinences les désinences de l'allemand « ten » et « den », nous pourrions facilement expliquer l'adoption de la désinence « tum » par les latins au mode supin, et l'insertion de cette forme dans leur infinitif en « re », que la langue latine a adoptée ces deux désinences à des âges différents ou très rapprochés, c'est ce que, à ces époques-là, les désinences « en » et « ar » sont devenues « er » et « ar » par le changement facile de deux lettres « n » et « r », appartenant à un ordre de consonnes, qui éprouvent dans toutes les langues des modifications profondes, les liquides et les nasales, les nasales qui sont à peine des consonnes, et les liquides qui ont avec elles beaucoup de rapport, et sont comme elles des consonnes mobiles.

Le rapport de la lettre « n » à la lettre « r », ressort clairement de la comparaison des mots « conced » et « creed »;

«ellurub» et «manio», «supor» et «donum». D'après, d'après un ancien idiomé de l'Asie, la langue Séhelie, qui était parlée à la Cour d'artaxerce, on voit changer en «n» tous les «r». Dans les mots qu'elle empruntait aux peuples voisins : ainsi le mot «-» «Ntr» («Nitra») est changé en «Ntn» («Nitra ou «Nitan»). à ce propos nous pourrions ajouter les rapports de la lettre «n» avec la liquide «l», qui se confond elle-même avec la liquide «r». De tout ce qui précède, nous pourrions conclure que ce n'est point une prétention trop hasardeuse de croire, que les dérivés «er» et «or» du latin ne sont que le résultat d'une permutation très commune qui avait été opérée sur les dérivés primitifs «en» et «an».

(N. B.) — Il faut encore rendre compte du «e» final dans «amare». nous croyons pouvoir le regarder comme une voyelle ajoutée pour vocaliser le «r», qui remplace le «n». et certainement ce n'était point sur cet «e» qui portait l'accentuation du mot : nous pourrions l'affirmer par la comparaison du latin avec l'italien. en italien, dans «perdere» par exemple, l'accent est si peu sur le «e» final, que la plupart du temps on le retranche dans la conversation, surtout quand on joint le pronom au verbe. or, l'accent italien est le même que celui du latin : car l'italien a encore gardé

a me de marquer du latin, pour qu'on puisse dire qu'il en a encore
 l'accentuation: car l'accentuation est le caractère qui résiste
 le plus à l'altération du langage. et ce fait n'est point
 incompréhensible, car dans nos langues modernes à quoi sert
 l'accent? il sert à distinguer les mots entr'eux, et à leur donner
 une existence particulière; c'est lui qui en constitue l'unité,
 c'est lui qui corrompt Syllabas, qui presse les unes contre les
 autres les Syllables d'un mot, pour faire dominer l'idée mère
 du mot: prenez ce long mot allemand composé de deux
 ou trois mots, qu'est-ce qui en fait l'unité? c'est l'accent.
 et, pour en revenir à ce que nous disions, l'accent doit
 subsister dans les modifications que subissent le langage,
 il résiste à l'altération. et du grec ancien au grec moderne,
 par exemples dans « ὁ γὰρ » il fait subsister la lettre
 qu'il domine, et l'on retrouve « γὰρ », qui n'est qu'un débris
 de « ὁ γὰρ »;

Touchons donc quel l'italien a le même accent que le
 latin, au moins dans les mots identiques, et affirmons
 d'après cette analogie, que dans « amore » le « e »
 final est une voyelle qui ne fait point partie intégrante du mot,
 et qui n'a d'autre destination que de vocaliser le « r » de la
 terminence.

Sixième Conférence.

Du Verbe

Théorie de l'infinitif

Du gérondif et du Supin.

~~I Infinitif,
Gérondif,
et Supin.~~

Modèle

Impersonnelle.

II. Participes.

I

Dans le cours précédent, nous avons constaté le usage de l'infinitif, du gérondif et du supin : nous avons déterminé les rapports que ces modes présentent dans la troisième langue qui fait l'objet de notre étude. nous allons maintenant chercher la théorie philosophique de ces modes.

1.° Infinitif. L'infinitif, comme nous l'avons dit, embrasse deux modes qui ne se trouvent pas en français et en grec, mais qui possèdent le latin. néanmoins, c'est en considérant l'infinitif comme composé de plusieurs modes qui ont disparu en grec et en français, que nous essayerons d'en faire la théorie. —

On a défini l'infinitif un nom verbal : mais ne doit-on pas restreindre cette définition ? et jusqu'à quel point faut-il la restreindre.

L'exemple que nous avons donné de l'infinitif en partant
 des langues anciennes, et en remontant jusqu'aux langues
 modernes, jusqu'au français, nous ont permis de le considérer
 comme un nom verbal, comme un nom qui exprime, abstraction
 faite de tout sujet, l'idée attachée à la racine verbale.
 Faut-il à ce résultat que se sont arrêtés les grammairiens et
 philosophes; ils ont considéré comme un fait établi, que
 l'infinitif était un nom verbal, en donnant toutefois à
 cette définition l'extension que nous venons d'indiquer. et
 enoncés appuyés surtout par l'usage des langues anciennes
 doit être adopté au moins pour le plus grand nombre de cas.
 mais peut-on dire d'une manière absolue que l'infinitif soit
 un véritable substantif, ou même un substantif abstrait?
 peut-on admettre sans restriction cette définition de
 l'infinitif? et si la définition doit être limitée, jusqu'à
 quel point doit-elle l'être? voilà à la recherche que nous
 nous proposons aujourd'hui: recherche d'où sortira la
 théorie de l'infinitif. —

Il y a une différence notable entre le substantif et
 l'infinitif, dans le degré d'abstraction. avec un infinitif, il
 est impossible à l'esprit de se porter d'un sujet,
 indéterminé sans doute, mais au moins possible. ainsi quand

L'infinitif est sujet d'une proposition, il garde encore quelque chose de sa nature verbale. C'est bien plus fort encore quand il prend un régime, et surtout quand il se présente sous le point de vue des ~~voix~~.

L'infinitif, avons-nous dit, est employé en sa qualité de nom verbal, ou comme sujet d'une proposition ou comme dépendant d'un verbe ou d'un autre mot; telle sous ce phrase: « mentir est un vice », « j'ai horreur de mentir », comme sujet d'une proposition, L'infinitif se rapproche beaucoup du nom substantif abstrait, desorte que l'on pourrait jusqu'à un certain point au lieu de « mentir est un vice », dire: « le mensonge est un vice ». toutefois il y a une différence notable entre ces deux notions, et nous reconnaitrons tout à l'heure que c'est dans cette différence que réside le caractère propre de l'infinitif. S'il est vrai de dire que dans la proposition: « mentir est un crime », l'action de « mentir » soit présentée dans l'infinitif d'une manière indéfinie et abstraction faite de tout sujet, il est également nécessaire de reconnaître que l'abstraction est plus élevée dans le substantif « mensonge », que dans l'infinitif « mentir » employé substantivement. Dans le substantif, l'action est présentée absolument, en elle-même, en dehors des sujets qui la

produit; dans l'infinitif, au contraire, l'action est présentée comme le produit d'un sujet quelconque capable de la faire, avec abstraction, indétermination du sujet, mais avec rapport possible au sujet. le sujet est sous-entendu; car s'il était exprimé, le mode de l'action ne serait plus indéfini, il serait défini par le sujet même. ~~Il~~ ^{Il} n'est toujours est-il que l'action exprimée par l'infinitif est considérée comme le produit d'une force qui en est capable. Dans l'infinitif, le développement de l'action a lieu en quelque sorte sous le regard de l'intelligence, et l'intelligence ne peut assister au développement de cette action, sans songer à un sujet qui en soit l'auteur, ou à d'autres termes, sans impliquer à cette action l'existence d'un sujet qui en soit l'auteur. enfin, pour revenir à ce que nous avons déjà dit, l'action est envisagée dans l'infinitif (mentir) comme partie d'une puissance inconnue, mais à laquelle on la rapporte. au contraire, dans le substantif (mensonge) l'action est envisagée en elle-même, essentiellement et substantiellement, bien loin du sujet d'où elle part, sujet auquel l'esprit ne songe point expressément, et qu'il n'admet pour au nombre des données à l'aide desquelles il comprend le mot (mensonge). par là, on voit clairement la différence qui existe entre l'infinitif employé en sa qualité de nom verbal, comme sujet d'une proposition,

et le nom substantif abstrait.

Si les observations précédentes sont exactes, il en résulte que l'infinitif garde même dans ce cas quelque chose de la nature verbale qu'il n'a jamais le substantif abstrait. C'est que l'état, l'action, la qualité, qui se sous-entendent, se trouvent attachés par l'esprit non pas à un sujet déterminé, mais à l'idée vague, générale d'un sujet possible, idée qui pour exclure la notion d'un tel ou tel sujet, laisse néanmoins subsister le rapport d'attribution à un être quelconque; attribution que voit l'esprit dans tout verbe quel qu'il soit. or, cette nature verbale que nous voyons subsister dans le cas même où l'infinitif se rapproche le plus d'un substantif, apparaît d'une manière plus claire dans les autres circonstances, entre autres quand l'infinitif a un régime; ce régime est dans une toute autre situation à l'égard du nom substantif abstrait. ainsi on dit: «aimer la vertu», «l'amour de la vertu» en fin, pour troisième et dernier caractère, l'infinitif prend la marque de l'actif et du passif, dont le substantif abstrait ne peut être doué. voilà pour l'infinitif considéré comme nom verbal, parce qu'on le trouve employé comme sujet d'une proposition.

Comme complément d'un verbe, il est encore bien moins substantif: dans «je vous prie» il y a deux actions réunies

+ de l'infinitif, que
le complément a
l'égard /

Par la rapidité du langage, mais qui existent pourtant. ainsi dans
une langue de l'Amérique du Sud, les deux actions sont toujours
distingues par l'imperfection de l'idôme: je dois lire - je
lis, je dois.

Nous avons ajouté dans les observations que nous avons faites
sur les divers emplois de l'infinitif, que l'infinitif était employé
comme complément direct ou indirect d'un verbe ou d'un nom.
mais il est bon de remarquer que quand il est employé comme complément
d'un verbe, il est bien usé substantif que quand il sert de sujet
à une proposition. ainsi dans cette phrase: « je veux lire... », il
y a deux actions réunies par la rapidité du langage, et qui ne nous
présentent qu'une seule idée presque indivisible pour nous: mais
bien que ces deux actions nous paraissent indivisibles, elles n'en
existent pas moins, et on ne peut nier que cette phrase « je veux
lire » ne réponde à ces deux propositions: « je veux, et je lirai ».
Cela est si vrai que dans certaines langues, où la théorie
des formes grammaticales est plus perfectionnée, les deux
actions exprimées par les deux verbes restent distinctes et
dans leurs éléments primitifs. ainsi par exemple, dans
un des nombreux dialectes de l'Amérique du Sud, au lieu de
subordonner le second verbe au premier, en le considérant
comme son complément, on a dit pour « je dois lire »,

« je lis, j'écris », dans le système de l'idiotisme Européen, quand on dit : « j'écris lis », il semble que l'infinitif fasse partie intégrante du verbe. quand, au contraire, nous considérons un nom régi par un verbe, il semble que ce nom en est plus complètement distinct, qu'il figure plus à part dans la proposition. Dans le premier cas, il semble que l'action du discours porte plus spécialement sur le substantif régi.

Comme complément de substantif, l'infinitif joue plus spécialement le rôle de substantif; j pourrais le rapporter à un sujet possible indéterminé subsistant : « la crainte de tomber l'empêche de sauter »; celle : « la crainte qu'il ne tombe. » —

Enfin dans un troisième cas où l'infinitif est le complément de tous autres mots que d'un verbe, il joue plus spécialement le rôle de substantif, par le fait même de la subordination : « la honte de mentir ». voilà pourquoi l'infinitif est alors remplacé en latin par le gérondif, en grec par une autre forme qui remplace le gérondif, l'infinitif précédé de l'article comme exposant d'un cas quelconque. mais outre qu'à l'égard de cette phrase : « la honte de mentir », on peut en la comparant à cette autre : « la honte du mensonge », faire l'application du principe que nous avons posé tout à l'heure pour la différence de l'infinitif et du nom substantif abstrait,

(Vide. esp. ad N. 16.)

L'infinitif garde encore ici sa nature verbale, parce qu'il peut se
 résoudre en un verbe, et que par exemple « la crainte de tomber »
 vient à dire « la crainte que je me tombe ».

Donc ce qui domine dans l'infinitif, c'est sa
 nature verbale; ce qui est accidentel est son emploi comme
 Substantif.

De tout ceci semble résulter que ce qui prédomine dans l'infinitif
 c'est sa nature verbale, que ce qui est accidentel, c'est son emploi
 comme Substantif. on peut dire d'une manière générale que
 l'infinitif est une forme verbale qui exprime l'action, l'état, la
 qualité (indiqués par des verbes en eux-mêmes indépendamment
 de tout sujet déterminé); mais d'après que cette définition ou
 plutôt ce caractère ne distingue pas assez nettement l'infinitif
 de l'adjectif, par exemple, qui souvent est un nom d'action,
 d'état, de qualité (sapiens), il faut ajouter, que l'action,
 l'état, la qualité exprimés par l'infinitif, y sont envisagés
 comme pouvant être attribués par l'esprit à un sujet non
 spécialisé, c. à. d. qu'on y voit toujours contenu ce qui d'un
 jugement appartient en propre à l'esprit, ce qui d'un
 toute proposition est constitué exclusivement par l'intelligence,
 je ne dirai le terme même du jugement ou la Copule.

Le gérondif n'est qu'une déclinaison de l'infinitif;
 le grec avec son article, indique cette déclinaison, et en outre, il
 peut de plus que le latin représenter le gérondif à tout le temps
 de l'infinitif.

2.^e gérondif. il résulte de l'emploi du gérondif, que le latin le considère
 comme une déclinaison de l'infinitif. la langue grecque qui n'a pas
 de gérondif proprement dit nous donne par la même le meilleur
 moyen d'en apprécier la véritable nature... Dans cette langue, on
 remplace le gérondif par l'infinitif précédé de l'article, qui marque
 le cas auquel il doit être employé. cela résulte d'une
 différence importante entre le latin et le grec: c'est que tandis qu'en
 latin la voix des verbes n'est pas facilement reconnaissable,
 elle se montre au contraire très-nettement dans l'infinitif
 employé pour le gérondif, et comme tel précédé de l'article, et
 de plus le gérondif grec peut avoir de temps et autant que
 l'infinitif, puisqu'il n'est lui-même que l'infinitif légèrement
 modifié par l'article, valant donc le gérondif latin en privé.
 ainsi la voix et le temps peuvent être exprimés par le gérondif
 grec, et ne le sont pas par le gérondif latin. mais en même temps,
 il résulte d'une manière certaine que le gérondif n'est que la
 déclinaison de l'infinitif, et à tout on n'en a plus à tout le droit dans

Une langue aussi analytique que la nôtre, cette forme remplacée par l'infinifitif précède de diversel propositions.

Le Supin latin n'est autre qu'une forme ancienne de l'infinifitif, qui n'a pas d'autres valeurs que lui. S

3°. *Supin*. — Enfin le supin a une existence moins personnelle que le gérondif. cette forme n'est en effet qu'un ancien infinifitif, qui semble avoir disparu successivement de la langue, et qui d'ailleurs cas où il a subsisté, ne peut avoir logiquement parlant d'autres valeurs que celle de l'infinifitif. Le détail que nous avons donné sur l'origine de ce mode, et les exemples de divers cas dans lesquels il est employé prouvent suffisamment ce deux assertions. aussi voyons nous le supin latin tout à fait oublié en grec et en français. la facilité avec laquelle on peut dans la langue latine, faire rentrer ce mode dans l'infinifitif, est la meilleure preuve de son identité avec l'infinifitif. il nous reste pour terminer ce que nous avons à dire du mode appelé impersonnel à examiner le *Participe*.

Du Participe. S

II. Nous suivrons la même méthode: après avoir examiné les diversel modifications du participe, nous le comparerons



Sur un autre modal d'impersonnel, afin de nous en rendre plus sûrement à l'histoire de cette forme grammaticale.

En grec, le participe est adjectif; car il s'accorde en genre, en nombre et en cas avec le substantif. il est verbe, car il prend un complément en cas du verbe, car il marque le temps.

La langue grecque a des participes formés par l'addition d'une désinence au radical verbal. ils s'accordent en genre, en nombre et en cas avec le substantif, c. à. d., qu'il faut le considérer comme un véritable adjectif: voilà le premier aspect sous lequel ils nous apparaissent: mais ces formes ont encore un caractère verbal que l'on reconnaît aux caractères suivants. en premier lieu, les participes ont du temps; en grec, on en compte quatre, le présent, le futur, l'aoriste et le parfait, aux quels il faut joindre le participe du futur antérieur, mais seulement pour le passif dont nous parlerons plus tard. la mention de l'époque paraît tellement inhérente au participe, qu'elle s'exprime de la manière la plus visible par la figurative d'un temps qui subsiste d'un mode impersonnel (ὁὐρον, ὁὐρας). ce dernier caractère rattache donc le participe au verbe. mais il est un autre caractère qui montre d'une manière plus distincte plus complète l'analogie du participe d'un pass avec le verbe, et d'un autre: c'est que le participe gouverne avec l'adjectif.

Son complément comme le fera le verbe d'où il dérive. ainsi dans la langue grecque, suivant la manière dont on considère le participe, on le voit Verbe, 1^o parce qu'il veut son régime, son complément au cas du verbe, d'où il dérive; et d'un autre côté, on le voit adjectif parce qu'il se rapporte en genre, en nombre et en cas avec un substantif exprimé ou sous-entendu dans la proposition. —

Dernière en latin. ~~Seulement~~ il est de cas où la valeur adjectivale domine...

Le que nous venons de dire du participe grec s'applique, à quelques nuances près, au participe latin. comme en grec, le participe latin s'accorde avec un substantif exprimé ou sous-entendu, en genre, en nombre et en cas; et en cela, c'est un véritable adjectif; comme en grec, il marque le temps, le présent, le futur, le parfait ou l'aoriste, mais seulement ce dernier d'au verbe dépend. enfin il veut son complément au cas que régit le verbe d'où il dérive. ainsi, si l'on envisage le participe latin, on trouve qu'il est à la fois verbe et adjectif: mais une particularité qui se présente dans la langue latine, c'est que dans certains cas nous voyons l'adjectif prédominer. c'est en même temps que l'on dit: « *amare virtutem* », on trouve « *virtutis amant* », et dans le second cas « *amant* » ne peut être considéré que

comme un véritable adjectif. ~

De même en français: quand le participe est
déclinable, il est adjectif; sinon, il est verbe. J

Le participe en français présente le même caractère que le
participe latin et grec: comme verbe, il veut son régime à l'accusatif,
si tant est qu'il y ait un accusatif en français: mais nous n'avons
pas même besoin de l'accusatif pour reconnaître la nature verbale
du participe français; nous n'avons qu'à recourir à sa déclinabilité.
on remarque en effet que la déclinabilité du participe présent en
français disparaît devant un régime, tandis qu'elle subsiste, quand
il n'y a pas de régime. d'où fait ou attire cette règle assez générale.
de ce que le participe présent français est déclinable, nous devons
conclure qu'il est adjectif: de ce qu'il n'est pas déclinable, nous
devons conclure qu'il est verbe.

Remarquons que dans les observations précédentes nous n'avons
parlé que du participe présent: nous l'avons omis à dessein et
notamment en français, afin d'éviter de confondre deux notions
distinctes, celle du participe et celle de la voix: nous n'avons pas
encore parlé. nous avons pris pour exemple le participe de verbes
actifs, comme « *adorant* », « *aimant* » (et nous leussions
pu prendre des participes de verbes neutres), afin que l'on dise

caractères qui distinguent cette forme verbale, dégagée de toute idée accessoire, fussent plus faciles à reconnaître. Or, ces caractères sont les mêmes dans les trois langues grecque, latine et française. D'un côté, déclinaison; et rapport de genre, de nombre et de cas à un substantif; voilà ce qui dans le participe constitue l'adjectif. De l'autre, la désignation du temps et la manière dont le participe agit sur son régime; voilà ce qui constitue le verbe. Il s'en suit les conséquences que nous pourrions tirer de l'emploi du participe unique, en latin et en français. mais quelle sera la théorie que nous devrions déduire de ce fait? comment devrions-nous envisager le participe? et quel sera celui de ces caractères qui présentera le caractère, qui sera dominant? voilà la question que nous devrions examiner maintenant. avant tout, il est nécessaire de résoudre une question de grammaire historique, celle de l'étymologie du participe, ou, pour ainsi dire, de celui du participe qui paraît dans les trois langues tout à fait identique, le participe présent.

La forme du participe grec, latin et français sont identiques; et on peut les rapporter au sanskrit an, et au persan ans.

La désinence du participe présent, laquelle est semblable à la désinence du participe futur en grec, est ov, ova, ov; en

Latin ant, ant⁵; en français, ant, or, il y a une complète identité
 dans ces désinences la terminaison française est la même chose que
 la désinence latine prise au génitif. au nominatif, le t de la
 désinence latine a complètement disparu pour faire place au s, qui
 est le signe caractéristique du nominatif. ainsi « amant » est pour
 « amant^s », qui est un peu dur. quand à l'identité de la désinence du
 grec et du latin, elle est visible dans le génitif ant et or^s, où la
 voyelle seule est changée. au nominatif, le t a disparu comme
 en latin, et si on ne voit point reparaître le o dans or, il reparaît
 dans « Idēs », que les meilleurs philologues reconnaissent être une
 modification de « Idēs », de même que Idōr^s, qui est pour « Idōr^s »,
 comme « Idēs », et « Idōr^s » sont pour « Idēs » et « Idōr^s ». il
 est hors de doute que er et or se changent dans les diphtongues
ei, et ou; et de là, on peut avec quelque certitude conclure à
 l'existence antérieure et primitive de la syllabe er, et or. cette
 analyse démontre d'une manière convaincante l'identité de forme
 du particip. en grec, en latin et en français. nous pourrions
 ajouter que cette identité est également démontrée par de la langue
 ancienne de l'Asie, dans laquelle la désinence du participe est
 également ant, et at, sans la nasale, et où le nominatif est an
 comme en grec or (nous voulons parler du sanscrit) de plus,
 dans l'ancienne langue Persane, le nominatif est « ant »

Commentaire latin.

Maintenant que nous avons prouvé l'identité de forme du participe présent, passons à la recherche philosophique de la valeur de ce mode. le participe est un adjectif et un verbe : tels sont les résultats auxquels nous avons été conduits. il n'est pas nécessaire d'insister sur la nature de l'adjectif : l'usage de langues anciennes nous a rendu cette forme familière. —

Le participe n'est point identique à l'adjectif ; car l'adjectif présente la qualité avec un bien plus haut degré d'abstraction et d'influence au sujet. Dans le participe, elle n'est qu'accidentelle. c'est la même différence qui sépare l'infinitif, du nom substantif. telle est la proportion : S : T :: A : B. —

À présent si nous comparons le participe à l'adjectif, peut-on dire qu'il y ait identité entre eux, et par suite, que ce mot et ce mot tant soit différent uniquement par la forme grammaticale et que philosophiquement ce ne soit qu'une expression diverse de la même idée ?... n'y a-t-il pas entre ces deux notions une différence, et cette différence quelle est elle ? voilà ce qu'il faut dire : car comme l'adjectif est un mot dont nous connaissons bien l'usage, s'il arrive qu'il ne soit partout à fait identique au participe, nous aurons la mesure de la différence du participe et de l'adjectif dans la notion que nous avons déjà de l'adjectif. or, l'analyse montre une différence réelle

Entre « un homme menteur », et « un homme mentant ». ces deux mots expriment la même qualité; mais cette qualité y est contenue dans une mesure différente; dans l'adjectif, elle est prise à un degré d'abstraction beaucoup plus élevé que dans le participe. Dans l'adjectif « menteur » la qualité est considérée comme plus inhérente au sujet; et elle est tellement inhérente, qu'on peut dire qu'elle est habituelle. ainsi « l'homme menteur », c'est celui qui est habitué à mentir, qui ment tous les jours; dans le participe « mentant », la qualité est considérée comme moins habituelle, comme plus accidentelle au sujet auquel elle se rapporte. or, c'est de cette nuance que vient la différence du participe et de l'adjectif. Si dans le participe, la qualité est envisagée comme accidentelle au sujet, c'est qu'elle se manifeste d'une certaine manière, et non d'une certaine autre; or, de ce qu'elle se manifeste dans le participe d'une manière accidentelle et non permanente, il s'ensuit qu'elle peut être considérée dans le participe, pour ainsi dire en action; tandis que dans l'adjectif, elle est, en quelque sorte, en puissance. « l'homme mentant », c'est l'homme surpris dans un certain moment à mentir; c'est l'homme que l'intelligence de celui qui écoute voit occupé à mentir. la qualité de menteur est comme le résultat de la puissance du sujet auquel elle est attribuée; l'esprit la rapporte au sujet, non comme y étant virtuellement contenue, mais comme étant produite par lui dans un certain moment. qu'on compare un

On argue ^{plus} le fait, l'histoire,
mais ~~elle~~

Adjectif dérivé d'une racine verbale avec un participe appliqué à cette même racine verbale, ou voir par tous cette différence qu'il est plus facile de sentir que d'appliquer. en un mot, la distinction que nous pourrions établir entre le participe présent et l'adjectif, cette distinction est tout à fait de même nature que celle qui existe entre l'infinitif d'une part, et le substantif abstrait, de l'autre. le participe est à l'adjectif, comme l'infinitif est au substantif abstrait; car dans ces substantifs abstraits, l'abstraction est beaucoup plus élevée que dans l'infinitif; de même, l'abstraction est plus élevée dans l'adjectif que dans le participe. il y a parité parfaite. donc le participe tient quelque chose de la nature du verbe, et c'est ce qui le distingue de l'adjectif proprement dit.

Si l'on analyse un verbe composé de tous les faits de la langue ancienne, et de l'ordre synthétique dans lequel ils sont présentés, ainsi, pour résumer, le verbe ont une forme qui ressemble beaucoup à un nom, quoiqu'elle ne le soit pas: c'est l'infinitif; il y a aussi une forme semblable à l'adjectif, le participe; la distinction qui sépare l'infinitif du substantif, est celle qui sépare le participe de l'adjectif, et le caractère qui fait que l'infinitif est une forme essentiellement verbale, fait aussi que le participe est un adjectif verbal, mais essentiellement verbal.

Dix-Septième Conférence.

Du Verbe

Des Voies

Loix. — En voyant une action plus intime sur l'idée verbale, entre l'actif et le passif, il y a la distinction du positif au négatif. en allant donc du plus extérieur au plus intime dans le verbe, nous traiterons des voies.

Les modifications verbales dont nous venons nous occuper aujourd'hui se distinguent de celles que nous avons analysées jusqu'à présent, d'une manière remarquable. à la différence du *Dieu* du temps et du *mode* qui paraissent toujours plus ou moins étrangers à la notion du verbe, les *voies* (qui doivent être l'objet de cette leçon) semblent modifier d'une manière beaucoup plus intime l'idée verbale. En effet, la distinction qu'il y a entre un verbe actif et un verbe passif n'est rien moins que celle du négatif au positif. c'est là un changement que l'on peut appeler fondamental et qui influe sur l'idée de l'attribut, exprimée par le verbe. C'est principalement sous ce rapport que nous avons eu pouvoir rejeter l'analyse des *voies*, après celle du temps et du mode, parce que la méthode nous conseillait de passer successivement de ce qu'il y a de plus extérieur dans le verbe, à ce qu'il y a de plus intérieur ou de plus intime à sa nature propre; il est bien vrai que le plus grand nombre des grammairiens

Traiterons des Voix avant de parler du temps et du mode, parce
 que les Voix contiennent plus ou moins le temps et le mode, et
 par conséquent sont plus compréhensives. cependant, d'un côté,
 le changement si important qu'introduit dans la valeur des verbes
 la modification appelée Voix, d'autre part, la circonstance
 qu'une Voix marque souvent à quelques verbes, soit dans une
 langue, soit dans une autre : ce deux raisons nous ont décidé à
 nous présenter l'analyse des Voix qu'après celle des autres
 modifications verbales. —

En grec, trois Voix; trois en latin; quatre en
 Français.

Les grammairiens reconnaissent trois Voix; en grec,
 l'actif, le passif et le moyen; en latin, l'actif, le passif et le
 neutre; en français, l'actif, le passif, le neutre et le réfléchi.
 il vaut mieux énumérer ces dénominations que de les définir.
 nous nous contenterons pour le moment de notation que chacun de
 nous possède sur ces Voix. plus tard l'étude de la langue et l'analyse
 d'exceptions qu'elle nous offre nous son a point de vue, nous
 mettrons à même de nous en former une idée plus précise. nous
 examinerons ces Voix dans chacune des langues, d'après l'ordre
 selon lequel elles nous sont présentées par les grammairiens.

La voix active indique que le sujet produit sur un objet
l'action indiquée par la racine verbale.

Actif

I. L'actif. — l'actif est la voix par laquelle l'action exprimée
par le verbe est considérée comme aboutissant à un terme appelé
complément ou régime; ou pour donner plus de clarté à notre énoncé,
le verbe actif exprime que le sujet produit sur un objet l'action
indiquée par la racine verbale. remarquons ici que nous disons que le
sujet produit une action: car dans la voix, la considération du
sujet est de la plus grande importance. C'est du rapport du sujet
avec l'action exprimée par le verbe, qui résulte le changement de
la voix.

Pour qu'il y ait verbe actif, il ne faut pas seulement le
mouvement; il faut encore que ce mouvement aboutisse directement
à un terme; il faut que le verbe soit transitif.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici ce que nous entendons par
sujet: nous avons suffisamment défini ce mot dans notre analyse
de la proposition. ajoutons seulement que le sujet produit une action
sur un objet, ou, en d'autres termes, que l'action rapportée au
sujet a un terme auquel elle aboutit. c'est en effet ce qui caractérise
le verbe actif, que l'action qu'il produit aboutit à un terme:

car l'action seule ne constitue pas le verbe actif. ainsi : « ἔπεσ » ,
 exprime bien une action faite par le sujet : mais cela ne suffit pas
 pour que le verbe soit actif dans le sens propre de ce mot. c'est un
 verbe de la classe de ceux que les Latins et les Français appellent
 verbes neutres. ainsi, ce qui constitue le verbe actif, c'est que l'action
 indiquée par la racine verbale soit produite par le sujet sur un objet.
 de là vient que le plus grand nombre de grammairiens, pour
 distinguer les verbes actifs des verbes d'action, ont appelé les
 premiers « verbes transitifs » (i. à. d. verbes dont l'action passe
 au-delà du sujet qui la produit jusqu'à l'objet qui en est le terme où
 elle aboutit, tandis que les seconds sont nommés Intransitifs).

Voilà ce que c'est que l'actif en grec : quant à la forme, nous
 n'en avons point nous en occuper, puis que c'est une question de grammaire
 particulière. —

De même en Latin.

le verbe actif présente les mêmes caractères en latin qu'en grec :
 c'est également un verbe dans lequel le sujet produit sur un objet
 l'action exprimée par la racine verbale. —

De même en Français.

le verbe actif en français nous présente les mêmes caractères ;
 et les mêmes observations s'y appliquent. —

C'est le contraire au passif : l'action revient de l'objet
au sujet. 9

II. Passif. — le passif exprime exactement l'idée contraire.
L'action indiquée par le verbe, au lieu de partir du sujet pour aboutir
à un objet, revient au contraire de l'objet au sujet. mettons de côté
l'idée de temps présent d'un verbe passif, nous y trouverons
toujours l'action exprimée par le verbe, avec cette nuance particulière,
qu'elle est imposée au sujet par une force qui lui est étrangère. c'est
cette manière remarquable de considérer le sujet par rapport à l'idée
exprimée par le verbe, qui constitue le passif, où l'action est
considérée comme soufferte par le sujet. car c'est de la relation
particulière du sujet comme agissant et patient, qui vient au verbe
ce caractère d'actif et de passif. à voir par le verbe qui fait ou
souffre; c'est le sujet qui souffre ou fait l'action exprimée par le
verbe. toute fois la différence entre tel deux verbes est bien tranchée:
et la forme, qui est du ressort de la Grammaire particulière,
doit être au passif tout à fait autre que celle de l'actif. —

De même pour le latin; et l'on doit comme en
Grec séparer la notion de temps de l'idée de Passif.

ce que nous avons dit du passif grec, s'applique également au

Passif latin. De même le sujet est considéré comme patient dans le verbe auquel il est joint, et comme patient participant d'une action qui ne dépend pas de la volonté. comme dans le passif grec, la notion du temps doit être séparée de l'idée de passif. De là vient qu'on traduit assez peu exactement cette proposition: «captivus exsolvitur», si on se contente de dire: «le prisonnier est délié» sans ajouter l'adverbe «maintenant», ou quelque autre mot qui reproduise l'idée latine contenue dans «exsolvitur».

En français, le Passif est usité.

Exemple pour nous servir de transition pour arriver au passif français. Le passif, soit usité dans notre langue, cela n'est pas douteux. à tous instans le langage nous montre des propositions où le sujet souffre l'action indiquée par le verbe; ainsi: «le prisonnier est délié»; «l'ennemi est battu». ce sont des phrases dans lesquelles le sujet est considéré comme souffrant une action, et par conséquent où il y a passif.

La manière dont les propositions à sujet passif sont constituées, est remarquable. le participe qui exprime l'action souffrante est joint au sujet par le verbe «être».

Malgré la manière dont les propositions, dans lesquelles le sujet est considéré comme patient, se constituent dans notre langue, est

Digne de remarque. Qu'est-ce autre chose que la proposition „ je suis battu „, dans laquelle le sujet „ je „ est mis en rapport avec le mot „ battu „ par le moyen du verbe „ être „; qu'est-ce autre chose, dis-je, qu'une proposition entière, dans laquelle nous retrouvons le trois termes de toute proposition. Et l'attribut seulement est de cette espèce particulière d'adjectif que nous nommons „ Participe „. Le participe „ battu „ indique quel'action exprimée par le verbe est soufferte par le sujet auquel elle se rapporte, au lieu d'être infligée par le sujet à un autre, comme dans le participe „ battant „. C'est dans cette opposition avec le participe „ battant „, qui nous présente un sujet comme auteur de l'action indiquée par le verbe, que nous pouvons comprendre le participe „ battu „ qui nous présente le sujet comme passif de l'action indiquée par le verbe.

L'indication du temps n'estable point spéciale à cette forme.

Le passif implique l'antériorité de l'action qui le produit, aussi appelle-t-on „ battu „ un participe passé passif. mais ce n'est qu'une idée de
~~passé qui y donne)~~

Il nous semble inutile d'insister sur la notion fondamentale du passif français, parce qu'il se montre dans la plupart des grammaires avec l'indication du temps, qui se paraît pour être spécialement propre à cette forme. L'indication du temps s'y trouve en effet. Son usage de la langue ne nous laisse aucun doute à cet égard.

l'éditeur oblige!
 Tu me diras bien
 l'être (battu !)
 brava!

Les idômes anciens sont d'accord avec la langue française pour marquer
 dans le participe une idée de temps; mais cette idée se paraît peu
 présente dans le participe; elle est le résultat de la manière dont
 l'action exprimée par le verbe se trouve envisagée. De ce qu'on a le
 passif (l'action est faite sous les yeux) de ce que le sujet souffre cette
 action, il s'ensuit que quelque peu de temps s'est écoulé pendant le
 délai de l'action sur le sujet le résultat de cette action a été de
 placer le sujet dans une position nouvelle. et quelque court que soit ce
 passage d'un état ancien à un état nouveau, du moment qu'il est
 totalement accompli, le présent est passé. aussi le passif implique-
 t-il nécessairement l'antériorité de l'action qui le produit: et cette
 notion ne doit laisser aucun doute. Voilà comment il se fait que le
 participe passif « battu » est appelé en français le « participe
 passif du passif ». Seulement nous ne pensons pas que l'idée du
 passif y domine; et nous nous fonderons pour cela sur la observation
 précédente. et dans le fait, il faut bien que l'idée de passé y
 soit profondément inhérente à ce participe, puisqu'il
 se présente uniformément dans un grand nombre de temps du
 verbe passif, tous conjugués par la combinaison de ce participe et
 du mot qui dans nos langues modernes est chargé de marquer
 le temps, c. à. d. le verbe, et spécialement le verbe « être ».

On dit: « j'ai été battu », « j'étais battu », « j'en ai été battu »,

"je serai battu" : expression où l'on voit l'idée de temps indiquée de la
 manière la plus précise par la variation du forme temporelle, et
 nullement par celle du participe adjectif "battu". De tous ici, il
 faut que l'idée de passif, que la Grèce exprimait pas la forme
 organique "ἐνέρεται", ainsi que le latin "verberatus", est
 exprimée en français par le participe joint au sujet, à l'aide de la
 copule. La différence de ce procédé est bien sensible, et elle a introduit
 dans la phraseologie du langage qui l'on a adopté, une ^{différence} ~~différence~~
 notable avec le langage ancien. C'est un des principaux résultats
 de la présence du verbe auxiliaire, qu'on rencontre dans le langage.
 au lieu d'un certain nombre de formes qui se développent d'un radical
 considéré passivement, le français a une forme unique, le participe
 passé, qui à cause de sa nature d'adjectif s'accorde avec le sujet
 auquel l'esprit le rapporte dans une proposition, et qui est joint
 au sujet par un verbe auxiliaire. on voit quelle simplicité est
 introduite par lui dans la conjugaison : ou plutôt, à proprement
 parler, il n'y a pas de conjugaison du passif dans la langue
 française, puisque tout le passif se réduit au seul participe passé.

Dans la langue latine, on trouve déjà le besoin du
 verbe auxiliaire au Passif, et dans le parfait et plus que parfait,
 et dans le 2^e personne du pluriel en estini (perce).

Il faut avouer que ce procédé ait frappé de bonheur les esprits, puisqu'on en voyait déjà des traces dans la langue latine, elle nous la marche est en général si peu analytique. ainsi, il n'y a pas de parfait passif formé d'une manière organique, comme par exemple le présent indicatif « amor ». ainsi on dit : « verberatus sum », j'ai été frappé : et c'est évidemment dans cette forme que notre langue a puisé l'idée d'un système de conjugaison qu'elle a étendu à tous les temps du passif. mais là nous avons point de ressemblance. on trouve encore d'autres traces non moins curieuses de ce système qui consiste à composer le passif, de la combinaison du participe passé et du verbe auxiliaire. ~~On~~ ces traces existent réellement, quoiqu'elles ne soient point visibles au premier coup d'œil. ainsi les désinences « mini » du second personnel du pluriel passif : « amamini », « verberamini », nous offrent une preuve de ce que nous avançons : car un philologue moderne a conjecturé avec beaucoup de raison, et a démontré d'une manière nullement arbitraire que ces désinences « mini » n'étaient rien autre chose que les désinences « peros » du participe grec, et au pluriel « peroi » ; si cette observation devait être admise, il en résulterait que les formes en « mini » seraient celles d'un ancien participe oublié dans la conjugaison, et employé avec suppression du verbe auxiliaire sous-entendu. il est toujours certain que cette désinence offre une grande analogie avec celle de l'ancien persan et

Das Sans Reich, cette remarque donne à notre conjecture un haut degré de probabilité. —

Un mot ~~de~~ ~~forme~~ du L'actif. elle représente toujours le figuratif de ~~un~~ pronom de la 1^{re}, 2^e et 3^e personnel.

Mais, puisque nous avons été conduits à examiner une ~~de~~ forme qu'emploie la langue latine pour exprimer le passif, il ne sera pas inutile de résumer d'une manière générale les caractères qui distinguent cette voix, et qui la constituent. Les caractères sont le radical des pronoms de la 1^{re}, de la 2^e et de la 3^e personnel, vocalisés d'une certaine manière, f. à. d. suivis d'un certain nombre de voyelles et joints au radical verbal en grec et en latin. ce fait observé vrai dans l'histoire de la grammaire a été souvent altéré par le long usage de la langue; aussi les exemples en sont-ils peu nombreux: mais pourtant, on peut presque toujours reconnaître, malgré les altérations, le caractère propre de chacune des voix dans les désinences qui les distinguent.

Ainsi, il semble que toutes les désinences latines et grecques puissent se réduire à celles du présent et de l'imparfait; et encore celles de l'imparfait doivent-elles rentrer dans celles du présent. — au présent de l'indicatif, les désinences sont: «*pe*», «*et*», «*I*», au moins dans le dialecte Dorien, puisque le «*et*» du dialecte Attique n'est qu'une modification du dialecte Dorien, au pluriel

"pev", "De", "ovxi". ces désinences qui nous empruntent au verbe en
 "pe" sous autorisation par la recherche récente qui ont prouvé que
 la forme en "pe" est la plus ancienne dans la conjugaison grecque
 et tel quel en "ω" ont gardé du trace de ces anciennes désinences.
 or, c'est un fait reconnu que ces désinences ne sont que le radical du
 pronom vocalisé par une voyelle; c'est un fait reconnu que ces désinences
 sont identiques à celles du verbe de la langue de l'Inde, terminées
 par "e", "ti", "te", "en", "te", "ont", et de plus,
 dans la langue, ces désinences sont également le radical du
 pronom.

Quant aux désinences des verbes en "ω", elles en diffèrent
 qu'au singulier: car le pluriel est toujours "pev", "De", "ovxi"
 (pour "ovoi" en Dorien). au singulier donc, la seconde personne est
 toujours terminée par un "oi", seulement il n'est point vocalisé
 par le "e" comme dans le verbe en "pe". la 3^e personne est "es":
 elle nous offre une terminaison qui paraît contenir un composé
 dans lequel "I" aurait disparu, comme dans "ovoi" pour
 "ovoi": aussi peut-on voir avec assez de raison que "ovoi"
 est une altération de "ovxi". reste maintenant la première
 personne en "ω" plus difficile à appliquer, parce qu'elle ne présente
 aucun rapport avec la désinence "pe" du verbe de la même nature. cependant
 il n'est pas impossible de présenter des conjectures pour en rendre

Raison.

En premier lieu, pour de voir remarquer que cette désinence a proprié à la langue latine, se retrouve dans la désinence « ion » du Nombré, qui se emploie concurremment avec « le » pour caractériser la première personne du verbe. Si la désinence « ω » dans les verbes en « o » est une anomalie, il faut au moins reconnaître que cette anomalie présente quelque analogie avec la forme ancienne d'une langue, qui appartient à la même famille que le grec. De plus pour remarquer que le « ω » semble être équivalent à l'« a » long, de la langue Hébraïque, et que l'on retrouve même dans la langue Gothique. en outre, l'« a » long précède toujours et nécessairement la désinence « ps » dans la langue aux laquelle nous faisons allusion, c. à d, dans l'ancienne langue des Persans et dans le Sanskrit; de sorte que la forme « Dadami » reproduit la forme « Dīdaps » et si l'on fait attention à la faiblesse avec laquelle l'« i » final a pu disparaître dans la désinence grecque, si l'on remarque encore que « Dīdaps », qui resterait après la suppression de l'« i », nous présenterait un mot terminé par un long oua, qui dans la langue grecque ne termine aucun mot, ne sera-t-on pas tenté de croire que la désinence « ω » est un reste et une abréviation de la désinence « ω ps » pour « ami » ? et quand même la désinence « ω » subsisterait à l'analyse que nous proposons, il resterait toujours dans l'autorité desioniel un motif de preuve de l'identité de la lettre

Pronominales.

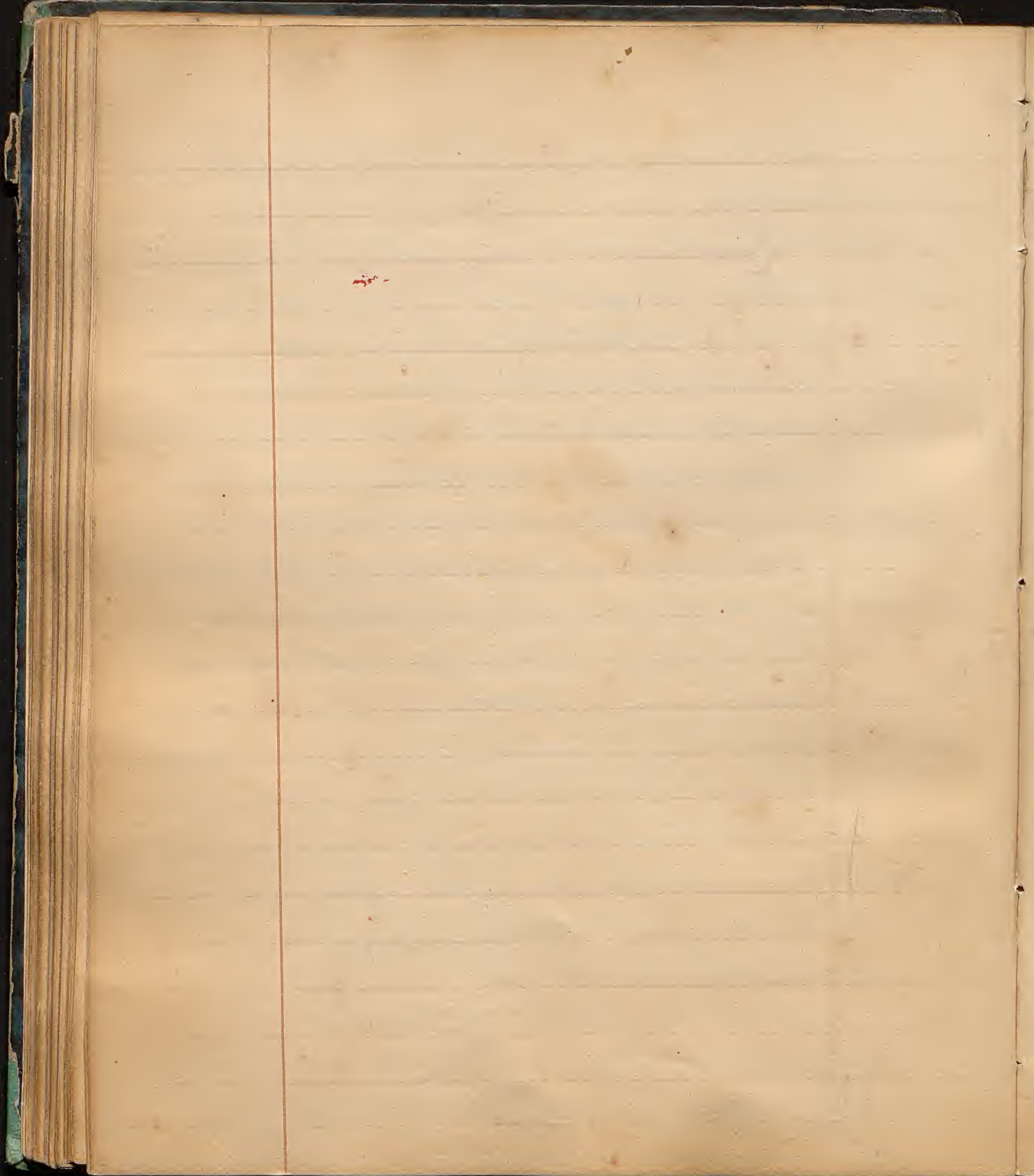
La langue latine confirme pleinement ce système d'application: les désinences sont *o*, *is*, *ti*, *mus*, *tis*, *nt*, désinences complètement identiques à celles du grec. une circonstance importante à noter, c'est que le *i* final ne subsiste nulle part dans la langue latine: mais aussi le *t* ne paraît à la 3^e personne d'où il avait presque complètement disparu en grec, excepté cependant au passif: «*l'élevé*», «*élève*» où le *t* subsiste. il semble d'ailleurs que la langue latine recherche avec autant de soin cette finale *t*, que le grec le *u* ou *pu*. le latin, aussi, est plus fidèle à la règle générale des désinences, dans les verbes à l'imparfait: nous voyons *o*, *is*, *ti*, *mus*, *tis*, *(a)nt*, tandis que le grec supprime le *t* de la 3^e personne du singulier, et à la première personne du singulier remplace le *u* par *u*. s'ils agissaient d'explorer pourquoi la même fin n'a pas eu lieu à la 1^{re} personne du pluriel, il ne serait pas difficile d'en trouver la raison (on peut dire que le grec n'a gardé le *u*, dans «*élèves*», après l'avoir supprimé dans «*élevé*», parce qu'il n'était plus final, et qu'il n'y avait plus de raison pour faire disparaître la lettre caractéristique de la personne.)

Un rapport également digne de remarque, c'est que dans la langue de l'Asie, l'*i* ne paraît pas dans les désinences

Del 2^e imparfait non plus qu'en la 1^{re} où la lettre finale sous
 "m", "s", "t".

Quant au présent du passif, il se différencie en grec par la
 diphtongue "ai" qui est ajoutée aux lettres pronominales comme
 le "i" est joint à l'actif; c'est alors qu'il est permis à la lettre
 pronominale de se paraitre dans la désinence; et cette désinence
 elle-même se trouve à peu près identique à celle du langage de
 l'Est: "ai", "sai", "tai", "mahai", "nahai", "thnai",
 "ntai" pour avoir-je pas "ai" la désinence du langage

Asiatique pour le mieux rapprocher de la désinence grecque. mais dans
 la réalité, il faut l'écrire pas un "e", "mahe"; et remarquer en
 même temps que dans le langage le "e" dont il s'agit est
 composé de "a" et "i". la terminaison est la même qu'en grec, et
 le "me" a disparu à la première personne du passif. cela confirme la
 possibilité du tranchement du "m". Quant au latin, il nous
 présente la même lettre pronominale; il la modifie seulement
 d'une manière particulière en adoptant la lettre "r" qui dans
 certains cas pourrais bien n'être que le remplaçant de la
 lettre "s". —



Dix-huitième Leçon.

Du Verbe

Des Voix (suite)

Voix (suite des)

Non nous proposons d'examiner ^{maintenant} ~~aux voix~~ les voix actives et la voix passive, celle que l'on comprend sous le nom de moyen, neutre, déponent, réfléchi, réciproque.

Le moyen moyen est celle où l'idée de l'action envisagée comme se reportant au sujet.

On trouve en grec la voix dite moyenne, dont l'acception la plus générale est celle d'une voix qui présente l'action exprimée par le verbe, comme retournant sur le sujet. ainsi dans la voix moyenne l'idée de l'action exprimée par le verbe est envisagée comme remontant en quelque sorte et comme se reportant au sujet. il est inutile d'insister sur l'exactitude de cette théorie.

Le moyen duquel répond au réfléchi du français, f. à d, que dans l'un comme dans l'autre l'action est causée et soufferte par le même sujet. le sujet étant à la fois agissant et patient, on l'a exprimé qu'une fois; et pour montrer que le sujet agissant était aussi patient, ils ont pris la forme passive: le moyen est donc en grec passif quant à la forme, actif quant au sens.

et transcrire

Dans un exemple quel que fût le grand nombre, il résulte
 que le moyen dans son sens le plus général est la voix qui répond au
 verbe réfléchi de la langue française, soit qu'il exprime une
 relation directe ou indirecte avec le sujet. en grec la relation est le
 plus souvent indirecte. une fois admis que le moyen répond au
 verbe réfléchi, nous pouvons en conclure que cette voix nous présente
 une action causée et soufferte par le même sujet. ce fait est
 important à constater, parce qu'il nous montre confondus dans le
 moyen deux éléments que nous avions considérés jusqu'à la comme
 distincts, nous pouvons dire comme opposés, savoir: l'actif et le
 passif. nous savons qu'il n'y a pas de voix sans sujet, parce que
 la voix est l'expression du rapport du sujet à l'action: or, si nous
 considérons le moyen dans son rapport avec le sujet, nous
 remarquerons dans la proposition où ils se rencontrent, que l'objet
 étant le même que le sujet, le sujet est agissant en tant que
 son action se dirige sur un objet et en même temps patient,
 en tant que c'est lui qui, comme objet, est le terme de l'action
 verbale. la langue grecque, qui voulait exprimer ce rapport,
 celui d'un sujet agissant sur un objet identique au sujet, s'y est
 pris tout-ingénieusement. confondant l'objet avec le sujet, elle
 n'a pas exprimé l'objet; le sujet seul a subsisté. mais comme
 en casant qu'il contient l'objet en lui-même, il devient passif

De l'action indiquée par les verbes, le verbe a vertu le voir qui s'omet en rapport avec un Sujet passif. ainsi la proposition moyenne telle que "Je fais", reviens à peu près à cette analyse: "il est délié par lui-même"; ou bien, si l'on veut considérer plutôt l'action faite par le sujet, on peut dire que la proposition moyenne se résoudra de la manière suivante: "il délie", quel objet? "lui-même", c.à. d. "il se délie". mais le terme auquel aboutit l'action et aux identique au sujet, qui produit cette action, le sujet est nécessairement passif ou enrisage de la même manière que dans le verbe passif. donc le voir qui doit être employé, c'est le moyen, passif quant à la forme, actif quant au sens.

Cette dernière application, n'a pas de la double nécessité de la forme passive et d'un actif, car le seul qui puisse rendre compte du verbe comme "Je fais et Je fais", se procure quelque chose. quelle que soit la désinence, le verbe conserve ici toute sa valeur active: il agit sur son complément direct de la même manière qu'un verbe actif; et aussi on voit que le sujet et aux le même que le complément indirect, s'est confondu avec lui, que le complément a disparu dans le sujet. telle est l'idée qu'il nous est permis de nous faire du moyen, d'après les exemples précédemment cités. il sera facile de vérifier cet exemple; et cette vérification est d'autant plus nécessaire, que la meilleure théorie admise jusqu'à présent sur le moyen a été attaquée

C'est un philologue grec de nation qui a contesté l'exactitude du point de vue général sur lequel est fondée cette thèse, savoir l'adoption d'un verbe à forme passive pour exprimer ce retour de l'action sur le sujet qui la produit, cette confusion du sujet avec son objet.

En latin, il n'y a pas ~~de~~ verbe moyen : on emploie le verbe actif, et on exprime le complément par un pronom.

En latin, il n'y a pas ~~de~~ verbe moyen : quand le complément direct ou indirect est identique au sujet, ou plus généralement quand l'action indiquée par le verbe a pour terme le même être que le sujet, alors le complément est représenté d'une manière visible et extérieure par un pronom, par un complément qui se rapporte au sujet; exemple: "hominem se amant".

De même en français; mais il y a une certaine différence qu'il faut faire sentir.

Le même en français: "l'homme s'aime", est une expression de l'identité du sujet et de l'objet tout à fait semblable à l'expression qui emploie la langue latine. Cependant il y a une différence digne de remarque entre la manière dont la langue latine et celle dont la langue française construisent les propositions dans lesquelles l'action a le sujet à la fois pour

cause et pour objet. en latin l'objet représenté par le pronom personnel
 est mis au cas où l'exige la syntaxe du verbe. le verbe, en d'autres
 termes, garde sa nature active et son mode d'action sur son direct
 complément; ainsi l'on dit: *brachium sibi frangit.* il n'est pas
 tout à fait de même en français. certains temps de verbes réfléchis
 se forment d'une manière si remarquable, qu'il est indispensable
 de donner sur ce point quelque éclaircissement. —

Le verbe actif forme son parfait au moyen de l'auxiliaire
avoir: s'il s'agit d'une action réfléchie, le parfait prend l'auxiliaire
être. nous voyons là le phénomène du grec. l'auxiliaire être indique la
 passivité: c'est un moyen: *ἐξορίσθην*, j'en suis privé. forme
 passive et son actif: mais de plus le français, langue très analytique,
 a supprimé le pronom comme complément direct ou indirect. on voit
 nêta le procédé du grec à celui du latin dans le procédé français.

Ainsi le même verbe qui en français forme son parfait avec
 l'auxiliaire *avoir*, quand il est actif, se sert pour le former quand il
 est réfléchi, de l'auxiliaire *être*, qui joint au participe passé du
 passif, sert à former la proposition qui ont une signification passive.
 ainsi quand on compare ces propositions: *je l'ai vêtu*, et *je me
 suis vêtu*, logiquement parlant, leur différence est suffisamment claire.
 Dans le premier cas, l'action a pour terme un être autre que le sujet;

Dans le second cas, elle a pour terme le sujet lui-même. mais pourquoi
 employer un verbe auxiliaire différent dans le deux cas? quelle est la
 raison de cette différence dans l'usage du verbe *être*, et du verbe *avoir*?
 pourquoi un par d'un d'une manière peut-être plus conforme à l'analogie,
 ainsi que dans certaines langues, et tout le enfant qui commencent
 à parler la langue française: *je m'ai cassé le bras*? la différence vient
 du point de vue sous lequel on envisage le sujet, lequel est considéré dans
 un cas plutôt comme actif, dans l'autre plutôt comme passif.
 pour mieux comprendre ce qui se passe dans ces propositions, débarrassons-
 nous de l'inversion, qui introduit dans l'esprit un tableau tout aussi
 complexe et synthétique que celui qui nous offre la langue
 ancienne avec leurs terminaisons intimement unies au radical.
 par exemple, cette proposition: *il lui a cassé le bras*, n'est pas
 active que celle-ci: *il a cassé le bras à lui, à cet homme*. or, c'est
 la forme active du parfait du verbe *casser*. cette forme, qui n'est
 après tout qu'une proposition complexe, se laisse analyser dans
 le terme suivant: *il est ayant cassé le bras à lui*. la
 proposition: *il s'est cassé le bras*, nous présente la forme passive,
 et nous indique de la manière la plus explicite, que le sujet est passif
 de l'action exprimée par le verbe. or, c'est en réalité ce qui a lieu;
 puisque par suite d'une certaine action extérieure le sujet est dans
 un état nouveau résultant de cette action; l'idée de passivité

Doit nécessairement et virtuellement être impliqué dans cette proposition, et cela ne peut être autrement, c'est, comme nous avons essayé de le montrer en analysant le moyen grec, qui n'est qu'un verbe réfléchi de la langue française, le sujet y est considéré comme souffrant l'action exprimée par le verbe. il y a donc ici, autant que je puis croire, une raison logique qui a décidé la langue française à prendre pour forme du réfléchi l'auxiliaire spécialement employé dans la proposition passive; et en ce point notre langue latine aperçoit une analogie assez remarquable avec la formation de la langue grecque. mais comme la langue française est beaucoup plus analytique que la langue grecque, elle ne se contente pas d'indiquer l'espèce de passivité qui pousse le sujet, elle nomme l'objet de même que le latin; elle le représente par un pronom en rapport avec le sujet, et favorise le rapprochement de ce deux éléments dans la voix moyenne; elle oppose le sujet à l'objet dans cette proposition très compliquée et très systématique: "il s'est cassé le bras". —

~~Et ainsi notre langue considère le sujet plutôt comme souffrant un état que comme faisant une action, quoique le sujet et le complément soient identiques. il est singulier que notre langue ait abandonné le point de vue latin d'où elle dérive~~
pour celui du grec.

On voit combien il en faut peu de chose dans une langue

Qui porte le caractère de la nôtre pour faire complètement disparaître
 cette tournure et mettre plus en relief l'idée d'action qui subsiste,
 pourra qu'on envisageât d'une manière plus attentive le sujet, comme
 produisant lui-même l'action dont il est le terme. la proposition :
 "il s'est cassé le bras", revient à ceci : "il a cassé le bras à soi", ou
 "son bras". il n'est pas dans l'usage de notre langue de faire rapporter
 le pronom de la personne au complément direct; au contraire, dans
 la phrase que nous citons, elle fait de ce pronom un complément
 indirect. elle a voulu, d'un part, envisager l'individu comme un
 complément indirect dans cette proposition : "il s'est cassé le bras",
 d'autre part, considérer la partie blessée comme complément direct.
 il y a de la langue qui ne procèdent point ainsi. ce qu'il y a d'assez
 remarquable dans cette phrase, c'est qu'on y trouve employé un
 auxiliaire différent de l'auxiliaire de l'actif. il n'y a donc d'anomalie
 celle qui dans l'usage d'un verbe auxiliaire diffère de celui que
 la langue emploie, quand elle envisage l'action comme aboutissant
 à un être différent de celui qui la produit. mais qu'on pense que
 le sujet est identique à l'objet, ou celui qui souffre l'action, que
 par conséquent le sujet peut être envisagé comme patient;
 alors si l'on a pris conseil à se mettre dans un point de vue, on
 conçoit que par un des instincts de la langue qui guide une
 logique secrète, le verbe ait été mis au passif plutôt qu'à l'actif.

Si le français fidoit au système de la langue latine, conséquemment à l'expression latine, il a suivi la loi qu'elle s'était imposée dans un certain nombre de cas, ~~elle~~ ^{il} a dit: « il s'a cassé le bras ». la loi ne passeroit en exigeant la présence du verbe qui indique l'état, on conçoit comment au lieu de prendre le verbe d'action pour exprimer la loi moyen, on a pris le verbe qui indique l'état, verbe qui nous montre le sujet souffrant une certaine action.

D'un autre côté, si l'on insiste plus sur le sujet que sur l'objet de la proposition réfléchi, alors en français comme en grec le verbe devient passif, et l'emploi du verbe auxiliaire est forcé, mais ce verbe auxiliaire lui-même ne constitue pas, à proprement parler, un passif dans le sens rigoureux de ce mot. le passif résulte de l'emploi d'un participe particulier nommé participe passif du passif, de sorte que, tout de même que la proposition « il est cassé », revient au sujet « il », plus la copule « est », plus l'attribut « cassé »; de même la proposition « il s'est cassé le bras » revient au sujet « il », plus la copule, plus l'attribut « cassé », avec cette différence qui nous passif qu'il est, le participe passé a encore un régime qui se rattache à l'idée de l'action contenue dans le participe; ce régime est « le bras de lui », ou « le bras sien », « son bras ». et il semble que dans ce cas il se passe en français quelque chose d'analogue à ce qui nous remarquer dans la langue grecque *ἡ πόλις ἐστὶν τοῦ πολιτείας*.

En résumé, les verbes réfléchis de la langue française nous montrent le sujet agissant et patient de l'action exprimée par le verbe, suivant qu'on a fait plus d'attention à l'un ou à l'autre de ces points de vue, le verbe est ou actif comme en latin, ou passif, au moins quant à la forme, comme en grec. malgré la différence des deux procédés, il y a entre eux quelque chose de commun, et à quoi ils ont de commun, c'est un des moyens qu'ils emploient pour arriver à l'expression de l'action considérée comme faite par le sujet ou par lui-même.


Ainsi on n'est point d'après la forme qu'on peut déterminer la valeur d'un verbe : mais d'après l'ensemble d'une proposition donnée.

Nous avons distingué jusqu'ici les verbes passifs, actifs et moyens : nous les avons vu différer par la forme à l'actif et au passif, se confondre jusqu'à un certain point quant à la forme au passif et au moyen. Mais il résulte qu'il n'est pas seulement d'après la forme matérielle qu'on peut déterminer la valeur d'un verbe, qu'il est encore d'après la signification la plus convenable du verbe dans une proposition donnée.

On appelle déponent le verbe à son actif et à son passif : il y en a en grec et en latin : on peut les ramener à la forme moyenne ; sinon, ce sera une nouvelle signification ajoutée à la forme passive.

Le qui précède nous conduit à parler des verbes *diponon*, qui ne sont
 que des verbes à signification active et à forme passive. La langue
 grecque en possède un grand nombre aussi bien que le latin. ^{en grec} *επιτιθημι*
 2. *imitet*. mais, comme on l'a déjà remarqué, si on considère la force
 active de ces verbes, il n'y a presque aucun doute qu'on ne puisse par une
 analyse un peu forcée, les ramener à la forme moyenne, ainsi par
 exemple: *πιπείσθω*, a été analysé de la manière suivante: *πιπείσθω*. Les
 modèles sus. quoiqu'il en soit de cette application, et qu'on ne puisse
diponon ne pourraient être ramené facilement à l'analyse de la forme
 moyenne, on peut toujours dire que la désinence grecque du passif sert
 encore pour les verbes dits *diponon*, de sorte qu'on peut parler d'un
 autre emploi, la forme du passif est déjà employée dans trois ^{autres} *verbes*.
 Le mélange, à part les changements du sub, se trouve dans toutes les
 langues. en latin *vapulatus*, verbe à forme active, a la signification
 passive, comme en français, de même que *imitet* verbe à forme
 passive, a la signification active. comme dans la langue latine il
 n'y a pas de moyen, il n'y en a point non plus à la confusion d'un
 nous avec un parti, mais en français où le verbe réfléchi remplace le
 moyen grec, on voit la forme réfléchi employée d'une manière un
 peu détournée dans son propre d'une voix. les verbes qui donnent
 lieu à ces observations, sont les mêmes en français qu'en grec.
 presque tous sont de la classe du *cum* qu'on appelle neutres, et qui

Nous examinerons prochainement ; il n'est pas inutile de remarquer
que le Verbe yo primus toujours une action faite par le sujet
Sur lui-même. —



Des Verbes - Dix-neuvième Leçon.

Les Verbes Neutres

Les verbes neutres ont cela de particulier, et c'est même à qui les distinguer d'autre vois, telle que l'actif, le passif et le moyen, que cette vois affecte la nature même du verbe, ou, en d'autres termes, que le caractère du verbe neutre n'est pas de l'idée même exprimée par le verbe.

~~Verbe neutre est celui dans lequel l'action, l'état ou la qualité affecte le sujet, et qui n'a plus souvent besoin d'aucun complément.~~

Les grammairiens entendent en général par neutre, les verbes qui expriment une action, un état ou une qualité qui affecte le sujet de la proposition, et qui n'a plus souvent aucun besoin de complément: ainsi par exemple. «*exister*», «*vieilles*» sont des verbes neutres. il est peu nécessaire de citer d'exemples de cette vois en latin et en grec. car la notion que nous pourrions nous en faire en français est identique à celle que nous offririons le verbe en latin et en grec.

Verbe, c. à d, ni ~~actif~~ ni ~~passif~~. Différence du
Verbe aux deux autres Verbes.

On appelle ce Verbe, Verbe, parce qu'il n'est ni actif, ni
passif; ni actif: parce qu'il ne nous montre pas l'action
exprimée par le verbe comme aboutissant à un objet; ni passif:
parce que l'action n'est pas soufferte par le sujet. telle est la
notion que les Grammairiens nous donnent du verbe neutre. elle
est certainement exacte, exprimée en entier: mais il nous semble
qu'elle a besoin de quelque développement nouveau. et il est
surtout important de faire ressortir ce qu'il peut y avoir de
commun ou de différents entre le neutre et l'actif d'une côté, et
le passif de l'autre, pour comprendre ce qui fait le caractère propre de
chacun de ces trois.

Le verbe actif suppose une action, de même le passif,
de même aussi le moyen: donc les verbes d'état ou de qualité ne
peuvent être ni actifs, ni passifs, ni moyens.

Lorsque nous avons parlé du verbe actif, nous avons dit que le verbe
peut être appelé actif, quand il présente l'action qu'il exprime,
comme faite par le sujet, et aboutissant à un objet. il suit
de là que le verbe avant d'être pour être actif doit exprimer

Une action, le verbe passif nous a montré la même caractéristique, mais d'un autre point de vue : l'un est toujours un verbe indiquant une action ; mais l'action remonte sur le Sujet. Enfin le verbe moyen ne s'oppose pas davantage à cette définition, puisque nous voyons toujours une action aboutissant à un objet, avec cette différence de l'actif que l'objet est identique au Sujet. il résulte de tout cela, que pour qu'il y ait lieu d'un verbe à la fois action, passif ou moyen, il faut que le Verbe exprime une action avant tout. il s'en suit également que les verbes qui expriment un état ou une qualité, ne peuvent être ni actifs, ni passifs, ni moyens.

Parmi les verbes d'action il y en a qui sont neutres : ce sont ceux où l'action perd son influence sur un objet, et devient un état ou une qualité du sujet : // je cours //

Or, il n'est pas ainsi si du verbe neutre, et c'est déjà un trait de différence à constater que les verbes exprimant un état ou une qualité puissent être appelés // verbes neutres //, comme ceux qui expriment une action. Seulement il faut remarquer que si le verbe exprime une action, cette action doit être considérée plutôt comme un état et comme une qualité, qu'un action aboutissant à un objet. ainsi // cours // : il y a là une action, comme dans le

Verbe « aime »; maintenant les deux propositions « l'Homme court »
 et « l'homme aime », il y a cette différence notable que dans
 « l'homme court », l'action de « courir » est considérée plutôt comme
 un état ou une qualité du sujet, que comme une action produisant
 un effet quelconque sur un objet. le sujet seul est affecté, et son
 action le met dans un certain position, dans un certain état qui
 est complet par lui-même, et qui n'a plus besoin de ce qu'on
 appelle « Complément » en grammaire: il suit de là que les verbes
 exprimant une action, ne sont neutres qu'autant que l'action
 du verbe perd en quelque sorte son énergie et son influence sur un
 objet, pour devenir un état ou une qualité du sujet. il suit encore
 de là que la véritable nature du verbe neutre doit se trouver dans
 les verbes qui expriment un état ou une qualité, tandis qu'au
 contraire la véritable nature du verbe actif réside dans les verbes
 qui expriment une action; car d'autre terme, il en résulte que pour
 la grammaire philosophique, il n'y a de véritable verbe neutre que
 celui qui exprime un état ou une qualité; comme il n'y a
 véritable verbe actif que celui qui exprime une action. mais pour
 donner une idée de la différence, le usage de la grammaire spéciale
 nous montre une règle philosophique fréquemment enfreinte,
 mais d'une manière fort remarquable: c'est qui conforme encore
 les principes que nous venons de poser. —

Dans le verbe exprimant action, il peut y avoir actif, passif et moyen: il y a trois voix: dont trois voix, dans lesquelles il y a un sujet, une action exprimée par le verbe, un objet auquel elle aboutit. mais le neutre n'est point une voix. c'est une espèce de verbe.

Si nous continuons à comparer le verbe actif, passif et moyen d'une part, et le verbe neutre d'autre, on devine qu'on parviendrait à les distinguer d'une manière frappante. Dans le verbe exprimant une action, l'action peut aboutir à un objet autre que le sujet, ou être imposée par un objet étranger au sujet, ou remonter sur le sujet. Ces sont des considérations qui donnent la voix active, passive et moyenne. cette manière d'envisager l'action dans son rapport avec son objet, présuppose nécessairement l'existence de l'objet dans la diverse proposition où nous remarquons l'existence de chacun de ces voix; d'où il suit, que c'est le même verbe qui peut être actif, passif ou moyen; que l'actif, le passif et le moyen sont des modifications du même verbe, et qu'on le appelle voix. le verbe neutre ne peut être appelé une voix comme le verbe précédent. Dans la voix proprement dite, il entre trois éléments nécessaires, le sujet, une action exprimée par le verbe, et un objet auquel aboutit cette action. la variation des voix vient du changement de position du sujet à l'égard de l'objet. Dans le verbe neutre, il ne peut

ya voir lieu à la dénomination des verbes, puis qu'il manque un des trois éléments, puis que l'objet manque au moins en apparence. Si le verbe neutre est un verbe d'action, il suffit avec son sujet pour faire une proposition entière. « L'homme court ». le neutre est donc un verbe plutôt qu'un verbe. Voilà ce qui le distingue de l'actif, du passif et du moyen considéré collectivement. mais n'y a-t-il pas plus ou moins d'analogie entre le neutre et un des trois verbes précités ?

Le neutre se rapproche de l'actif, quand il exprime une action ; du passif, quand on l'état ou une qualité, et là le neutre et le passif se touchent : car le sujet n'est affecté d'un état ou qualité indiquée.

Quand le neutre exprime une action du sujet, il présente assez d'analogie avec le verbe actif. « pourrir », indique un acte comme « aimer ». mais quand le neutre exprime un état ou une qualité, il présente une analogie frappante avec le passif. car souvent dans le passage d'une langue à une autre, tel verbe neutre dans celle-ci est passif dans celle-là : « sedere » neutre en latin, des verbes passif en français, « être assis ». cela vient de ce que réellement dans une proposition confirmant un verbe neutre, le sujet est considéré comme affecté de la

Qualité qui exprime le verbe; comme il est affecté de l'action indiquée par le passif: „il est battu“: il y a identité entre les deux cas. nous voyons ici ce qui distingue le neutre de l'actif, et ce qui le rapproche du passif. —

le Neutre se rapproche du Moyen, mais pas
l'Intermédiaire du passif.

le Neutre ressemble encore au moyen ou réfléchi: „tacer“, „se taire“. Dans le neutre, en effet, l'état ou la qualité a le même rapport avec le sujet que dans le Moyen, p. a. d, qu'ici l'état ou la qualité affectent le sujet, et que là ils retournent sur le sujet. il y a donc analogie entre le neutre et le moyen qu'en vertu de l'analogie intime qui unit le moyen et le passif. il y a analogie médiate. le rapport entre le neutre et le moyen n'existe pas seulement pour le verbe qui exprime un état ou une qualité; il existe encore pour le verbe qui exprime une action, parce que l'action dans le verbe neutre est plutôt considérée comme un état ou une qualité, que comme un acte produit par le sujet, et aboutissant à un objet.

Le caractère du verbe neutre étant bien établi, revenons sur les deux affections que nous avons posées en commençant, et qui ont besoin d'être limitées. nous avons dit 1^o qu'il n'y avait

De véritables verbes neutres que les verbes exprimant un état ou une qualité; L^e qui a qui distingue le neutre des verbes actifs, passifs et Moyennes, c'est que le neutre n'est pas un verbe proprement dit, D'où il suit qu'un même verbe peut, à ce qu'il semble naturellement, être actif et neutre. —

Neutre, celui qui exprime un état ou une qualité: ~~pour~~ n'ayant pas d'objet ou aboutissant l'action exprimée plutôt à l'état de celui qui court. S'il prend un complément direct, il devient actif. est-ce un verbe pour cela. Non: car c'est ce qui constitue le verbe c'est le rapport du sujet à l'objet. quand il est neutre, il n'a pas d'objet: donc ce n'est pas un verbe. —

Existe-t-il dans la langue qui forme l'objet de notre étude d'autres verbes neutres que ceux qui expriment un état ou une qualité; et en citant « courir », nous nous sommes mis à l'abri de l'objection qu'on pourrait tirer de ce que notre définition est trop restrictive. Un verbe exprimant une action peut être neutre, comme des verbes exprimant un état ou une qualité; mais il faut que l'action n'ait pas de terme apparent dans la proposition, que l'action soit en quelque sorte accomplie par un seul rapport avec le sujet qu'elle a produit. alors elle est considérée comme un état ou une qualité. le principe posé plus

Haut est si vrai que si dans certains cas on peut rendre à l'action
 exprimée par le verbe la valeur qu'il a, du neutre on fait un
 actif par l'addition d'un complément; c'est ce qu'on voit dans
 "cours le ciel". — "plus", est actif et neutre. Or, trouvons-nous dans
 l'exemple autre chose que l'addition d'un terme auquel aboutit
 l'action exprimée par le ~~verbe~~ ^{verbe}. ... l'indication du terme établit
^{l'actif}
~~le passif~~; et la suppression en son absence constitue le neutre.
 ces résultats semblent contredire notre assertion qui ôte au Neutre
 le caractère d'une voix. le verbe qui indique une action pouvant être
 actif s'il a un complément, ou neutre s'il n'en a pas, le neutre
 est une voix. mais il faudrait que la proposition nous montrât
 expressément le troisième membre constitutif d'une voix. quant à
 la forme propre au neutre dans la langue qui distinguent tel
 voix par des variations de désinence, elle donnera lieu aux mêmes
 observations que les déponents. la forme n'a aucune influence sur
 la signification. le neutre a la désinence de l'actif et du passif
 en grec et en latin; on peut dire qu'en grec la désinence passive du
 neutre est plutôt une désinence moyenne qui supplique par l'
 analogie entre le neutre et le moyen: des verbes neutres en latin prennent
 en français comme en grec la forme réfléchi. en latin, les verbes
 neutres ont très souvent la forme active, quoique beaucoup de neutres
 aient aussi la forme déponente. donc la règle que nous avons posée

forme absolue est confirmée. ce n'est point à la forme qu'il faut
 Demander si un verbe est actif, passif ou neutre; c'est à la signification
 seule qu'il faut s'adresser; et la signification ne peut ressortir que de
 l'ensemble de la proposition que l'on considère. le grammairien spécialement
 insiste encore sur la manière dont le verbe agit sur son complément.
 ainsi quand le complément est direct, on dit que le verbe est actif;
 quand le complément est indirect, on dit que le verbe est neutre. nous
 nous bornerons en ce moment à dire qu'on ne peut tirer exclusivement de
 la considération du complément, une définition d'un verbe, en tant que
 neutre et actif, puisque « faire » est actif en français. nous
 donnerons plus d'étails en parlant du complément et des cas ou
 modifications particulières, par lesquelles la langue ancienne
 exprime un certain nombre de rapports de verbe avec ses compléments.
 maintenant nous pourrions établir que ce qui change par, c'est la
 signification, qui fait qu'un verbe indique un état, une qualité, une
 action, sans complément exprimé d'une manière visible, et que c'est de
 la signification comme caractère permanent d'un verbe qu'il
 faut partir, pour chercher si le verbe est actif, passif ou neutre.

Vingtième Leçon.
 Du Verbe

Des Verbes Impersonnels.

Impersonnel, parce qu'il n'est possible qu'un de trois personnels: il
 serait donc abusif de dire unipersonnel. ce verbe constitue une
 proposition à eux seuls: pleuit: moi n'attire, n'embrasement, alors
 le verbe est neutre.

Pour le rapport des sujets, rapport sur lequel nous avons insisté jusqu'ici,
 parce que c'est en effet de là qu'on dérive le caractère propre de chaque verbe,
 nous conduits à parler d'une dernière espèce de verbes, ou pour mieux dire
 d'une modification particulière d'un des verbes, et quelquefois
 même d'un Substantif, que l'on remarque dans les trois langues,
 grecque, latine et française, et qui constitue à elle seule une
 proposition toute entière; nous voulons parler des verbes Impersonnels.
 ainsi nommés, parce qu'ils n'ont qu'un seul des trois
 personnels qui distinguent les autres verbes.

Cette dénomination d'Impersonnel a été originairement avec raison,
 et on a proposé de la remplacer par la dénomination plus exacte
 d'unipersonnel. le verbe turc qui « pleut », « grandine », « ite »,
 n'ont qu'un de trois personnels par lesquels passe successivement

Le verbe, et sous-pens cette raison nous vient // qu'il est personnel // dans le langage des grammairiens les plus récents. on considère les plus souvent le verbe comme formant une proposition unique, et comme n'ayant point de sujet du moins exprimé. il arrive pourtant assez fréquemment que dans le langage ancien, ils se présentent avec un sujet exprimé comme dans cette phrase: // nubet pluvium //, mais alors il faut le considérer, comme d'un véritable verbe neutre, au même titre que // currit //, verbe qui nous présente une action faite par un sujet, et achevée par elle-même, sans avoir besoin d'aboutir à un objet. et aussi nous ne devons nous occuper ici de ces verbes, qu'en tant qu'on les appelle à proprement parler // Impersonnels // ou // unipersonnels //; c. à. D., uniquement dans les cas où ils forment à eux seuls une proposition tout entière, et où ils ne paraissent être précédés d'aucun sujet. —

En latin, ces verbes prennent la forme active et passive.

Or, la langue latine qui en fait un fréquent usage, nous présente ces verbes sous deux formes, l'une active, comme // pluit //, // grandinat //, // fulgurat //, l'autre, passive: // viritur //, // statuit //, // curritur //, // ititur //.

On a prétendu que le sujet de ces verbes était le nom même de la chose dont ils expriment une action ou un état.

Quelques grammairiens embarrassés d'appliquer cette troisième personne ont pris que le sujet auquel se rapportent un verbe etait sous-entendu et que ce sujet ne pouvait être autre que le nom du chose dont le verbe exprime une action ou un état. ainsi, ils ont analysé pluit, grandin &c... en pluvia pluit, grando grandinat; de sorte que ce verbe se trouvant dans le cas des verbes neutres, au même titre que currit.

Port-Royal dit mieux; savoir que dans pluit, on a renfermé le sujet, le verbe et l'attribut. — non pas pluvia fit : mais du radical auquel on a joint la ~~raison~~ ^{copule} on forme ce mot; on l'attribue et la ~~copule~~ ^{copule} qui représente la disjunctive sont rattachés au sujet : la pluvia est conjuguée, et non point l'attribut.

Le grammairien de Port-Royal nous semble avoir donné de ce verbe une idée plus juste, lorsqu'il dit que pluit, est un mot dans lequel on a renfermé le sujet, le verbe et l'attribut. en effet, ces verbes sont un exemple remarquable de la puissance de synthèse des langues anciennes : non pas que pour former le verbe pluit, on ait pris d'abord le substantif pluvia, puis le verbe fit ou est; et que de ces deux mots réunis et contractés, on n'en ait formé qu'un seul, exprimant d'une manière un mot indivisible le fait que l'esprit a dessein de représenter : mais c'est qu'à la vue du phénomène naturel qu'exprime le verbe pluit, l'esprit proclame

En quelque sorte l'existence d'un phénomène en le nommant, et en li-
 fiant de la forme par laquelle il a coutume de rapporter un
 attribut à un sujet. Dans tout terme intégral de toute proposition,
 deux, ainsi que nous l'avons démontré, ont l'un pour l'autre une
 grande affinité; ce sont l'attribut et la copule qui se réunissent
 pour former le verbe attributif. Dans // pluriel //, l'attribut, l. a. 2,
 l'existence d'un phénomène ou de la plume, est réunie avec la copule
 représentée par la désinence // et //, désinence d'un a car du
 verbe attributif, et le tout, Savoir, l'attribut et la copule, le tout
 est en dernier analysé se réunit et rattache au sujet // pluriel //, qui
 alors perd la désinence du substantif. aussi pourrait-on à la
 rigueur appeler le sort du verbe d'un // sujet // conjugué //,
 dénomination qui représente d'une manière assez exacte les
 éléments dont se compose le verbe appelé par la Grammaire
 // Verbe attributif //.

~~Les Verbes impersonnels à forme passive sont des~~
 passifs de verbes neutres, non pas que le neutre devienne
 passif, mais c'est que l'action est considérée dans sa nature
 même et son développement propre. la forme active appelée un
 sujet: courir. qui: mais pour dire que l'action de courir se fait,
 le passif est nécessaire.

Les Verbes Impersonnels ou Unipersonnels à forme

Passive. Surtout analysées avec une égale facilité. ainsi, *stat*,
 exprime que l'action de se tenir est faite, comme *curritur*, celle
 de courir; et il y a cela de remarquable que les Impersonnels de
 cette espèce sont de la passif de verbe neutre. au lieu que les
 neutres dans ces cas deviennent passifs à proprement parler; mais
 c'est que l'action ou l'état qu'exprime le verbe, ordinairement
 neutre, est considéré dans sa nature même, et dans son développement
 propre, à part tout sujet auquel l'esprit l'attribue. ce verbe
 porteur de son sujet en soi-même, et si *pluit*, nous l'appara, comme
 à Louis-Royal, répondre aux termes analytiques, *pluvia fit*,
curritur, ne doit être en réalité qu'une expression égale à *cursum*
fit ou *peragitur*. mais pourquoi la forme passive? c'est que la
 forme active telle que *stat*, *currit*, n'indique par l'action en
 elle-même au moment où elle se fait, mais rappelle très-bien un
 sujet déterminé qui fait cette action. pour dire que l'action de
 courir se fait, il faut bien réunir au mot exprimant l'idée de
 cette action, l'attribut avec la copule ou le verbe à forme passive.
 or, la copule sous cette forme n'est autre chose que le verbe passif
 lui-même. voilà, à ce qu'il nous semble, pourquoi *curritur*, mot
 par lequel on veut exprimer que l'action est faite, se présente à la
 fois passive.

Quant au français, il pleut, par exemple, c'est simplement
une traduction du latin.

En français, le verbe unipersonnel est exprimé d'après le génie
de l'analyse moderne; mais cependant de la manière la plus
analogique au génie de la langue latine: "pleut", et aux une
troisième personne du singulier du verbe "pluvre", la langue française
le remplace par la forme qui chez nous équivaut à la 3^e personne
du singulier latin, "il pleut", sans s'inquiéter si le pronom ou si
le mot appelé vulgairement "prénom", "il", signifie ou non
quelque chose. nous ne pourrions en effet rien de tout cela traduire,
dans la proposition "il pleut"; nous ne pourrions considérer cet
doux terme que comme la traduction exacte et analogique du
latin "pluit", tout comme quand le français veut rendre une 3^e
personne de quelque verbe latin que ce soit, actif, neutre &c...
il ne peut employer d'autre procédé que celui d'exprimer la 3^e
personne au moyen de l'exposant particulier qui sert dans
tous les cas à cet emploi: "currit", "il court"; "amat", "il
aime".

Vingt et unième Leçon.

Du Sujet.

~~Transition.~~ Des trois termes d'une proposition, nous avons examiné le terme du jugement, celui qui est en quelque sorte l'œuvre de l'Intelligence : car si nous nous sommes occupés de l'attribut autant que le verbe peut ~~être~~ appelé attribut conjugué, ce n'est qu'incidemment, et ni le sujet ni l'attribut n'ont été examinés en eux-mêmes, et en tant que distincts du verbe. nous revenons donc sur les deux autres termes constitutifs de toute proposition, et d'abord sur le sujet. —

Le sujet est le terme dont l'esprit veut dire quelque chose, quand il construit une proposition.

Dans l'analyse générale de la proposition nous avons montré que le sujet était le premier terme de toute proposition ou jugement prononcé, en un mot, le terme duquel l'esprit voulait dire quelque chose, quand il construisait une proposition. telle est la notion la plus générale et la plus exacte du sujet, celle dans laquelle nous allons voir rentrer les divers espèces de sujets distingués par la grammaire.

Sujets Simples et composés: Simples, ceux qui désignent un objet unique déterminé par le mot qui le représente, ou par l'indication de circonstances qui le précèdent. composés, ceux qui sont formés par la réunion de plusieurs mots désignant des objets distincts.

On distingue généralement (Beaufré et Sybrast de Saey) les Sujets en deux classes: 1.^o les Sujets Simples et composés; 2.^o les Sujets complets et incomplets. Les Sujets Simples sont ceux qui désignent un objet unique, déterminé, soit par la seule émission d'un mot qui le représente, soit par l'indication d'un plus ou moins grand nombre de circonstances à ce sujet qui le précèdent. ainsi cette phrase: « les hommes sont mortels », et celle-ci: « les hommes qui nous ont précédés, sont mortels », nous offrent deux propositions dans lesquelles le sujet est simple. Suivant la définition de Grammaire, un sujet, au contraire, est composé quand il est formé par la réunion de plusieurs mots qui désignent des objets distincts, et un autre, quoiqu'ayant dans la proposition un attribut commun. ainsi dans Beaufré, le sujet de cette phrase: « la foi, l'espérance et la charité sont des vertus chrétiennes. » est composé de plusieurs mots réunis par un attribut commun.

Sujets complets ou incomplets: subdivision
des premiers.

Le sujet complet ou incomplet est un sujet ou simple ou composé. ainsi dans cette proposition: // les hommes sont mortels, le sujet est simple et incomplet. dans cette autre: // les hommes qui nous ont précédés, étaient mortels // le sujet est simple et complet. il suit de là que le sujet complet ou incomplet est une subdivision d'un nouveau point de vue du sujet simple. mais il peut y avoir aussi des sujets composés complets ou incomplets car un sujet composé peut être ou ne pas être déterminé par des mots accessoires. ainsi j'appellerai sujet composé incomplet le suivant: // la foi, l'espérance et la charité sont des vertus chrétiennes // mais si je dis: // l'espérance et la charité que nous recommande l'Eglise, sont des vertus chrétiennes // alors je aurai là un sujet composé complet. car, le sujet reçoit un nouveau déterminatif par cette proposition: // que nous recommande l'Eglise //, et ce sujet est dans le cas du sujet simple: // la foi que // ... sujet qu'on appellerait complet. —

Ceci s'applique aux trois langues, objet de notre étude.
Achevons maintenant ce qu'il y a de vraiment philosophique

Dans cette division du Sujet, et si on ne pourrait par la ramener à un élément plus fondamentaux. nous remarquerons d'abord qu'il y a trois langues qui servent de bases à notre éducation, nous avons cité le français seulement, parce que toutes les trois se comportent de la même manière à l'égard du Sujet, et que ce que l'on dit de l'une s'applique aux deux autres.

Le point de départ du Grammaire est, ou l'unité de l'Idée exprimée par le Sujet, ou la pluralité. ainsi l'Unité de l'Idée fait le Sujet simple. la multiplicité de l'Idée fait le Sujet composé.

Examinant alors les Dénominations de „Sujet simple“, et de: „Sujet composé“, et cherchant la raison de ces Dénominations, nous trouverons que le point de vue où se sont placés les grammairiens est, ou bien l'unité de l'Idée exprimée par le Sujet, ou bien la pluralité de l'Idée exprimée par le même Sujet. ainsi: Dans le Sujet simple: „l'homme est mortel“, les esprits ne se sont pas représentés qu'il s'agit d'un être ou d'une classe d'être: il y a unité de l'Idée du Sujet: donc le Sujet est simple. Dans le Sujet simple, mais complexe, „l'homme, de quelque condition qu'il soit, est mortel“, il y a unité de l'Idée du Sujet, et il y a tellement unité que c'est

Tout sujet Déterminé, est non tel autre que l'on désigne. ainsi que le sujet soit simple et incomplet, exprimé par un seul mot, ou qu'il soit simple et complet, déterminé par un ou plusieurs mots, chaque fois que l'idée du sujet est une, chaque fois qu'un ou plusieurs mots se réunissent sous un point de vue commun, le sujet est dit simple. quant au sujet composé, c'est la multiplicité des idées intervenant dans le sujet, qui le rendent composé. Dans la simplicité: « la fois, les personnes, les parties sont de vertu substantielle », le sujet est composé par cela qu'il y a multiplicité de l'idée du sujet. ceci a besoin d'être expliqué, et il y a entre le sujet composé et le sujet simple d'importance différente. c'est que tandis que le sujet simple est tout, desuite jugé tel, et apprécié à sa valeur dès qu'il est prononcé, le sujet composé, au contraire, ne peut être reconnu comme tel, qu'après que la totalité de la proposition est prononcée. en effet, ce qui constitue la simplicité du sujet, c'est l'unité d'attribut. De la plus ou moins grande variété d'attribut du sujet.

Le sujet composé n'est autre chose qu'une série de mots indiquant des sujets différents et rapportés à un même attribut: on peut le décomposer en sujets simples, de telle sorte qu'il n'y ait pas de sujet composé. —

Le qui constitue le sujet composé, c'est la communauté d'attributs pour plusieurs mots indiquant des sujets divers. Il suit que le sujet composé est une collection de sujets simples juxtaposés les uns aux autres, et suivis d'un même attribut pour tous, attribut qui au lieu d'être exprimé à part, ne l'est qu'une fois, par conséquent d'une rapidité de la pensée. or, si cette analyse rend compte bien et exactement du sujet composé, (et il en peut être ainsi, puisque l'exemple cité vient à dire: « la foi est une vertu chrétienne, l'espérance est une vertu chrétienne, la charité est une vertu chrétienne »), nous serons autorisés à dire que la réalité, il n'y a pas de sujet composé, puisque les sujets, quelque composés qu'ils soient, ne sont que des séries de sujets simples. —

~~Seulement l'Unité qui fait le sujet simple, se trouve dans l'attribut, d'où elle passe à tous les sujets simples successivement.~~

L'Unité, caractère fondamental du sujet simple, se trouve reportée de l'attribut (qui se rapporte à lui seul), à tous les sujets simples successivement. —

Le sujet simple inexemplé s'entend au sujet simple; de même aussi le sujet complexe et encore le

Sujets ne sont-ils si complets en français qu'à cause du
procédé analytique. car en latin, en grec, ils sont de moins
en moins complets: et enfin dans les idiomes synthétiques
de l'Asie, la complexité tend à disparaître dans la
~~composition~~ composition du mot.

Sujet simple ou complexe. — il y a selon nous identité
de vue sous le rapport de Sujets, non pas que tous Sujets simples
soient nécessairement incomplets, mais c'est que tous Sujets
incomplets sont nécessairement simples. or, il est douteux que
le principe que nous avons énoncé, savoir: que c'est l'unité d'idée
qui constitue le sujet, s'applique ici rigoureusement, puisque le
Sujet incomplet rentre dans le Sujet simple. quant au Sujet
complet, nous avons montré avec le Grammairien qu'il ne
cessait pas pour cela d'être simple, et ainsi c'est encore parce
qu'il présente l'unité constituée il est vrai pas un plus
grand nombre de parties, qu'il est simple. peu importe que
pour former un Sujet complet, on ajoute un substantif ou
un adjectif, ou bien qu'au substantif on ajoute une
proposition incidente, le sujet n'en présente pas moins une
idée une, mais directement modifiée. il arrive en effet que
la langue la plus ancienne tendant à rendre uniforme la

l'écrit qui dans la langue moderne diffère en son sujet.
 Supposons, par exemple, le sujet le plus complexe, le sujet
 formé d'un substantif modifié par une phrase incidente: —
 „Alexandre qui vainquit Darius“; le langage ancien, le
 latin entre autres, feront disparaître cette incidente dans
 l'adjectif (Victor). le temple exprimé en français par la forme
 „qui vainquit“, sera rendu par un adjectif, de sorte que le
 sujet complexe en français, par qu'il est formé d'un incident,
 ne sera plus en latin qu'un sujet complexe formé au
 moyen d'un adjectif. remontez d'un degré plus haut, et
 reportez-vous à la langue grecque, et aux langues Orientales;
 il ne sera pas impossible de dire en un seul mot „qui tua
 Darius“, „Darius in Victor“: cetera: „Δαρείου κτε“.
 ou voir que nous pourrions remonter à une langue qui présenterait
 ainsi que notre langue française analytique nous présente
 dispersé dans un ou plusieurs incidents; et que, suivant
 que nous nous adresserions à l'un ou à l'autre de ces langues
 la complexité du sujet tend à disparaître dans la simplicité
 de l'élément qui le compose. il disparaît même
 entièrement dans un des idiomes le plus syntactique
 d'il l'Asie où l'on pourrait dire en un seul mot: „Alexandre
 qui vainquit Darius“, en faisant de „qui vainquit Darius“

Δαρείου κτε

Un adjectif, lequel seroit indissolublement uni au mot
 // Alexandre //.

Ainsi s'~~il~~ s'agit de la complexité, et s'il n'y a plus de
 sujet complexe, il n'y a plus besoin de garder la dénomination
 de sujet simple. il n'y a donc point non que de sujet
 en général.

Car la s'affaiblit complètement ce qui constitue le sujet
 complexe; par là le sujet simple, complexe, devient essentiellement
 simple incomplexe. ce qui subsiste de cette distinction, c'est le
 sujet simple, on peut même dire, c'est uniquement le sujet.
 on ne doit plus appeler simple le sujet, parce qu'il n'est d'un
 opposé à un sujet composé; celui-ci n'entraîne point aucune
 difficulté de ce sujet simple. pourquoi donc les distinctions
 qu'établissent les grammairiens, si en réalité ce qu'on
 peut dire du sujet revient à ce qu'on dit du mot, que le sujet
 d'une proposition est le terme qui marque ce qu'on parle de la chose
 sur laquelle celui qui parle rapporte un jugement, la
 chose dont il veut affirmer un attribut. elle sert, à
 cette distinction, comme d'un moyen utile d'analyse qui
 nous apprend à reconnaître un seul élément, un seul fait
 sous une forme et d'une réunion de mots plus ou moins

Multiplien: elle servent à faire renter un grand nombre
 d'un même Duesujet en Soi; Me servent pour aider
 à Sortir Du chaos De l'ipithète, De phrases incidentes, Des
 termes circonstanciels qui se présentent sous l'apparence de
 propositions que l'analyse doit montrer comme inparties
 d'un tout qu'elles concourent à former. —

Addition sur le nom propre,

Vingh-dumpieme Leçon.

Du Sujet. (~~Suite~~)

Nous avons vu les éléments qui composent le sujet, nous avons critiqué la distinction faite dans le sujet. nous devons voir maintenant quelles sont les parties du discours qui interviennent dans le sujet.

Dans la dernière leçon nous avons traité du sujet en tant que partie de la proposition, en tant que faisant connaître l'objet dont on parle. aujourd'hui nous rechercherons quels sont les éléments au moyen desquels le langage produit au dehors le sujet ou l'idée du sujet contenue dans l'esprit. déjà dans la dernière leçon nous avons dû remarquer la variété des éléments qui composent le sujet; nous avons vu que la complexité ou l'incomplexité du sujet vient de la présence ou de l'absence d'un plus ou moins grand nombre de termes constitutifs du sujet: les observations que nous avons faites sur la pureté de la réalité philosophique de ces distinctions ont dû nous apprendre qu'elles étaient quelquefois une des parties qui composent le sujet grammatical. il nous reste à voir quelles sont les parties du discours qui interviennent dans le sujet, à nous rendre compte de ces parties, et à en faire une étude spéciale, comme nous l'avons fait pour le verbe. or les divers chefs sous lesquels peuvent se ranger les

Parties qui entrent dans la composition du sujet, sont les suivantes.

1.^o ou le sujet est un substantif; 2.^o ou c'est un substantif avec un adjectif; 3.^o ou c'est un substantif accompagné d'une proposition qui remplit à l'égard du sujet le rôle d'un adjectif. ainsi le sujet nous montre ou simplement le substantif désignant les choses dont on parle, ou des substantifs désignant au même chose avec des modifications d'attribut, ou bien encore des substantifs avec des modifications de proposition tout entière. or, ces propositions nous les avons déjà analysées; il ne nous reste à examiner que le lien qui les rattache au sujet, c.à. d. le qui ou le que relatif. voici donc les éléments qui paraissent dans la composition du sujet; d'abord un substantif, puis un attribut, enfin un ou plusieurs termes qui servent à relier des propositions tout entières au substantif, afin de constituer l'unité du sujet, qui est le but de toute proposition. nous avons donc à examiner ce qui sont les substantifs et leurs diverses modifications, puis les adjectifs, et les différents mots qui servent à joindre une proposition au sujet.

Nous ne proposons d'étudier aujourd'hui chacune des parties de la proposition en détail, de chercher ce qu'il faut entendre par substantif et adjectif, parties qui sont en quelque sorte les portions intégrantes du sujet. la dénomination de substantif ne porte que sur une classe de noms. on voit par la que le terme

Le nom est plus étendu que celui de Substantif; ce sont donc les noms qu'il nous faut d'abord examiner?

Un nom est un son ou un ensemble de sons par lesquels un peuple distingue une chose qui l'entoure... nom propre et nom appellatif. nous commencerons par le nom substantif.

Nous l'avons vu par la prétention de définir ce mot de nom. un nom désigne un son ou un ensemble de sons par lesquels un peuple distingue la chose dont il veut parler. le nom se divise en nom propre et en nom appellatif ou substantif. le premier désignent les villes, les hommes, les pays &c...; le autre désignent tout le reste quel qu'il soit. telle est la grande division adoptée par tous les Grammairiens depuis les premiers temps de la science grammaticale jusqu'à nos jours. ordinairement on commence par l'étude du nom propre, et c'est ainsi qu'il l'a fait M. de Sacy. mais nous verrons plus tard pourquoi nous n'avons eu besoin d'entrer dans quelque détail relatif à cette première espèce de nom, que lors que nous aurons parlé de la seconde. ainsi contre l'ordre généralement suivi, nous débiterons par le nom substantif.

Le nom appellatif ou substantif désignent des individus. l'homme soit un animal particulier: il s'appelle cheval. c'est un nom individuel. d'autres animaux de la même espèce s'offrent ensuite; le nom cheval devient commun. puis la distinction

nom propre
nom substantif

De bipède et de quadrupède, puis celle d'animal et de végétal; puis enfin le nom de « être » donné à tout. ainsi du nom individuel naît le nom commun; du nom commun, le nom d'espèce; de ceux-ci, le nom de genre. De là deux caractères reconnus par les Grammairiens dans le nom, l'étendue et la compréhension. Ce qui est individuel et plus compréhensif; moins individuel et plus étendu.

Les noms substantifs ou appellatifs désignent l'individu, comme lorsque l'homme veut donner aux choses qui l'environnent un nom à l'aide duquel il puisse en transmettre la connaissance. ce sont d'abord des individus qu'il nomme, parce que ce sont d'abord des individus qu'il a saisis et reconnus. lorsque d'un milieu de la foule de objets qui l'entourent, il fait sortir un qui l'a intéressé. Il le distingue par un nom, comme il l'a distingué dans son esprit, il lui affecte un nom individuel. ainsi dans une troupe d'animaux sauvages, par exemple, pour nous attacher à une idée primitive, il distingue et nomme le « cheval ». la réunion des sons qui constituent ce mot, est donc un nom individuel. il est ici important de remarquer la double action de l'esprit et du langage: c'est par suite d'une analyse qu'a été perçue la notion de l'individu appelé « cheval »; c'est l'analyse qui l'a séparé de la foule des animaux au milieu desquels il était confondu, en montrant à l'esprit que

Les attributs ou caractères distinctifs n'étaient pas le même que
 ceux de l'être parmi lesquels il était placé. comment a-t-il été nommé ?
 c'est par l'émission d'un son qui est le plus souvent la réunion de plusieurs
 autres sons, c'est par un nom ou un mot, c. à d. que le nom résume
 synthétiquement pour l'esprit l'ensemble des caractères qui constituent
 le fœtus. mais au second être semblable au cheval se présente au p.
 regard de l'homme, et voilà que le nom qui tout à l'heure était si
 individuel devient un nom commun à plusieurs êtres, un nom de classe.
 D'autres animaux ont successivement frappé l'attention de l'homme;
 et successivement, ils ont été nommés par lui d'après une règle que
 l'état actuel de la langue ne permet pas de retrouver, mais qui sans
 doute se proposait pour but spécial de désigner l'objet par un ou plusieurs
 des qualités les plus apparentes, au moyen d'un son qui présentait
 un rapport plus ou moins loigné avec les qualités. Dans le nombre des
 animaux qui entouraient l'homme, quelques-uns ont paru munis d'un
 plus ou moins grand nombre d'organes qui se retrouvaient dans certains
 espèces, et marquaient donc d'autor. ainsi l'oiseau fut nommé bipède
 par opposition au cheval qui recevait le nom générique de quadrupède. D'où
 de la faculté de comparer, l'homme a bientôt reconnu l'immense
 différence qui distinguait la grande classe des objets naturels
 les uns des autres; par exemple, celle des végétaux de celle des
 animaux, et par là le cheval qui venait de recevoir le

Dénomination plus générale de Quadrupède, a été appelée
 d'un nom plus général encore, du nom d'animal : ou pour
 mieux dire, comme on eût formé une grande classe comprenant
 tout les quadrupèdes à l'exclusion des bipèdes, on en forma
 une autre plus nombreuse encore comprenant sous le nom d'êtres
animés (animalia) tous les êtres distincts des êtres
 inanimés. enfin concernant que tous les objets qu'il nommait
 successivement existaient en réalité, l'homme a senti le besoin
 d'exprimer cette existence, et a trouvé le mot être, qui comprend
 tout la généralité ce qui est animé comme ce qui ne l'est pas.
 Sans vouloir tracer ici une histoire de la formation d'universel
 espèce de nom, soit individuel, de classe, d'espèce ou de
 genre, nous avons voulu seulement indiquer combien la nature
 des noms varie suivant le point de vue sous lequel on envisage
 l'objet. ainsi un nom individuel est commun, si on le con-
 sidère d'après la nature un autre individu semblable à celui
 qui porte déjà ce nom. l'histoire que l'on a faite, suppose
 que cette classe d'êtres se distingue d'une autre classe par un
 caractère commun propre à tout les individus qui la
 composent, fait naître un nom d'espèce qui passera vite
 à un nom de genre lequel embrasse plusieurs espèces. ces
 considérations ont engagé les Grammairiens à reconnaître

Dans le nom d'un caractère différent, la compréhension et l'étendue à mesure qu'un nom devient plus individuel, il est plus compréhensif, c. à d. qu'il comprend un plus grand nombre de particularités de caractères de la chose qu'il désigne. à mesure qu'il devient moins individuel, c. à d. qu'il comprend un plus ou moins grand nombre de ~~et~~ ^{de} ~~spéc~~, il devient plus ou moins étendu. C'est là le résultat des observations dont nous avons donné lecture dernièrement, et dont M. de Saey a emprunté l'exposition à la Grammaire générale de Beaujeu.

L'exposition de ce système et des observations dont nous l'avons accompagné, suffirait pour en faire apprécier l'importance. il nous a semblé que ces observations méritent plus spécialement du ressort de la logique que de la Grammaire. en effet, elles se percent ~~de~~ ^{être} comprises et appréciées dans toute leur juste valeur, qu'on se reporte, comme nous venons de le faire, aux changements successifs par lesquels le mot passe de l'individualité la plus spéciale à la généralité la plus étendue. cette théorie de l'étendue et de la compréhension du nom est donc, à vrai dire, l'exposition d'une théorie qui se proposerait de suivre l'histoire de l'institution du nom depuis le moment où l'homme saisissant dans la foule des objets qui l'entourent un individu spécial, qu'il veut désigner par un son ou par un assemblage de sons, reconnaît plusieurs individus de la même espèce, en forme d'abord une classe, puis une espèce, puis un genre, et s'élevé ainsi par tout le degré depuis la notion la plus restreinte de

L'individu jusqu'à la notion la plus vaste qu'il soit donné d'atteindre
 à l'abstraction, ou à la généralisation humaine. nous ajoutons que
 cette distinction du nom et du caractère du nom d'après leur
 compréhension ou leur étendue nous apprend peu de choses sur le nom
 substantif ou appellatif et sur le nom propre considéré grammaticalement.
 ce qui importe au point de vue grammatical, c'est d'abord une fois dans
 le nom substantif comment procède la langue pour le rendre le plus
 apte possible à l'expression des divers rapports que l'esprit aperçoit entre
 des différents objets qui le frappent. au tant faire le plus ou moins
 d'étendue ou de compréhension importe plus particulièrement à la
 logique à laquelle il appartient de catégoriser exactement les é-
 lément de la formation humaine, et d'apprécier le procédé
 qu'emploie l'esprit pour communiquer à son semblable les
 impressions qu'il éprouve. encore une fois, ces considérations ont
 une valeur moins grande aux yeux du Grammairien, pour lequel
 il n'est pas question de rechercher comment de l'individualité la
 plus restreinte l'esprit s'élève à la plus grande généralité, mais
 bien, une fois admise l'existence des langues, de considérer
 comment elles sont pour l'esprit des moyens d'expression, et
 comment elles reproduisent devant l'esprit de celui qui écoute le
 tableau des idées de celui qui parle, à part toutes les directions
 et les méthodes logiques que l'esprit donne à sa faculté

De comparatif et de généralité peut employer.

Après avoir posé d'une manière générale les principaux caractères du nom, et avoir établi cette même division, nous nous bâtons d'arriver au point d'un particulier sous lequel le Grammairien doit se le représenter. ainsi qu'il avoir reconnu ce que c'est que l'étendue ou la compréhension du nom, nous devons suivre son histoire, décrire les diverses particularités qu'il présente, le comparer, en un mot faire pour le nom ce que nous avons fait pour le verbe. De même que nous avons recherché quelle étoient les caractères du verbe, de même une fois le nom donné, nous devons examiner quels sont les caractères, ses propriétés, et tâcher de reconnaître ce qui le rend apte à jouer dans la proposition le rôle qui lui est assigné par l'esprit. on a pu remarquer déjà dans la méthode que nous suivons qu'aussitôt que nous avons présenté soit d'un des parties de la proposition, soit d'un des mots qui composent cette partie, de la généralité purement logique, nous sommes appelé nécessairement à nous livrer à l'examen du fait, et à nous spécialiser en quelque sorte dans la grammaire particulière. c'est qu'en réalité nous ne pouvons parler de grammaire générale philosophique sans connaître à fond la grammaire particulière, et surtout celle de l'idiotisme que nous voulons appliquer à l'aide de nos théories générales. c'est ainsi que nous venons de faire la description purement logique du nom considéré dans l'esprit qui l'attache aux objets qu'il veut désigner, et que si nous voulons faire un pas de plus dans l'analyse,

De cette partie du discours, nous sommes obligés de rechercher ce qu'est le nom en Grec, en latin et en français.

Le qui distingue particulièrement le nom, a sont tel cas, ou modifications qu'il prouvent le nom dans les langues anciennes, dans le but d'exprimer les rapports que l'esprit perçoit entre les choses.

Le nom paraissent marqués d'un caractère qui les distingue nettement de toutes parties du discours que nous avons étudiées jusqu'ici. ce caractère est le cas, par l'étude duquel nous terminerons cette leçon. on entend par cas les diverses modifications qu'il prouvent pour les langues anciennes les noms de quelque espèce qu'ils soient, modifications ayant pour but d'exprimer les rapports que l'esprit perçoit entre les choses représentées par les mots. nous supposerons ici que nous avons une notion complète de ces cas tels qu'ils sont en Grec et en latin; nous ne citerons donc pas la suite de ces cas, et nous ne nous arrêterons pas sur les désinences qui caractérisent et différencient ces cas. nous nous tiendrons dans une généralité un peu plus élevée; nous apprécierons quels sont les rapports exprimés par les cas, pour déduire de ces observations spéciales sur ces modifications du nom une théorie philosophique du cas.

En Grec et en latin 6 cas, et quelque fois cinq.

Les langues grecque et latine comptent 5 cas, le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, le vocatif et l'ablatif. Dans quelques mots, il semble

Le dernier cas manque, f. à. d. qu'il est exprimé par la même forme que le datif.

Le Nominatif dénomme l'objet qu'il désigne, a-t-on dit. mais c'est
la proposition elle-même. c'est à dire qu'il présente et nomme l'objet qui
dans une proposition figure comme Sujet.

En suivant les cas dans l'ordre adopté par les Grammairiens, nous trouvons que
le nominatif est ainsi appelé parce qu'il dénomme l'objet qu'il désigne.
(nominatus). on peut contester l'exactitude rigoureuse de cette définition,
puis que tout cas en tant qu'il contient la forme absolue du nom infléchi comme
toujours la chose qu'il désigne cette forme absolue. mais la dénomination de
"Nominatif" paraît plutôt venir de ce qu'en effet le nominatif
présente et nomme l'objet ou la chose qui dans une proposition figure
comme Sujet de cette proposition. L'usage du Nominatif est de nous
montrer le mot qui représente la chose dont on parle dans cette position
particulière qu'il occupe en tête de la proposition. aussi pouvons-nous
dire avec quelques Grammairiens que le nominatif ajouté à l'idée
propre de la chose exprimée par le nom d'idée ou la notion particulière
du nom considéré comme Sujet de la proposition.

On s'est demandé si le Nominatif était un cas. Port-Royal
et Dumarsais ont répondu négativement. mais : un cas exprime
le rapport particulier que l'objet a avec telle et telle partie de la
proposition. le nominatif indique le rapport du Sujet au verbe et à

~~L'attribut. Donc le Nominatif est un cas.~~

Maintenant comment quelque Grammairien ont-ils pu élire cette question : le Nominatif est-il un cas ? comment s'est-il que le Savant de Port-Royal et Dumarsais soient d'accord pour la négative ? Si, comme nous l'avons dit en commençant, les cas sont destinés à exprimer les rapports que l'esprit voit entre les choses, le Nominatif doit être un cas, puisqu'il exprime le rapport particulier que soutient avec les autres parties de la proposition le sujet de cette proposition. La question est ainsi suffisamment résolue ; mais l'examen des raisons dont Lancelot et Dumarsais ont appuyé leurs opinions est seul capable de nous fournir une réfutation satisfaisante : et cette réfutation n'a point échappé à Beauzée. Lancelot dit : « le Nominatif n'est pas proprement un cas, mais la manière dont se forment les cas par les divers changements qu'on fait subir à cette première terminaison du nom. »

Dumarsais dit que le Nominatif est appelé cas parce qu'il doit trouver place dans la liste des autres cas du nom. La proposition retournée est tout aussi concluante ; c'est prouver le même par le même.

Dumarsais prétend que le Nominatif est appelé cas par extension, et parce qu'il doit trouver place dans la liste des autres

(an du nom.) il est facile d'apprécier la faiblesse de ces raisons: dire que le Nominatif est un cas, parce qu'il doit se trouver dans la liste des autres cas ou des autres terminaisons du nom, c'est dire quelque chose d'assez peu concluant que si l'on prétendait que le nominatif doit se trouver dans la liste des autres terminaisons du nom, parce qu'il est un cas; c'est prouver le même par le même.

P. Royal disait: le Nominatif est la matière d'où se forment les autres cas. mais, a dit Beauzée, pourquoy de « Dominus » ne fait-on pas « Dominusi »? nous ajoutons que il n'y a pas plus de raison de dire que du Nominatif viennent les autres cas, que de faire venir des autres cas le Nominatif. et même la langue grecque, par exemple, fournirait de forts arguments pour tirer le Nominatif du génitif.

P. Royal allait plus loin: il disait la raison pour laquelle on comptait le Nominatif parmi les cas, en ajoutant que c'était parce qu'il était la matière des autres cas. mais c'est une erreur étymologique que la connaissance des langues anciennes eût dû faire éviter. il est inexact de dire que c'est du Nominatif qu'on tire les autres cas, et Beauzée a raison de montrer que de ce qu'on dit « Dominus » et non pas « Dominusi », le génitif ainsi que les autres cas ne viennent pas, étymologiquement parlant, du Nominatif. mais afin que la réfutation soit complètement de bonne foi, admettons que l'opinion du Grammairien de P. Royal ait été,

comme le fait suffisamment entendre du reste son opposition, que ce n'est
 que par le changement de la désinence que le même cas devient du
 Nominatif: cette opinion est encore incorrecte: car pour qu'on dût l'admettre,
 il faudrait prouver qu'il n'y a aucun cas qui vienne du Nominatif, autrement
 qu'une simple affirmation du fait. Si une raison eussait été
 pour être considérée comme valable, nous pourrions soutenir à notre
 tour avec quelque vraisemblance la proposition contraire, et prétendre que
 le Nominatif vient des autres cas communément désignés sous le
 nom de Indirects. et remarquer qu'il n'y a aucun argument solide qui fournisse
 à cette hypothèse la langue ancienne qui nous présente, comme le
 Grec dans la 3^e déclinaison, des noms pour lesquels on peut affirmer
 avec vraisemblance que le Nominatif vient de quelqu'un des cas
 indirects, si, comme la théorie analytique des formes l'enseigne
 clairement, « λεπτας » est dérivé de « λεπτας » type d'un mot dans
 les cas indirects.

Donc le Nominatif portant une désinence et un cas, la
 désinence est variable: elle implique quelque chose de permanent,
 c'est la forme absolue du nom: c'est de là que dérivent le nominatif
 et les autres cas. cette forme absolue est peu reconnaissable dans
 l'état actuel du Grec et du Latin: mais au moins elle existe dans
 les mots composés, et très souvent inaltérés. ce n'est donc pas
 une hypothèse sans fondement que de partir de cette forme

Et les deux pour former tout le cas, et ranger dans ce nombre le
Nominatif.

Comme il paraît également impossible de prouver, et que les autres
 font, il ne paraît pas plus possible de prouver que du Nominatif
 cas on ne peut du nominatif, et que le nominatif vient des
 autres cas tant cas, que cette seconde proposition que les autres cas
 viennent du nominatif. Il semble légitime d'admettre que le
 Nominatif, puisqu'il porte une désinence spéciale, a la même origine
 que tout le cas. ce qui caractérise un cas, c'est la désinence: or,
 l'orte ce que la désinence, sinon une ou plusieurs syllabes
 qui terminent le mot exprimant l'idée, mot qui est toujours le
 même, ou se modifie légèrement. La désinence implique donc
 quelque chose de permanent qui la supporte et qu'elle modifie. ce
 quelque chose c'est le radical, ou plus rigoureusement, la forme absolue
 du nom. or, comme le plus souvent on reconnaît un radical, quelque
 soit la terminaison qui le modifie, malgré la désinence du génitif,
 du datif, &c. n'est-il pas plus naturel de croire que le
 nominatif est au même titre que les autres cas l'un de la forme
 absolue avec l'addition d'une désinence? cette forme absolue ne paraît
 plus, il est vrai, dans l'état ordinaire de la langue grecque et latine,
 telles que nous les étudions; les mots nous sont donnés
 revêtus de la désinence qui en font des nominatifs, des génitifs &c.
 mais quoique cette forme ait disparu sous les modifications

qui l'affectent; il est possible encore d'en déduire l'existence
 dans le mot composé dont la première partie présente assez
 fréquemment le nom substantif à l'état primitif et sans déclinaison.
 que la voyelle finale de ces formes absolues, en composition, soit
 fréquemment différente de celle qu'on trouve dans les cas de
 déclinaison, comme « *étimogor* », « *jugifer* », &c., cela est
 au fond peu important. On doit supposer qu'il n'est pas
 impossible d'en découvrir, mais que nous n'avons pas mission de
 rappeler en ce moment, expliquer d'une manière satisfaisante ce
 changement d'initiale de la voyelle : ce que nous voulons dire
 seulement, c'est que le nom substantif se trouve encore sous sa
 forme pure et absolue, même dans l'état actuel du langage;
 et ce fait suffit pour démontrer que ce n'est pas une hypothèse
 vaine que de supposer que les cas de sont formés de ce radical
 auquel sont venus s'ajouter et s'accroître les divers
 terminaisons.

Continué au cahier suivant.

Table Des Matières

Contenues dans le Deuxième Cahier

XI Leçon	Optatif et Subjonctif en grec et en latin. Conditionnel français	pages I
XII Leçon	(Suite Des Modus) - Subjonctif.	pages XVIII
XIII Leçon	Modus Impersonnels - Infinitif en grec et en latin	page XXXIX
XIV Leçon	(Suite des Modus Impersonnels) - Infinitif en français comparé aux Infinitifs Grec et Latin	page LVII
XV Leçon	(Modus Impersonnels) Gerondif et Supin	page LXV
	Coursus sur le Supin et sur l'Infinitif	page LXXXIV
XVI Leçon	(Modus Impersonnels) Infinitif, Gerondif, Supin, Participes -	
	Exercice philologique de ces modes	page XCII
XVII Leçon	Vox dans les Verbes. Vox active et passive dans les 3 langues	page CX
XVIII Leçon	(Suite Des vox) Vox comprises sous le nom de neutre, moyen, disposant, réfléchi, réciproque	page CXXV
XIX Leçon	Verbes Muettes.	page CXXXVII
XX Leçon	Verbes Impersonnels	page CXLVII
XXI Leçon	De Sujet - Eléments qui composent le Sujet.	page CLIII
XXII Leçon	Suite Du Sujet - Parties du Discours qui Interviennent dans le Sujet. Division Des Noms. Des Cas. Du Nominatif	page CLXIII



